

Extrait de Presse
articles de fond

Mireille Loup
Dossier de 151 pages

L'Alpe n°97 Été 2022

Magazine trimestriel / Quarterly magazine

éd. Glénat/Musée Dauphinois, Grenoble, Fr.

Le Rhône Une civilisation Fleuve

« *Les Fous du Rhône* sont passionnés par la violence du fleuve, sa lumière et ses tragédies. Certains fouillent, cherchent, creusent pour comprendre et écrire son histoire (...) travail photographique de Mireille Loup. » Page 12

Rédactrice en chef : Sophie Boisard



UN REGARD NOUVEAU

À l'exception de quelques linéaires, le Rhône*, le fleuve a été partout où l'homme a permis l'exploitation des plaines et le développement économique et démographique de la vallée. À partir de 1990, une prise de conscience du patrimoine fluvial consécutive aux années 1980 a débouché sur un vaste programme de réhabilitation écologique. Les riverains sont invités à un regard nouveau sur le fleuve et à pratiquer des activités de loisirs dans les espaces publics aménagés sur ses rives. De nombreuses activités ont été mises en place pour favoriser une réhabilitation sociale et culturelle du Rhône. La ViaRhône, un itinéraire à vélo imaginé à la fin des années 1990, a permis l'exploration de la vallée et remporte un grand succès. Les bateaux de croisière qui naviguent sur le Rhône, la Bourgogne et la Camargue attirent les touristes. Et dans la poursuite de la politique de réappropriation des berges urbaines du fleuve à Lyon, d'autres villes, comme Sion, se découvrent un nouvel attachement à leur fleuve auquel elles ont pendant longtemps tourné le dos. Le Rhône, réduit pendant un siècle et demi à sa fonction de ressource

pour les activités du territoire. La violence de la vallée a sa place dans une portion de territoire et surtout, un maillon de la chaîne rhodaniens qui nous relie à ses

« Les fous du Rhône sont passionnés par la violence du fleuve, sa lumière et ses tragédies. Certains fouillent, cherchent, creusent pour comprendre et écrire son histoire. (...) D'autres sont simplement attachés au Rhône, par une histoire qui les a amenés à vivre le fleuve au quotidien, à surveiller ses frémissements, comme envoûtés par sa présence. » Ces quatre photos, dont l'effet 3D sera perçu grâce au port de lunettes anaglyphes, font partie du travail photographique de Mireille Loup. *Les fous du Rhône*, réalisé pour le musée de la Camargue. De gauche à droite et de haut en bas : Philippe Rigaud, chercheur médiéviste ; Otello Badan, archéologue ; Luc Long, archéologue ; Roger Serre, ouvrier agricole puis aiguadier. Photos : Mireille Loup.

Les 812 km du Rhône, dont 522 en France. La majorité des toponymes cités dans ce numéro sont indiqués sur cette carte. Carte : Thomas Lemot.



L'Alpe N°97 | 12

50 ans de photographie française, de 1970 à nos jours

Michel Poivert

Septembre 2019

éditions Textuel, Paris

Beau Livre de Michel Poivert sur un point de vue de l'histoire de la photographie, les institutions et les marchés.

Editions Textuel, Paris, 2019

407 pages, quadrichromie

Mireille Loup, Deuxième épouse, série Prophéties 2014, p.388, in chapitre VIII école "Française" une affaire d'état.



Documentsdartistes.org

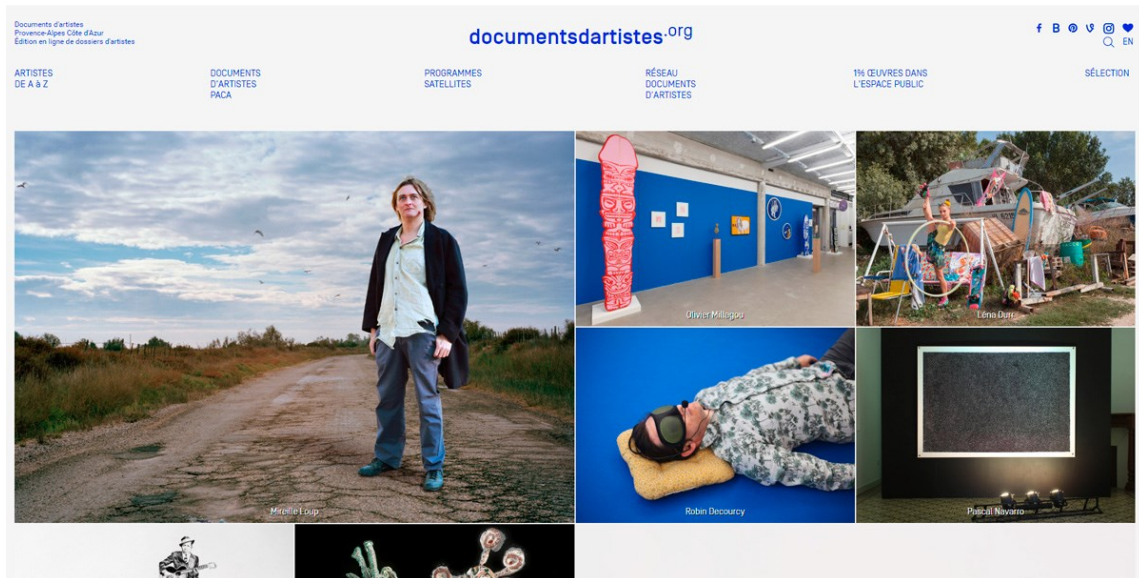
2004-2019

Documents d'artistes

La Friche Belle de Mai

Marseille

Mon travail artistique remis à jour sur documentsdartistes.org, à l'honneur auprès de 400 artistes recensés en France.





ANAGLYPH

Le premier et unique livre de photographie contemporaine en anaglyphe présente le travail de Mireille Loup basé sur l'utilisation de cette technique, à travers trois séries de photographies en noir et blanc qui nous replongent dans l'univers de l'enfance. Ce principe d'image en relief datant de 1853 a été développé par la photographe qui a su créer une plastique extrêmement suggestive et des ambiances envoûtantes.

Le livre s'articule donc en trois parties selon les séries et chacune s'ouvre sur un texte de présentation. « *Invitée par le Conseil Général de l'Oise à se réapproprier les stéréoscopies de Charles Commessy conservées aux Archives Départementales de l'Oise, Mireille Loup revisite, relit l'art du photographe et cette technologie avec des moyens actuels* » dans la série « *Là* », comme l'explique Nicolas Mavrikakis. « *Dans 53.77 (...) les instances narratives en jeu jettent le trouble sur l'identité du narrateur, en raison des coupes spatiales et temporelles qui juxtaposent plusieurs scènes distinctes et pourtant reliées entre elles par le truchement d'indices architecturaux récurrents, de perspectives aperçues sous des angles variés* », souligne Cécile Camart. Enfin, « *Les fous du Rhône* », sur une idée d'Estelle Rouquette, conservatrice du Musée de la Camargue, est une commande photographique qui se déploie entre 2015 et 2016 pour la collection permanente du musée.

ANAGLYPH
Photos de Mireille Loup
Préface de Christian Gattinoni
Textes de Nicolas Mavrikakis,
Cécile Camart et Estelle Rouquette
Images Plurielles Éditions
24 x 24 cm, 120 pages, Décembre 2016
Prix : 25 € (avec les lunettes)

PHOTO | EXPO

[Anaglyph]

04 Mar - 09 Avr 2017

Vernissage le 04 Mar 2017 à partir de 19:00

GALERIE VOIES OFF

MIREILLE LOUP

L'exposition « [Anaglyph] » à la galerie Voies Off d'Arles, présente des séries photographiques de Mireille Loup. Mêlant technologies modernes et techniques archaïques d'obtention d'images en relief, les œuvres rappellent que la réalité virtuelle n'est pas nouvelle.



Mireille Loup, #17, de la série 53.77, 2012. Photo © Mireille Loup. Courtesy de l'artiste



L'exposition « [Anaglyph] » à la galerie Voies Off, à Arles, présente des photographies de Mireille Loup à travers lesquelles elle revisite la technique ancienne de l'anaglyphe.

Les photographies de Mireille Loup, des nouvelles technologies aux méthodes anciennes

Les œuvres de Mireille Loup, photographe, vidéaste et écrivain, s'inscrivent dans une démarche transversale qui a recours aux techniques les plus modernes. Narratives, elles peuvent prendre la forme de vidéos dans lesquelles elle se met en scène, de photographies légendées, de photomontages, de moyen métrage diffusé sur Internet, de nouvelles, romans et contes pour enfants ou encore d'œuvres interactives sur iPad.

Les photographies en noir et blanc des séries *Anaglyph 3D*, *53.77*, *Les Fous du Rhône* et *Là* rappellent que les techniques 3D perçues comme moderne ont en réalité été développées dès les débuts de la photographie, avant même l'invention du cinéma. Tout en poursuivant un travail résolument contemporain, les photographies de Mireille Loup se réapproprient ces techniques anciennes pour mieux explorer les modes de création de réalité virtuelle.

Mireille Loup revisite la stéréoscopie et l'anaglyphe

Pour la série intitulée *Là*, Mireille Loup a revisité des stéréoscopes de Charles Commessy, photographe amateur reconnu de la fin du dix-neuvième siècle qui a immortalisé la vie quotidienne des paysans, artisans, écoliers, villageois, nomades et des soldats de la Première Guerre mondiale. La stéréoscopie, inventée en 1838 par Charles Wheatstone, juste avant la photographie, permettait déjà de reproduire un relief à partir de deux images planes. Par le biais de techniques actuelles, les œuvres de Mireille Loup réinterprètent à la fois l'œuvre de Charles Commessy et la stéréoscopie.

La série *Anaglyph 3D*, *53.77* a quant à elle recourt à la technique de l'anaglyphe, mise en point par Ducos du Hauron en 1891. Comme dans la série *Là* et la série *Les Fous du Rhône*, galerie de portraits de personnes passionnées par ce fleuve, qui l'étudie, le fouille et le côtoient sans cesse, les photographies, observées sans dispositif permettant de percevoir le relief, apparaissent comme des images floues et instables marquées par des lignes décalées. Les clichés, reprenant l'aspect archaïque des ancêtres de l'image en 3D, expriment l'impossibilité d'obtenir une reproduction parfaite du réel.

GALERIE VOIES OFF

Exposition [ANAGLYPH] Mireille Loup | Galerie Voies Off – Arles

PAR PHILIPPE CADU · PUBLICATION 24/02/2017 · MIS À JOUR 24/02/2017

Du 4 mars au 9 avril 2017 – Vernissage et signature :: samedi 4 mars à 19h

<http://voies-off.com/> 



La galerie Voies Off accueille l'exposition photographique [Anaglyph] de Mireille Loup, en partenariat avec le Musée de la Camargue, et à l'occasion de la sortie de son livre aux éditions Images Plurielles. Mireille Loup est photographe, vidéaste, écrivain. Née en Suisse en 1969, elle vit et travaille à Arles.

Les photographies en réalité virtuelle 3D, empruntées au procédé anaglyphe du 19e siècle, nous plongent dans un univers fantomatique où les personnages s'échappent des cadres et nous suivent du regard. Le livre qui accompagne l'exposition, publié aux éditions Images Plurielles, est le premier beau livre jamais publié sur cette thématique. L'exposition présente les trois séries constitutives du projet : "Là", "53.77", et "Les Fous du Rhône", une commande du Musée de la Camargue.

“ Invitée par le Conseil Général de l'Oise à se réapproprier les stéréoscopies de Charles Commessy (1856-1941) conservées aux Archives Départementales de l'Oise, Mireille Loup revisite, relit l'art du photographe et cette technologie avec des moyens actuels. En reprenant volontairement la technique anaglyphe, aussi ancienne, archaïque, qui a un côté vieillot, elle tente de nous faire prendre conscience qu'on n'atteindra jamais un double parfait du monde.”

Extrait du texte de Nicolas Mavrikakis, "Là".

VOIES OFF GALLERY :: 26 ter rue Raspail, 13200 Arles : <http://voies-off.com/> 

www.huffingtonpost.fr
Pays : France

LES BLOGS

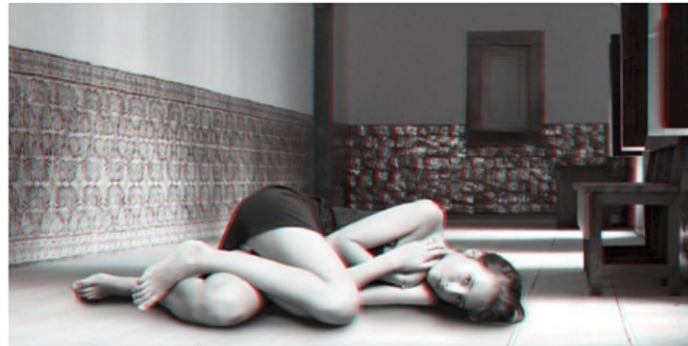
La particularité des photos de Mireille Loup

Mireille Loup parvient à une impression de renaissance: pour faire revenir dans un éternel présent des êtres et des choses menacés par le temps et par la disparition.

© 26/03/2017 07:00 CEST | Actualisé 26/03/2017 07:00 CEST



Alexia Guggémos
Critique d'art, directrice de l'Observatoire du Web social dans l'art contemporain



MIREILLE LOUP - SÉRIE ANAGLYPH 53.77

Mireille Loup

Les photographies [Anaglyph] de Mireille Loup -une trentaine- se regardent avec des lunettes rouge-cyan. Notre cerveau est pris à partie à la [galerie Voies Off](#) à Arles, jusqu'au 9 avril 2017. De graves troubles de la vision qui révèlent une innovation majeure.

Une vision double, c'est tout d'abord l'effet produit à travers ses anaglyphes. Le procédé est ancien datant du XIXe siècle que l'artiste a su améliorer grâce aux nouvelles technologies où elle assemble jusqu'à six prises de vues. La représentation de la réalité joue sur le décalage de nos yeux réunie en une seule impression, pour être vue en relief.

Mireille Loup parvient à une impression de renaissance: pour faire revenir dans un éternel présent des êtres et des choses menacés par le temps et par la disparition. En rajoutant devant les yeux de l'observateur les filtres rouges et cyans, l'artiste nous plonge dans un monde de l'entre-deux, entre flou spectral et réalité virtuelle. La transparence et la plasticité des images nous embarquent aux confins du songe.

Pour aller plus loin:

> Le site de Mireille Loup www.mireilleloup.com

> Le livre [\[Anaglyph\]](#) de Mireille Loup aux éditions Images Plurielles



Mireille Loup convoque l'univers de l'enfance entre réel et imaginaire

0

PAR ANTONY BARROUX LE 24 FÉVRIER 2017

EXPOSITIONS

A l'occasion de la sortie du dernier livre monographique de Mireille Loup intitulé « Anaglyph », la Galerie Voies Off accueille pour la première fois à Arles un ensemble de tirages.

Avec « Anaglyph », Mireille Loup convoque l'univers de l'enfance à travers des mises en scène entre réel et imaginaire.

Elle nous fait comprendre que, tout comme nos ancêtres, nous restons fascinés par cette magie de l'image qui fait qu'une représentation ressemble soudainement au réel.

L'exposition met en lumière la série « Là/There » ainsi que les œuvres de la collection permanente « Les fous du Rhône » prêtées par le Musée de la Camargue.

« Un anaglyphe est une image imprimée pour être vue en relief, à l'aide de deux filtres de couleurs différentes disposés devant chacun des yeux de l'observateur. Ce principe est fondé sur la notion de stéréoscope qui permet à notre cerveau d'utiliser le décalage entre nos deux yeux pour percevoir le relief. »

Anaglyph de Mireille Loup est édité aux éditions Images Plurielles.

Produits disponibles sur Amazon.fr



Anaglyph

Prix EUR 25,00 

« Dès l'invention de la photographie, des techniques de 3D ont été développées. Bien avant le cinéma, il y eut la stéréoscopie inventée en 1838 par Charles Wheatstone et la technique anaglyphe élaborée par Ducos du Hauron en 1891. Malgré le discours dominant, la réalité virtuelle n'est donc pas nouvelle.

La grande majorité l'a oublié et Mireille Loup réactive cette mémoire en réintroduisant cette technique photographique dans un travail contemporain. Ainsi, elle rend hommage à ces ancêtres de la photographie et ajoute sa contribution à ce rêve-là.

Invitée par le Conseil Général de l'Occitanie à se réapproprier les stéréoscopies de Charles Comtesse (1856-1941) conservées aux Archives Départementales de l'Occitanie, Mireille Loup revisite, reflat fait du photographe et cette technologie avec des moyens actuels. En reprenant volontairement la technique anaglyphe, aussi ancienne, archaïque, qui a un côté vieillot, elle tente de nous faire prendre conscience qu'on n'atteindra jamais un double parfait du monde. »

Extrait du texte de Nicolas Mavrikakis, « Là »

[ACCUEIL](#) • [CULTURE](#) • [BEAUX ARTS](#)

Exposition [ANAGLYPH] Mireille Loup | Galerie Voies Off – Arles

Publié le 24 février 2017 par Philippe Cadu @ContemodArt

Du 4 mars au 9 avril 2017 - Vernissage et signature :: samedi 4 mars à 19h

<http://voies-off.com/>

La galerie Voies Off accueille l'exposition photographique [Anaglyph] de Mireille Loup, en partenariat avec le Musée de la Camargue, et à l'occasion de la sortie de son livre aux éditions Images Plurielles. Mireille Loup est photographe, vidéaste, écrivain. Née en Suisse en 1969, elle vit et travaille à Arles.

Les photographies en réalité virtuelle 3D, empruntées au procédé anaglyphe du 19e siècle, nous plongent dans un univers fantomatique où les personnages s'échappent des cadres et nous suivent du regard. Le livre qui accompagne l'exposition, publié aux éditions Images Plurielles, est le premier beau livre jamais publié sur cette thématique. L'exposition présente les trois séries constitutives du projet :: "Là", "53.77", et "Les Fous du Rhône", une commande du Musée de la Camargue.

"Invitée par le Conseil Général de l'Oise à se réapproprier les stéréoscopies de Charles Commessy (1856-1941) conservées aux Archives Départementales de l'Oise, Mireille Loup revisite, relit l'art du photographe et cette technologie avec des moyens actuels. En reprenant volontairement la technique anaglyphe, aussi ancienne, archaïque, qui a un côté vieillot, elle tente de nous faire prendre conscience qu'on n'atteindra jamais un double parfait du monde".

Extrait du texte de Nicolas Mavrikakis, "Là".

VOIES OFF GALLERY :: 26 ter rue Raspail, 13200 Arles :
<http://voies-off.com/>

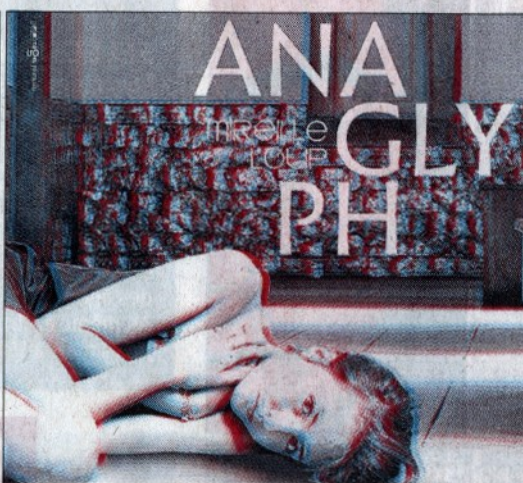
À découvrir >

Mireille Loup sublime l'anaglyphe



Mireille Loup.

/PHOTO M.L.



Artiste basée à Arles, Mireille Loup travaille une drôle de matière fantomatique. Avec la maison d'éditions marseillaise Images plurielles, elle publie (et cela donne aussi lieu à une exposition arlésienne chez Voies Off) un très beau livre romantique. On s'y plonge avec des lunettes 3D afin de mieux explorer son univers, nostalgique, riche. On y croise des personnages singuliers mis en valeur par ce procédé qu'elle tire de l'antiquité de la photographie. "Invitée à faire une conférence au Musée de Camargue, j'ai découvert un fonds de stéréoscopie et me suis intéressée à ce procédé, cela coïncidait avec la sortie du film de Cameron en 3D, Avatar, tout le monde avait l'impression que c'était nouveau. L'anaglyphe (élaboré par Ducos du Hauron en 1891), c'est l'assemblage de deux images l'une

cyan l'autre rouge qui donnent du relief, au XIX^e siècle c'était compliqué car la couleur était apportée par de la fécule de pomme de terre pigmentée, donc le procédé a été mis de côté. J'ai eu envie de le reprendre et de rendre hommage aux pères de la photographie", résume Mireille Loup.

Ses images, réunies dans le premier ouvrage du genre, empruntent au temps passé comme à des obsessions enfantines. Ses montages (il a parfois fallu jusqu'à 6 prises de vues) sont propices aux symboles qu'elle glisse dans des tableaux vibrants. Dans son univers au lustre intemporel, les montres ne sont pas molles mais volent, les chats guettent, les éclairs transpercent les corps, les ados ont des ailes. Des mystères mis en relief dans une délicate mise en abyme éditoriale. "Il y a un en-

jeu technique, il a fallu énormément bosser pour rester fidèles aux tirages d'expos", dit Mireille Loup, qui salue l'engagement de l'équipe d'Images Plurielles au service de ses séries étranges. Ses images flottent dans un instant comme suspendu, questionnent "le paranormal, la part visible du monde et nos liens avec les ancêtres". De passage du temps, il est aussi question dans sa dernière série, celle des "fous du Rhône" qui seront exposés dans le futur Musée de Camargue, ses héros du fleuve se prêtent au jeu du portrait, ils vivent dans cette nature insensée qu'ils ont domptée de leurs recherches. Son art à elle est de distordre le réel. Et elle en fait des merveilles.

G.G.

"Anaglyphe" de Mireille Loup. Images Plurielles, 25€. imagesplurielles.com

| Anaglyph de Mireille Loup invite au plaisir de l'émerveillement

 0

PAR ANTONY BARROUX LE 24 FÉVRIER 2017

LIVRES

L'ouvrage Anaglyph de Mireille Loup invite au plaisir de l'émerveillement à travers une série de photographies basée sur ce principe d'image en relief datant de 1853.

Avec Anaglyph, Mireille Loup a su créer une plastique extrêmement suggestive et des ambiances envoûtantes. Son univers nous replonge dans l'enfance, des livres où surgissent, se déplient des petits théâtres en carton.

L'ouvrage réunit le travail de Mireille Loup basé sur l'utilisation de la technique de l'anaglyphe. Il s'agit de trois séries de photographies en noir et blanc - 53.77 Anaglyph, Là [Anaglyph] et Les Fous du Rhône.

Néanmoins, les recherches sur l'anaglyphe de Mireille Loup ne s'arrêtent pas à cet effet. Mireille Loup propose une esthétique du flou toute particulière. Ainsi des univers singuliers prennent corps à travers le regard du spectateur-acteur qui peut s'y immerger, s'en extraire ou passer de l'un à l'autre par l'interactivité née du procédé même.



Mireille Loup

Photographe, vidéaste et écrivain, Mireille Loup est née en Suisse en 1969. Elle vit et travaille à Arles. Représentée en galerie dès 1991 en France et à l'étranger, ses ouvrages sont publiés depuis 1999.

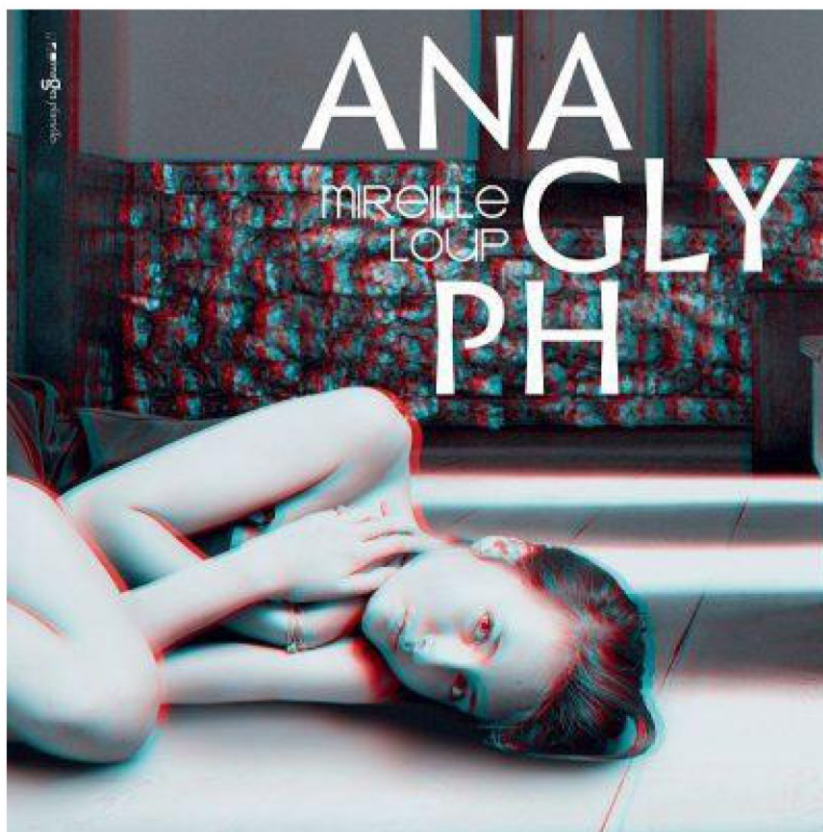
Diplômée de l'école Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 1994, Mireille Loup enseigne la photographie et la vidéo, Département Art et Design, à l'Université de Nîmes et l'Expression artistique et la Production Audiovisuelle à l'Université d'Arles Provence, département Imagerie Numérique. Elle est également intervenante à la formation continue de l'école Nationale Supérieure de la Photographie à Arles et délivre des workshops dans différentes écoles Supérieures d'Art.

Attachée aux problématiques de l'enfance, elle s'occupe régulièrement d'ateliers artistiques auprès d'enfants et d'adolescents, notamment en classe d'Intégration scolaire (ULIS) pour les enfants en Difficulté.

Ses oeuvres sont exposées en centres d'art autant qu'en musées et festivals tels que Les Rencontres d'Arles (2012 et 2005), le MAC de Sao Polo (Brésil), le Musée Malraux (Fr), le MAMAC de Liège (Belgique), le Centre National des Arts à Ottawa (Canada) etc.

Elle est présente dans de nombreuses collections publiques et privées, dont le Fond National d'Art Contemporain (FNAC) et le Metropolitan Museum of Art Library à New York.

En rouge et bleu



Des lunettes obligatoires pour ce nouveau type de livre : Anaglyph

Nous connaissons les livres pop-up à manipulation tridimensionnelle ou les objets à vision stéréoscopique, les hologrammes, et certains ont pu apprécier la projection en 3D d'*Avatar* ou de *Titanic*. Avec le livre *Anaglyph* de la photographe Mireille Loup, nous tenons entre les mains probablement le premier ouvrage d'artiste photographe qui se feuillette une fois chaussés de lunettes rouge et bleu. Le livre rassemble trois séries utilisant la technique anaglyphe élaborée au 19^e siècle par Ducos du Hauron. « *Là, 53.77* » et « *Les Fous du Rhône* » s'inscrivent dans le travail fictionnel caractéristique de Mireille Loup depuis ses débuts. A l'artifice tridimensionnel, qui pourrait être qu'un simple effet visuel, l'artiste attribue dans ses saynètes à vision en relief une part de leur narration. L'espace profondeur s'immisce comme un acteur virtuel, installe de l'air entre les choses, le paradoxe d'un peu d'invisible dans le visible et par là une forme de distanciation quant à la construction de ses propres images. L'effet est édifiant dans le nostalgique « *Le reflet* » où s'envolent un livre et une montre à gousset surdimensionnés. Reprenant à son compte un procédé archaïque, Mireille Loup réactive aussi les couches du passé quand s'inventaient les procédés simulant la troisième dimension avec leur part d'illusoire. Christian Gattinoni, un des contributeurs, historien et critique d'art, met en exergue ces « *doubles jeux de rôles* », tandis que Cécile Camart pour la série « *53.77* » parle de « *trappes temporelles* ». Nicolas Mavrikakis, à propos de la série « *Là* », reprenant l'historique du projet, se penche sur les enjeux de la mémoire et de la réalité virtuelle. Le dernier travail de la photographe arlésienne répond à une commande du Musée de la Camargue, présentée par sa conservatrice Estelle Rouquette. « *Les Fous du Rhône* » met en scène cinq personnes dans leur contexte d'élection. On tirera un coup de chapeau à l'éditeur et à sa maquettiste Elisabetta Cavallo qui ont su relever le défi d'une réalisation périlleuse. Une sélection issue de ces trois séries est à voir à la galerie *Voies Off*, à Arles jusqu'au 4 avril.

Anaglyph, Mireille Loup

Images Plurielles, 25 €



Arles

"Anaglyph", l'exposition originale de Mireille Loup

À découvrir à la galerie Voies Off jusqu'au 9 avril prochain



L'effet de réalité virtuelle en 3D ne peut être perçu que par le port de lunettes anaglyphes rouge/cyan. Mireille Loup est ici au centre entourée par l'équipe Voies Off. /PHOTO M.BC

Il s'agit d'une exposition étonnante pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les techniques des anaglyphes (lire en encadré). Une visite originale où, comme au cinéma, il faut mettre des lunettes bicolores pour voir les photographies présentées en relief. Mireille Loup est une spécialiste de cet art né avec la photographie. Elle l'a perfectionné grâce aux progrès technologiques et forme aujourd'hui de nombreux artistes amateurs.

Avec cette nouvelle expo, Mireille Loup décline, dans les trois espaces de la galerie Voies Off, trois thèmes différents. "Les Fous du Rhône", exposés pour la première fois dans la première salle, sont le résultat d'une commande photographique d'Estelle Rouquette, directrice du Musée de la Camargue pour la collection permanente. Les photographies exposées prendront

place dans la nouvelle aile du Musée qui devrait être ouverte en 2018. On y reconnaîtra Philippe Rigaud, érudit libre, chercheur médiéviste qui représente le fou du Rhône, Othello Badan, "l'homme qui voit sous la terre", sonde les marais du Vigueirat à la recherche du Canal de Marius ou "fosses marinières"; Luc Long, surnommé par certains "Rhodania Jones (OSS 003)", archéologue sous-marin et subaquatique, connu pour ses découvertes dans le Rhône qu'il fouille sans relâche.

La deuxième salle est celle

d'un retour. Elle revient dans l'Oise, là, dans les mêmes lieux où des photos avaient été prises plus d'un siècle auparavant. Elle en revient donc là, sur ces technologies que ses prédécesseurs avaient utilisées, sur des lumières et des compositions de plans qui habitent ces images anciennes. Christian Gattinoni, rédacteur du livre éponyme sur l'artiste, décrit ainsi son œuvre : "Par ses palimpsestes photographiques (un palimpseste est un parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture afin d'écrire un nouveau

texte, Ndlr), elle nous replonge dans l'univers de l'enfance, des livres où surgissent, se déplient des petits théâtres en carton, elle nous invite au plaisir de l'émerveillement." À partir d'images du XIX^e siècle, où les individus visibles ne sont presque plus identifiables, elle recompose une autre histoire. Elle met en scène des comédiens et des modèles de l'Oise, et simule l'esthétique du cinéma fantastique américain des années 50 et des premiers films en 3D. Elle nous entraîne dans un univers fantomatique, imaginaire, mais où la mémoire résiduelle persiste.

Enfin, une troisième salle, plus petite, présente des œuvres déjà exposées en 2012 lors des Rencontres d'Arles dans une série que Mireille Loup avait nommée "53.77".

Marlène BOSC

À voir du 4 mars au 9 avril à la galerie Voies Off, 26 ter rue Raspail voies-off.com

Qu'ès aco ?

Un anaglyphe est une image imprimée pour être vue en relief, à l'aide de deux filtres de couleurs différentes (lunettes 3D) disposés devant chacun des yeux de l'observateur. Ce principe est fondé sur la notion de stéréoscopie qui permet à notre cerveau d'utiliser le décalage entre nos deux yeux pour percevoir le relief.

Mireille
LOUP

Première femme diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 1994, Mireille Loup entame un travail de mises en scène photographiques qu'elle allie peu à peu au texte, à la vidéo et aux nouvelles technologies. Dans ce projet de 2012, elle utilise la technique de l'anaglyphe qui, même observée sans lunettes et donc sans relief, possède son esthétique propre, renforçant le sentiment d'absence et de rêve de ses compositions.

“Je photographie pour anticiper le jour où j’aurai la maladie d’Alzheimer, je photographie car j’ai toujours aimé les chambres sombres avec des lumières rouges, je photographie à cause des déclics et des claques que j’ai reçus dans ma vie.”

© MIREILLE LOUP



Réponse photo, Hors série numéro 20, printemps-été 2015



Tentacões

Exposições

É a 26ª edição do festival de fotografia mais importante do País, que, pela segunda vez, sai de Braga e vai a outras cidades, como Guimarães, Porto e Lisboa. Conheça também a nova galeria do Porto

RANG!
Augusto Branco apresenta um dos capítulos do trabalho que tem vindo a desenvolver nos últimos dois anos. São fragmentos, fechos de de uma realidade que habita, corbece e, segundo o próprio, "muita por obrigação".

A Room of One's Own II
Viagem às memórias da escritora Erica Nielsen. Depois de ter usado o auto-retrato como meio de auto-retrato, veio a câmara para familiares e amigos na procura de representações da sua vida.

Tentacões P.45

Teatro do Vão com tripla exposição

Agata Leuter:
O Teatro do Vão inaugura a casa nova, na LFactory, com uma nova exposição de fotografia (no dia 12.09) com um mercado de venda de colchas novas e usadas (14.09, dom.).
"Passamos a estar inseridos num espaço dinâmico e urbano, onde convergem inúmeras pessoas e onde há várias estruturas culturais e artísticas com quem pretendemos colaborar", refere o diretor artístico, Daniel Górgis, no comunicado à imprensa.
A mostra coletiva conta com trabalhos dos fotógrafos Mariana Roma, na sua primeira exposição individual, Ricardo Filipe de Jesus e Sofia Gomes.

Teatro do Vão // LFactory, Lisboa // 966 403 403/939 107 400 // info@teatrodovão.pt

Momentos e Máximas
Acompanhe as mudanças na fotografia e passe pelo de Guimarães, São Paulo, onde nasceu o Gerador Salgueiro. A exposição parte de uma investigação pessoal sobre as noções de casa e território.

Mirra
Vivemos no Porto, mas não nos conhecemos.

Encontros da imagem

Dear Gallery

Fotógrafos do mundo inteiro voltam a encontrar-se em Portugal. O tema deste ano é "Hope & Dreams"

Heritago
A herança da imagem não é um festival apenas nos calabços de cartão ou film para casa de família. É o maior encontro de fotografia do país e vai ser em Braga, Guimarães, Lisboa, Porto, entre a 1 e 7 de Setembro e 13 e 19 de Outubro em Guimarães, entre outros. O tema, "Hope & Dreams", surge através de algumas das exposições mais pertinentes para a 41ª edição sempre hiper-entusiasmada, assim a TENTACÕES e a Biblioteca Angélica Ferreira. A Sábado, o novo espaço "Where is my story?" dá a medida a esta edição, que conta com mais de 200 exposições.

Moments of Transition
Nesta exposição em cartaz, Mirra Mirra aborda temas como identidade e cultura, e presta homenagem a algumas referências suas como Mark Sabori, Seydou Keita e outros.

Dear Gallery abre no Porto

Luisa Marinho:
Exclusivamente dedicada à fotografia, esta novíssima galeria nasce da vontade da agência Dear Sir de se aproximar do público.
Vocacionada para a fotografia de autor, dedica-se a trabalhos institucionais e particulares e à venda de obras. O espaço quer divulgar o trabalho dos seus fotógrafos, mas também ser um ponto de encontro dinâmico, com apresentações de livros e outros eventos.
A exposição inaugural, "Self Face", é o resultado do desafio feito aos fotógrafos para passarem para o lado de lá da câmara. Estes ensaios íntimos de auto-

A "self-face" de Mireille Loup

representação sublinham a tendência autoral do projecto.

Self Face ■ Dear Gallery, Rua do Almada, 331, Porto ■ 961 049 242 ■ 14h30-19h30 (fecha dom e 2ª) ■ Entrada grátis

Tentacoes p. 45 Supplément du magazine hebdomadaire national portugais Sabado n°541, 11-17 sept. 2014. Lancement de la Dear Gallery, Porto. Double page sur le festival E.I, Braga. Visuel: Mireille Loup, Each of my faces, 1992-à suivre.



Vogue Portugal
Outobre 2014, p. 81
autoportrait de Mireille Loup
article sur l'exposition à la Dear Gallery, Porto.

The Moscow Times

No. 5138

SINCE 1992

WWW.THEMOSCOWTIMES.COM

MAY 31 – JUNE 2, 2013 WEEKEND

Taking a Stroll Through Moscow's Many Art Displays

By Andrei Muchnik
artsreporter@imedia.ru

With new art spaces opening every month and many must-see shows going on simultaneously, it's becoming increasingly hard to decide which one to visit in your free time. The weekend is no longer sufficient, and even diehard contemporary art lovers can be overwhelmed by choice.

So sometimes, instead of walking through every exhibit in one particular museum or gallery, it makes more sense to stop at only the most interesting displays, and then move swiftly on to the next place on the list. At the same time you can take the scenic route, and enjoy the sights, too.

If you start from Polyanka metro station you can easily get to Udamnik (2 Ulitsa Serafimovich), a major accomplishment of the Soviet avant-garde. It's adjacent to the famous Embankment House ("Dom na Naberezhnoi") an imposing edifice erected for the Communist Party elite in the early 1930s. Many of its residents disappeared during the later purges. Udamnik became the main venue for the movie premieres in the Soviet era, then a flagship dealership of Logovaz, Berezovsky's auto empire in the 1990s, then a casino. It is now being redesigned into a contemporary art center by the Archronika Cultural Foundation.

Currently on display is last year's Kandinsky Award winner Grisha Bruskin's installation, "Archaeologist's Collection."

Bruskin explores various Soviet archetypes, which is only fitting for Udamnik. After climbing the stairs to the third floor, you can inspect what looks like a real archaeological dig from the balcony. Everything is upholstered in black; the atmosphere is dark and eerie. Going downstairs through an exit at the further end enables you to explore the setting further.

Thirty-three bronze figures equal to the number of letters in Russian alphabet are meant to remind the spectator of the Soviet subconscious. Bruskin first made sculptures, destroyed them, put them

He buried the figures and waited for three years... bride and groom, bureaucrat and prisoner.

together again from the debris and then cast the pieces in bronze. He buried the final figures in Italy and waited for three years. After the excavation he arranged them into this semblance of an archaeological dig. Among the figures of a bride and groom are a variety of individuals: bureaucrat and prisoner, schoolgirl and marshal.

Walk around the Embankment House, cross the river over the Red October complex, pass by the massive Christ the Savior Cathedral (also known as the Pussy Riot church) and turn on to Ulitsa Ostozhenka, dubbed the golden mile of Moscow for the exorbitant real estate prices. A couple of blocks down you will reach the Multimedia Art Museum, Moscow (16 Ulitsa Ostozhenka).

Several floors are devoted to renowned German artist Rebecca Horn's first solo show in Russia. Horn is a recognized classic of contemporary art. First known as a performance artist, she has also created mechanisms and installations symbolizing the intricate relation-



The mobile "Suitcase of a Refugee"

ship between both animate and inanimate worlds. The exhibition at MAMM showcases each of these aspects of her work. Short films and photographs documenting her performances are on display, as well as complex installations.

The Raven Tree with golden colored metallic branches ending in opening and closing beaks, and Will-o'-the-wisps with a small grove of trees, each equipped with moving mirrors and lights, are my personal favorites. One object was specifically prepared for MAMM, "The Suitcase of a Refugee," a kinetic installation that moves a torn suitcase up and down on a rod between the floors.

Walking back towards Christ the Savior, all the way down Ulitsa Volkhonka and continuing on Mokhovaya Ulitsa, you can admire the Kremlin and its Borovitskaya Tower as you walk.



An orchard-like installation, "The Raven Tree," is now showing at MAMM.

Pass by the magnificent Pashkov House and the minimalist entrance to Borovitskaya metro station, then the Lenin Library and finally cross the street to Manezh (1 Manezh Square).

Among several exhibitions at Manezh that can easily take a couple of hours each to see, the best choice is "The Crossing Lines" by Chiharu Shiota. Several white dresses reminiscent of both wedding gowns and funeral shrouds are hidden inside a mishmash of black wool cobwebs. They fill an enormous space on the third floor.

The installation represents interconnectedness between our life and afterlife. Eighty volunteers helped create the installation in just eight days while visitors watched the process. Now, there is a time-lapse video on display.

For the last stop on the tour, cross the

Manezh Square, pass by the "zero kilometer" and through the Resurrection Gates onto Red Square. Enter GUM (3 Red Square), which since last year houses the Pobeda Gallery, known for exhibiting cutting-edge art. Pobeda, located on the third floor of the third line of GUM, is currently showing Mireille Loup's latest project "53.77."

It's a series of black and white blurry images of a young girl and a 10-year-old boy. That is, until you notice a stack of red and cyan anaglyphic glasses on the table in the center of the room. When you put them on you will find yourself literally inside Loup's artworks. Different layers of the photographs move along as you move in front of them. If it's your first experience with 3D photography, you will be truly amazed by its ethereal, mysterious quality.



Run away © Mireille Loup

Mireille Loup évolue depuis une dizaine d'années dans des créations photographiques qu'on pourrait appeler « fictions fantomatiques ». Elle assemble, dispose, recompose pour organiser en une image un récit de l'irréel. Sa dernière série Prophecies nous plonge cette fois dans un univers fantastique réalisé en Chine, à Shanghai et à Xian Cheng (près de Suzhou).

Prophecies nous parle de la présence errante des ancêtres, de l'invisibilité des choses, du « discours de la tortue » empruntée à la tradition taoïste de la pensée chinoise, entre temples, décors d'eau et personnages désincarnés.

Partie en résidence d'artiste en Chine en 2010, la majeure partie de ses pellicules argentiques 6X6 cm sont voilées lorsqu'elle les fait développer à son retour en Europe. Un spectre blanc et rouge recouvre presque chaque photographie, mais pas toutes. Trois ans plus tard, Mireille Loup prend partie de faire acte de ce hasard « signifiant ». Elle déterre les négatifs, les dépoussière, et fait interagir ses propres fantômes en exhumant les différents personnages qu'elle a photographié au cours des dix dernières années, dont elle-même, qu'elle imagine en noyée.

Un clin d'œil, comme elle en fait souvent, au premier autoportrait de l'histoire de la photographie réalisé par Hyppolite Bayard. Là encore, Mireille Loup rend hommage aux ancêtres.



Wednesday 19.06.2013

Moscow:
Mireille Loup - 53.77



#17 from "53.77" series 2012 67x94 cm Giclee printing process with Ultrachrome ink on Hahnemühle 308g Fine Art paper Edition 10+2AP

Mireille Loup shows her latest project "53.77" at Pobeda gallery. The "53.77" was exhibited at the international festival of photography, Les Rencontres d'Arles 2012, in the Grande Halle.

The anaglyphic process enables a three dimensional reading of each photograph using Red and Cyan anaglyphic glasses. Different planes appear in the image which move along with the spectator. The photographs are bichromatic since the anaglyphic Red and Cyan process is being added to the black and white in the 3D sections of the image. The process comprises 6 shots, left and right of the scene, coming together in a single anaglyphic image. The interest of Mireille Loup's research on anaglyphic techniques is an appealing aesthetic use of blurred images – when seen without 3D glasses- which matches the theme of the series. "53.77" fits in with the logic of the white photographs present in Mireille Loup's 2009 Mem series that led to *The Others* in 2011. *The Others* shows three expressionless teenagers strolling in timeless places, surrounded by nets of spectral lights - a reference to Alejandro Amenabar's film that goes by the same title. Coming after the supernatural aspects already at work in her previous series, Mireille Loup is reaching a virtual reality that the spectator can choose either to enter or to leave behind using the interactive anaglyphic process.

This work presents a ghostly evolution. A young girl and a ten-year-old boy are drifting in the same space with no interplay whatsoever. They seem remote from each other as if prisoners of a different time scale. Emptiness is emphasized by the locations bereft of furniture or signs. Step by step, the spectator is gathering clues. The wet clothes, the dark shadows under the children's eyes and a kind of weightlessness, all of which point to the supernatural. Then, one may reflect on the title 53.77 - 1953, 1977- and the different temporalities. The absence is shown by the aesthetic process itself, the protagonists being blurred and grey. Only when the spectator is wearing the 3D glasses do they take their places and eventually become incarnate. In the last photographs of the series, the characters are beginning to look at the spectator who is finally stepping through the looking-glass after standing back like some kind of Peeping Tom. He sees and he is being seen at the same time. He is coming to life to their eyes at last, just as much as they came to life in his, when he was observing their virtual reality.

Mireille was educated at the Ecole Nationale Supérieure de la Photographie in Arles, France. She had 27 solo exhibitions in Europe, 6 monographies and over 90 publications. Her works are now in the collections of: Metropolitan Museum (NY, USA), Museu da Imagem (Braga, Portugal) Mario Testino collection (Paris, France).

Mireille Loup - 53.77

16 may – 14 june 2013

Pobeda Gallery

Red Square 3, GUM, 3rd line, 3rd floor

Moscow, Russia

Public hours: 10:00–22:00, everyday

pobeda@pobedagallery.com

Links

<http://pobedagallery.com>

<http://www.mireilleloup.com>

Photography-now.com

20 mai 2013



#17 from "53.77" series

2012

68x105 cm

Giclee printing process with Ultrachrome ink on Fine Art Baryta

Edition 1/5

« Mireille Loup »

53.77

17 May – 30 Jun 2013

Thu 16 May



POBEDA gallery

Red Square, 3, GUM
109012 Moskva

+7 495-6273528

pobeda@pobedagallery.com

www.pobedagallery.com

Mon-Sun 10-22



#15 from "53.77" series

2012

30x40 cm

Giclee printing process with Ultrachrome ink on Fine Art Baryta
Edition 1/5

Mireille Loup. 53.77

Mireille Loup will show her latest project "53.77" at Pobeda gallery. Mireille educated at the Ecole Nationale Supérieure de la Photographie in Arles, France. She had 27 solo exhibitions over the Europe, 6 monographies and over 90 publications. Her works are consists in following collections: Metropolitan Museum (NY,USA), Museu da Imagem (Braga, Portugal) Mario Testino collection (Paris, France). The "53.77" was exhibited on the international festival of photography, Les Rencontres d'Arles 2012, at the Grande Halle.

The anaglyphic process enables a three dimensional reading of each photograph using Red and Cyan anaglyphic glasses. Different planes appear in the image which move along with the spectator. The photographs are bichromatic since the anaglyphic Red and Cyan process is being added to the black and white in the 3D sections of the image. The process comprises 6 shots, left and right of the scene, coming together in a single anaglyphic image. The interest of Mireille Loup's research on anaglyphic techniques is an appealing aesthetic use of blurred images – when seen without 3D glasses- which matches the theme of the series. "53.77" fits in

with the logic of the white photographs present in Mireille Loup's 2009 Mem series that led to *The Others* in 2011. *The Others* shows three expressionless teenagers strolling in timeless places, surrounded by nets of spectral lights - a reference to Alejandro Amenabar's film that goes by the same title. Coming after the supernatural aspects already at work in her previous series, Mireille Loup is reaching a virtual reality that the spectator can choose either to enter or to leave behind using the interactive anaglyphic process.



#16 from "53.77" series

2012

68x105 cm

Giclee printing process with Ultrachrome ink on Fine Art Baryta

Edition 1/5

This work presents us with a ghostly evolution. A young girl and a ten-year-old boy are drifting in the same space with no interplay whatsoever. They seem remote from each other as if prisoners of a different time scale. Emptiness is emphasized by bare locations without any furniture or signs.

Step by step, the spectator is gathering clues. The wet clothes, the dark shadows under the children's eyes and a kind of weightlessness, all of which point to the supernatural. Then, one may reflect on the title 53.77 - 1953, 1977- and the different temporalities. The absence is shown by the aesthetic process itself, the protagonists being blurred and grey. Only when the spectator is wearing the 3D glasses do they take their places and eventually become incarnate. In the last photographs of the series, the characters are beginning to look at the spectator who is finally stepping through the looking-glass after standing back like some kind of Peeping Tom. He sees and he is being seen at the same time. He is coming to life in their eyes at last, just as much as they came to life in his, when he was observing their virtual reality.

Pobeda gallery will also exhibit the "53.77" at the New Holland island in Saint-Petersburg, in July.

Вигго^{24/7}

16 mai 2013 [www. buro.ru](http://www.buro.ru)



Вслед за [выставкой Ирины Полин](#) галерея "Победа" в ГУМе представляет работы французской фотохудожницы, кинорежиссера и писательницы Мирей Люп, которая привезла в Москву свой последний проект под названием "53.77". "Мы перекрасили галерею в красный цвет специально для выставки Мирей, — рассказала нам глава "Победы" Нина Гомиашвили. — "А также приготовили стопки 3-D очков, которые планируем раздавать всем посетителям".

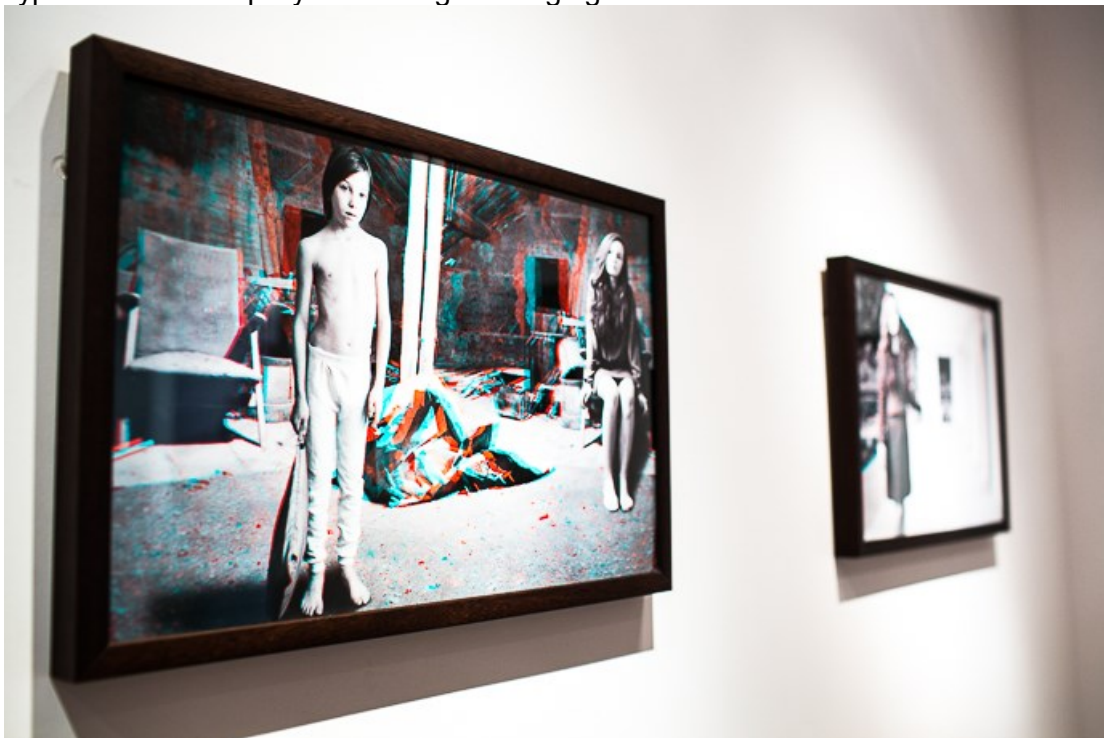
Вигго24/7 удалось раньше всех посмотреть и услышать из первых уст, какой проект представляет Люп московской публике. Кстати говоря, после "Победы" (где экспозиция "53.77" будет представлена с 17 мая по 7 июля), выставка отправится в Санкт-Петербург, на остров "Новая Голландия", [новый сезон](#) которого открывается уже в эту субботу.



Мирей Люп

"Я решила стать художником, когда обнаружила картины Кандинского" — говорит Мирей Люп. — "После трех лет учебы в художественной школе, мой талант раскрылся в новой плоскости — фотографии. Я всегда любила творчество Синди Шерман, вдохновлялась работами Ширин Нешат, а также снимками таких американских фотографов 1950-х годов, как Уиджи и Лизетт Модел."

Мирей получила образование в Ecole Nationale Supérieure de la Photographie в Арле (Франция), ее персональные выставки проходили в Европе уже 27 раз, а работы ее находятся в собраниях французского FNAC, нью-йоркского Метрополитен-музея, португальского Museu da Imagem и коллекции Марио Тестино. Сейчас художница живет и работает в Арле, преподает в местной Национальной Высшей Школе Фотографии, ведет курс истории фотографии в магистратуре Университета Монпелье, курс эстетики на факультете Digital Imaging и не только.



"Я начала свою карьеру в возрасте 20 лет — мои работы представляла художественная галерея в Брюсселе. После этого, мои снимки были выставлены в Париже, в двух различных галереях, потом был Шанхай, Амстердам, Португалия. Теперь, "Победа" в Москве, "Новая Голландия" в Санкт-Петербурге, а затем, в сентябре, я планирую открыть экспозицию на севере Франции по заказу правительства, а в октябре — показать свои работы Лиссабону."



"Меня очень интересуют технологии. После учебы я пять лет работала фотографом для CNRS (Национальный центр научных исследований) во Франции. Там в 1990-х годах у меня была возможность работать на компьютерах, и это в начале возникновения цифровой фотографии, цифровых эффектов и т.д. В "53.77" я хотела перезапустить работу со старой технологией "анаглиф", изобретенной ещё в 1850 году во Франции Дюком Дю Ороном."

"С помощью этой техники получается объемное, 3-D изображение, которое нужно рассматривать при помощи красно-синих очков. При помощи фотомонтажа шесть разных снимков соединяются в одной картине. Так, за счет использования новых цифровых технологий, я вдыхаю новую жизнь в старый процесс. Для меня это способ проявить дань уважения к мастерам исторической фотографии, возможность создания коллективной истории, которую строят разные поколения."



"Сейчас везде можно увидеть фильмы в 3-D, и молодые люди уже забыли, что это технология старая, просто хорошо забытая. Но главное — этот вид искусства, анаглиф, позволяет мне говорить о спектральном мире, о невидимости вещей."

"Призрачная эволюция" — то, что представляет в "Победе" Мирей Люп. Только когда посетитель надевает 3D-очки — образы на ее снимках оживают и занимают свои места. Без них же все кажется расфокусированным и неясным, но стоит только взглянуть на фотографии в очках, как в них сразу же появляется история, жизнь и новая визуальная среда.

Мирей Люп





16 мая 2013 19:00

Источник: <http://buro247.ru/culture/arts/3-d-fotografiya-mirey-lyup-v-galeree-pobeda.html>

CINÉMA

● Aix, première ville à voir "Au bout du conte". La jeune fille qui croyait au grand amour, la femme rêvant d'être comédienne et désespérant d'y arriver, la jeune qui croyait en son talent de compositeur mais pas beaucoup en lui, la petite fille qui croyait en Dieu et le chauve qui ne croyait en rien, jusqu'à ce qu'une voyante... C'est *Au bout du conte*, opus d'Agnes Jaoui et Jean-Pierre Bacri, qui ne sortira en France que le 6 mars. Mais comme depuis *Le goût des autres*, le duo entretient une belle histoire d'amour avec le public aixois, Miss Jaoui a tapé sur la table du distributeur, pour que la campagne d'avant-premières débute mardi 29 janvier au Cézanne et nulle part ailleurs. C'est déjà complet en salle 1 à 21h. Mais il reste encore quelques fauteuils en salle 2 à 19h30. /PHOTO DR



FESTIVAL "PRÉSENCES" AU GTP

● Stéphane Freiss remplacera-t-il Michael Lonsdale dans "Camus le Méditerranéen" ? Demain, Michael Lonsdale devait être le récitant de *La Peste* d'Albert Camus, lors du concert qui déclinera des musiques inspirées par l'écrivain au GTP. Ce, dans le cadre du festival "Présences" que MP2013 et Radio France consacrent aux compositeurs contemporains de la Méditerranée. Un accident et un pied abîmé à la dernière minute, en ont décidé autrement pour l'acteur. L'info est à valider mordicus jeudi, mais c'est Stéphane Freiss, son partenaire dans le film de François Ozon *5x2*, qui devrait le remplacer. Robin Remucci, lui, sera bien là pour dire le *Retour à Tl. pazzza* de Camus, sur une musique de son compatriote corse Henri Tomasi. Et vous lirez son interview dans notre édition de demain. /PHOTO DR

In
La Provence

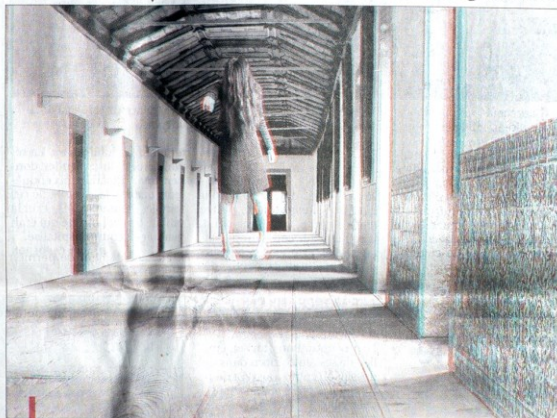
Mireille Loup : poésie du flou et choc de la réalité virtuelle

Jusqu'au 31 janvier, ses photos en relief 3D opposent des univers étranges à la Fontaine Obscure

La Fontaine Obscure inaugure sa nouvelle salle d'expositions avec une série d'images de la plasticienne et photographe Mireille Loup. Le vaste espace lumineux à l'architecture pensée pour casser tout risque de monotonie accueille de façon tout à fait appropriée ses images très picturales, dont beaucoup évoquent au premier regard, des contes pour enfants revisités.

Le léger flou dans lequel on baigne dès l'entrée, les nappes de rouge et de Cyan qui voilent par endroits chacune des scènes, créent une ambiance particulière. Des personnages, entre enfance et adolescence, semblent planer, si ce n'est physiquement, en tous cas, mentalement. Ce qui renforce un sentiment d'étrangeté, entre présence et absence, avec parfois une sensation de vide dénotant.

Puis on met les lunettes 3D mises à dispo et un tout autre univers nous est révélé. L'effet mouvant est parfois vertigineux. On visite des lieux d'une profondeur de champ insolite. Le mystère y enveloppe des personnages pris dans une histoire que notre propre déplacement semble animer. Ils viennent à nous ! L'obturateur les a-t-il figés un jour ? On vient à en douter. Le charme a fonctionné...



Mysrère du flou... puis des personnages, devenant plus vrai que nature avec les lunettes 3D. /PHOTO DR

La série 53,77 réalisée en 2012, s'inscrit dans la suite logique de *Mem* qui remonte à 2009. Il est question d'intériorité, de matérialité, d'eau assimilée sans doute à la mère... dans une réalité virtuelle troublante.

Titulaire d'un DNAP en 1991 à Caen, diplômée en 1994 de l'école Nationale de la Photographie d'Arles, Mireille Loup a orienté ses recherches sur les techniques anaglyphes (voir encadré) et enseigne également en

tre Arles et Paris. Déjà présente sur le festival off des Rencontres d'Arles en 2009, elle figurait au programme officiel 2012 dans La Grande Halle du Parc des Ateliers et y a donné des conférences sur la réalité virtuelle.

PROCÉDÉ ANAGLYPHE

Issu du grec ancien, le mot Anaglyphe peut être employé pour qualifier ciselure ou autre ouvrage en relief. Dans cette expo de Mireille Loup, l'effet relief, apparaît à l'aide de lunettes 3D. Elle est réalisée à partir de deux vues respectivement droite et gauche. Le principe de base est d'extraire dans le cas d'anaglyphe rouge-cyan la composante rouge de l'image gauche et les composantes verte et bleu (cyan = vert + bleu) de l'image droite puis de recombiner ces trois composantes en une image unique. La sensation de profondeur est donnée par la distance entre l'image d'origine et son double. Si le bleu est à gauche et le rouge à droite, le sujet semblera plus éloigné. Si, au contraire, le rouge est à gauche et le bleu à droite, l'image semblera sortir de l'écran. On a beau le savoir, l'effet est toujours aussi fascinant...

Christiane COURBON

Expo de Mireille Loup, jusqu'au 31 janvier à la Fontaine Obscure, 24, avenue Henri Poncet. Horaires et infos : 04 42 27 82 41 et www.fontaine-obscure.com

LA FONTAINE OBSCURE ENFIN HÉBERGÉE DANS DES LOCAUX ADAPTÉS A SES EXPOS

Marc Célérier, photographe et président d'association comblé

Faut-il encore présenter La Fontaine Obscure, doyenne des associations de photographes à Aix ? Allez, on le fait pour les nouveaux arrivants, les autochtones fraîchement accrus au déclencheur ou ceux qui auraient dormi pendant trente ans. Créée en 1979 par une poignée de fanatiques de la photographie, elle avait pour projet initial de regrouper des créateurs d'images sans distinction : amateurs, professionnels. Ce, avec une ouverture sur toutes les formes d'expression photographique. Autre objectif, faire connaître leur travail, conseiller les débutants, favoriser les rencontres entre amateurs et professionnels, organiser des échanges entre photographes de France et d'ailleurs. Mission accomplie chaque année avec le festival Phot'Aix, son grand déploiement d'expositions dans différents lieux publics d'Aix et ses "Regards Croisés", réunissant par deux, photographes étrangers et photographes de Provence qui travaillent dans le même esprit ou sur le même thème. Le tout ponctué de rencontres-débats et de parcours thématique

TRAVAUX PARTAGÉS ENTRE LA MAIRIE ET L'ASSOCIATION

Président depuis de nombreuses années de La Fontaine Obscure, l'homme d'image passionné et engagé Marc Célérier a vécu les péripéties des hébergements successifs. C'est un homme neuf depuis l'aménagement, avenue Henri Poncet (quartier des facultés). Outre, espace d'accueil spacieux, bureau, coin salon-bibliothèque cosy, espace de réunion, la sal-



L'espace d'exposition et le coin salon-bibliothèque des nouveaux locaux de la Fontaine Obscure. /PHOTOS C.C.

le d'exposition y déploie des cloisons bien rythmées pour créer une dynamique et elle offre une hauteur de plafond à même de valoriser des grands formats. Célérier refait le match : "Entre 1993 et 2008, on était installé dans les sous-sols de la MJC Prévert. Compte tenu du public qui fréquentait la petite salle, les conditions de sécurité n'étaient pas respectées. Nous avons dû déménager la galerie impasse Grassi. Le problème de l'exiguïté y restait récurrent et il y avait un souci de stationnement. Nous avons expliqué cela à la mu-

nicipalité et demandé s'il était possible d'avoir un espace plus grand. On nous a proposé l'avenue Henri Poncet en juin 2012. Vu son état, au début, le local était loin de faire l'unanimité auprès des adhérents. Début septembre, nous sommes tombés d'accord sur la répartition des travaux avec le directeur le général adjoint des services Bernard Magnan. Pendant la Toussaint, la Mairie a fait tout le gros œuvre : portes, cloisons, installation électrique... Cela a été rapide et efficace. Elle nous a ensuite accordé une subvention

pour le reste : nettoyage, cloisons en bois d'exposition, peintures, éclairage, signalétique, ameublement... Cela a été réalisé bénévolement par les adhérents de la Fontaine Obscure." Alors... Heureux, le président ? "On le serait à moins ! On a gagné en espace, en luminosité et aussi la possibilité d'exploiter une cour durant les beaux jours. On pourra y organiser des expos et des animations, certains soirs de vernissage. Côté public, on est aussi à proximité des Facs... Que demander de plus ?"



MP2013

Partout, les portes s'ouvrent...

Ça ne suffit pas d'afficher bien haut son joli label rose. Être Capitale européenne, cela veut dire surtout exposer les serrures de la culture. S'associer et ouvrir ses portes, laisser entrer les amateurs avertis, et ceux qui n'ont pas l'occasion ni le sou, de pousser les portes de ces lieux où l'on crée. Oui, ce week-end d'inauguration, ce sera gratuit, ce sera la fête, ce sera le week-end de tous les possibles: à la fondation Vasarely (1, avenue Marcel-Pagnol) de 11 h à 13 h et de 14 h à 18 h, on admirera les œuvres monumentales de l'artiste (notre photo), ce grand chorégraphe de la géométrie... Au 3 Bis F (109, avenue du Petit Barthélémy), toute l'équipe sera mobilisée pour expliquer au public, vidéos à l'appui, l'histoire à peine croyable de ce Pavillon d'enfermement pour femmes, devenu espace de création. Deux artistes en résidence ouvriront leur atelier. Au camp des Milles aussi, on s'associe à MP2013 avec des visites guidées toutes les heures, tout le week-end, de 10 h 30 à 16 h 30, (40, chemin de la Badesse). Le Théâtre des Ateliers sera ouvert de 15 h à 18 h. Alain Simon, porteur du projet Odyssee 2013, le présentera et proposera un premier atelier de lecture à haute voix (29, place Miollis). / PH. S.M.



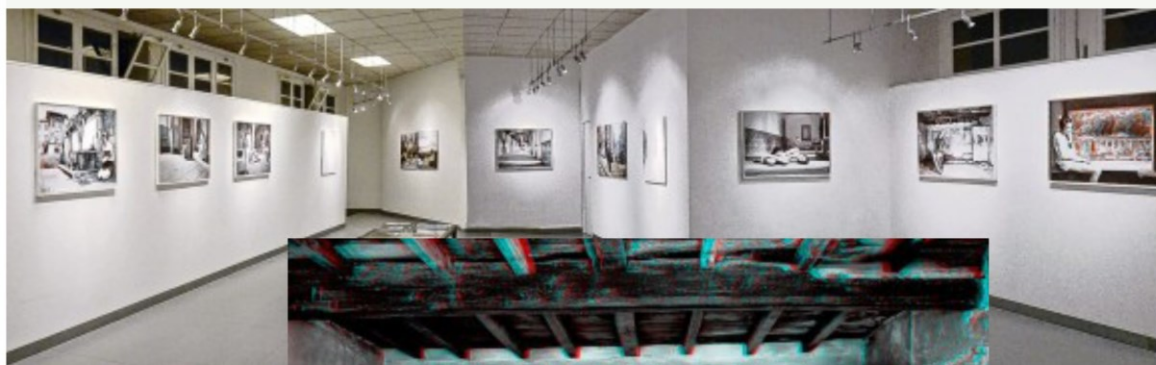
Aix, capitale des expos

C'est aujourd'hui que tout commence pour MP2013 et que tout recommence à la Fontaine Obscure. La galerie d'art inaugure ses nouveaux locaux, 24, av Henri-Poncet à côté de la fac de Lettres ce soir à 17 h 30. Et se joint à la fête avec une exposition des œuvres de Mirreille Loup, diplômée de l'école nationale supérieure de la photo d'Arles. Elle présente "Série 53.77 Anaglyphone", des photographies en trois dimensions; les différents plans se découpent alors à l'intérieur de l'image et suivent l'œil du spectateur selon ses déplacements... De 14 h à 20 h aujourd'hui. À la fondation Saint-John Perse, Cité du livre (8-10 rue des Allumettes), on fera la connaissance de Guillaume Appolinaire, et de tout ce qui liait le poète à la Méditerranée: dans son enfance, dans son adolescence, ses amours, sa culture, à travers des photos et des documents inédits.

Galleries Gudgi vos papiers SVP

Origami en Asie, Matisse qui le découpait, Ernest Pignon-Ernest qui en faisait des trompe-l'œil dans les rues de Naples... Le papier a toujours inspiré. Durant l'année Capitale, une cinquantaine d'artistes le déclineront en douze thématiques dans le réseau Gudgi qui regroupe une trentaine de galeries aixoises. Un avant-gout de ce "PAP'ER ART Project" aujourd'hui dès 13 h 30, à l'Atelier Galerie Autran, 2 bis, rue de Littera.

In La Provence
Samedi 12 janvier 2013
p.8



Le travail de **Mireille Loup** inaugure les nouveaux locaux de Fontaine Obscure.



FONTAINE OBSCURE - MIREILLE LOUP

CHANGEMENT. Un nouveau lieu pour accueillir les passionnés de photos.

Fontaine Obscure version grand format

Le changement c'est maintenant! On a déjà entendu cette phrase durant la dernière campagne présidentielle, certains ont adapté ce slogan pour l'année capitale européenne de la culture à Marseille, et d'autres l'appliquent à la lettre. C'est le cas de l'incourable association aixoise de passionnés de la photographie, Fontaine Obscure. Depuis le temps qu'elle souhaitait pousser les murs de son espace de l'impassable Grassi pour s'agrandir, elle prend enfin ses aises avenue Henri-Poncet, dans le quartier des universités. Depuis le 12 janvier, c'est donc dans l'ancienne cantine d'une

école primaire, un espace de 180 m² que Fontaine Obscure et ses adhérents ont pris place. "Nous avons désormais la possibilité d'accueillir nos événements, c'est-à-dire les expo-

sitions et les conférences dans une grande salle plus conviviale. Nous gardons un coin pour la partie bibliothèque et éventuellement une salle qui pourra servir de labo, voire même

de studio", explique le président de l'association Marc Célérier. S'il reste encore quelques finitions et adaptations par-ci par-là le lieu était grand ouvert pour être présenté aux

premiers curieux, lors du week-end de l'ouverture officielle de Marseille-Provence 2013. "Ce que nous souhaitons à l'avenir, c'est que celles et ceux qui franchissent notre porte prennent le temps de se documenter, de découvrir de nouveaux photographes, de discuter avec les membres présents... Que Fontaine Obscure devienne un lieu de vie, en lien avec le quartier, prêt à soutenir des actions et des associations", poursuit le président. Non loin des universités de lettres, de droit et d'économie, ainsi que de l'IUT, l'association espère favoriser les échanges avec les étudiants. ■

MP2013 la création photographique à l'honneur

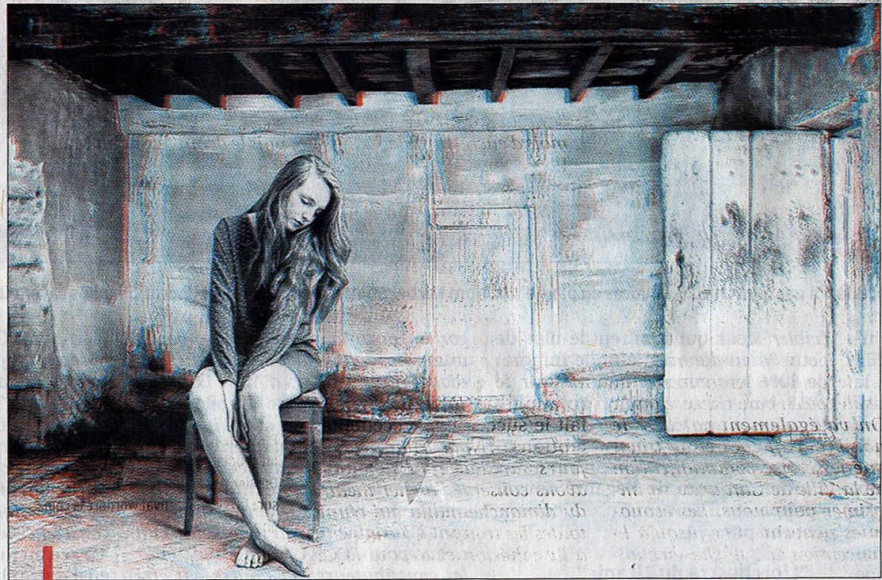
Pour inaugurer ce nouveau lieu, l'association accueille la photographe **Mireille Loup**. Des clichés qui ont été exposés dans le cadre des Rencontres internationales de photographie d'Arles et qui sont à découvrir avec des lunettes spéciales car elles sont en 3D. Une déambulation qui oscille entre l'espace et le temps. Tout au long de l'année Fontaine Obscure s'inscrit dans la programmation de Marseille-Provence 2013 notamment à travers deux événements phares que sont l'exposition *Migration* attendue en septembre et *Phot'Aix*, d'octobre à novembre qui fera voyager en Méditerranée. ■
Exposition jusqu'au 31 janvier du mardi au vendredi de 15h à 18h et le samedi de 10h à midi.
À Fontaine Obscure, 24, avenue Henri-Poncet à Aix-en-Provence. ☎ 0442278241.

A.B



Cure de jeunesse à la Fontaine Obscure

Outre une expo, la galerie-photo a inauguré un nouveau lieu



Une image du monde virtuel que Mireille Loup dévoile en 3D dans "53.77 Anaglyph".

/PHOTO DR

Soutien de la photo contemporaine et porteuse de "Phot'Aix", événement majeur de l'agenda culturel aixois, la Fontaine Obscure souffrait d'un local peu en adéquation avec ses actions.

C'est fini... Exit la confidentialité de l'Impasse Grassi, la difficulté pour s'y garer, les plafonds bas inadaptés aux grands formats et le déficit lumineux, qui confèrait au nom de la galerie un sens littéral dont les artistes exposants se seraient passés.

Via une mise à disposition de la mairie, depuis le 2 janvier, l'association peut déployer son activité, avenue Henri Poncet (quartier des Facultés), dans un espace d'exposition plus généreux en volumes et bien plus réceptif à la pénétration des rayons solaires.

Ce nouveau camp de base a évidemment été fêté avec le vernissage d'une expo. Jusqu'à la fin du mois, on peut y découvrir l'univers 3D de Mireille Loup et la réalité virtuelle de la série

d'images *53.77 Anaglyph** qui répond aux pistes surnaturelles laissées par la série *Mem*. Les personnages s'y croisent sans interactions apparentes. Et sans lunettes 3D, le flou pimente le questionnement. On vous en parlera plus en détail dans une prochaine édition. **Manu GROS**

Jusqu'au 31 janvier. 24, avenue Henri Poncet. Infos : 04 42 27 82 41
www.fontaine-obscure.com

*Anaglyphe : nom savant d'une œuvre sculptée ou ciselée en relief.



► 53.77 (2012) Anaglyph / Mem © Mireille Loup

GALERIE LA FONTAINE OBSCURE

53.77 (2012) ANAGLYPH / MEM - MIREILLE LOUP

► Du 8 au 31 janvier

53.77 (2012) s'inscrit dans la suite logique des images blanches extraites de la série « Mem », réalisée par Mireille Loup en 2009.

Des aspects surnaturels déjà présents dans ses précédentes séries, Mireille Loup accède avec 53.77 à une réalité virtuelle. Une jeune fille et un enfant se croisent parfois dans un même espace, sans pour autant entrer en interaction. Ils semblent absents l'un pour l'autre. La notion de vide est accentuée par la composition de l'image et l'atemporalité de ces lieux dénudés. Pas de meubles, pas de signes. Au fur à mesure des photographies, quelques indices sont donnés au spectateur : vêtements mouillés, mouvements arrêtés, apesanteur lui suggèrent un lien avec le surnaturel. Libre à lui alors de s'interroger sur le titre 53.77 (1953.1977), et les jeux de croisements de temporalités. L'intérêt des recherches sur les techniques anaglyphes de Mireille Loup réside dans le fait que les images, hors port des lunettes et donc hors tridimensionnalité, proposent une esthétique du flou toute particulière qui vient servir l'univers de cette série.

Vernissage exceptionnel le samedi 12 janvier à 17h30

► La Fontaine Obscure 24 avenue Henri Poncet

Renseignements : 04 42 27 82 41

www.fontaine-obscure.com



© Mireille Loup

158

Le conte autant que les images commence avec la nuit. Lorsque la lune grande ouverte accueille les rêves qui chemineront jusqu'à la prochaine aube. Nocturnes ou les garçons perdus nous entraîne sur les sentiers philosophiques de l'absence et des secrets. Vous y découvrirez de nombreuses clés. Tapis volants, gouffre magique, coffre aux cauchemars, amiment cet univers pour petit garçon ovide de grandes ouvertures. Phrases magiques, éphémères en décompte, détails enfouis dans l'image, sons cachés, nous avons besoin de vous pour guider ces garçons perdus vers leur histoire.

Mireille Loup est avant tout connue internationalement comme photographe et vidéaste, représentée par la Galerie Brandt à Amsterdam, Dear Sir Agency au Portugal et Vidéo-graphie au Québec. Mais elle est aussi l'auteur de plusieurs livres (*Tout, Une femme de 30 ans, Esquives*, tous trois parus aux Éditions Filigranes, ainsi que *Nocturnes ou les garçons perdus* aux Éditions jeunesse Du sont les enfants ?). Son prochain ouvrage pour la jeunesse, *Côme et la Dame* sort prochainement aux Éditions de L'Asie.

Depuis 1998, elle allie ses différents médiums aux nouvelles technologies et crée des dispositifs qui s'inscrivent dans une démarche multimédia. En 2000 déjà, elle remportait le prix de l'écriture interactive du Festival International du Film sur Internet, à Lille. Son parcours est remarquable. Elle a exposé dans de nombreuses galeries ou institutions en Europe, mais aussi au Canada et aux États-Unis. Ses photographies font partie de collections publiques telles qu'Artothèques et le Fond National d'Art Contemporain. Elle représente cette nouvelle génération d'artistes qui s'empare de la réalité et la transcende avec engagement. Coffrages et résiliences sont les deux fers de lance de Mireille Loup pour nous parler des enfances et des Hommes.

160

Sébastien Thon est chercheur en synthèse d'images au laboratoire LISIS (Laboratoire des Sciences de l'Information et des Systèmes, UMR CNRS) de Marseille et Maître de Conférences en Informatique, enseignant la programmation logicielle à l'UTP de Provence site d'Arles. Son domaine d'activité couvre l'utilisation de la programmation logicielle pour produire des images numériques. Ses travaux de recherche portent sur la représentation virtuelle en 3D de phénomènes naturels, sur la modélisation géométrique interactive pour la sculpture virtuelle, ainsi que sur l'utilisation de Systèmes d'Informations Géographiques pour la reconstruction 3D de paysages.

Nocturnes ou les garçons perdus, l'histo-rique :

Cette œuvre multimédia est l'histoire de multiples rencontres depuis cinq ans.

Les photographies.

Ensemble de 18 photographies a été produit à partir de 2006. *Nocturnes ou les garçons perdus* a été co-produit par la biennale internationale de la photographie et des arts visuels (Liège), le Centre de Photographie (Lectoure), le Centre Photographique d'Île-de-France et a été exposé régulièrement depuis 2007.

Nocturnes ou les garçons perdus nous invite aux fantômes de l'enfance dans l'univers des contes de fées par le biais de photomontages. On y retrouvera de nombreuses références, notamment Peter Pan de James Matthew Barrie, *Le Petit Poucet* de Charles Perrault, et *Les Mille et Une Nuits*. Chaque image est une synthèse de conte de fées et la série entière s'approprie comme la lecture d'un voyage initiatique en trois volets, de la ville à la nature, dans une ambiance toujours nocturne. En effet, le bleu des images révèle une nuit irréelle, volant de sa lumière et de sa teinte les paysages pour les transformer en décors. Un bleu qui

Nocturnes ou les garçons perdus, création interactive sur iPad

Mireille Loup et Sébastien Thon

Mireille Loup, photographe et écrivain
Sébastien Thon, chercheur en Images de Synthèse au LISIS et maître de conférence en informatique à l'UTP de Provence, Arles
<http://www.mireilleloup.com/>

Nocturnes ou les garçons perdus

Une création interactive, visuelle et sonore, sur iPad de Mireille Loup. Images et texte. Mireille Loup. Création informatique - Sébastien Thon.

Nocturnes ou les garçons perdus va plus loin que le concept du livre numérique, du simple eBook tel qu'on peut en voir sur les tablettes Kindle ou FnacBook ou seul un texte statique est affiché - restant ainsi au plus proche du modèle du livre. *Nocturnes ou les garçons perdus* est un livre multimédia interactif.

Il associe textes, images, animations, sons et profite de l'écran tactile pour permettre une expérience interactive et ludique. *Nocturnes ou les garçons perdus* est la première application interactive jeunesse alliant photographie et texte. Les images, les textes et les éléments graphiques sont de Mireille Loup. La conception informatique est de Sébastien Thon. La réalisation sonore a été conçue par Mireille Loup, sur des propositions de Sébastien Thon, et a été créée par Daniel Gries, bruiteur professionnel pour le cinéma.

159



© Mireille Loup

161

répond également à celui de l'eau, élément récurrent de la série. Et si les termes bleu roi et bleu outremer existent, il conviendrait certainement d'inventer celui de bleu onirique pour cette œuvre photographique. Derrière ce bleu, un petit garçon vif d'un zézème et garrant près de lui son « doudou » est accompagné d'un enfant plus âgé. Cet autre semble l'attendre, le protéger ou l'entraîner. Il se tient souvent en retrait dans l'image, dans l'ombre, de dos ou couché sur la tête. Parfois, il est absent de l'image, laissant seul le plus jeune. Le rayon de hors champ, dans *Nocturnes ou les garçons perdus*, tient une place aussi importante que l'image elle-même : où est celui qui n'apparaît pas ? Que cherche à attraper le petit héros assis sur la barrière ? Contre qui le garçon dirige-t-il son bâton ? Qu'il y ait ou non de la rue ? Autant de questions qui nous amènent à celle de la place du spectateur, du rôle que nous occupons ou que nous souhaiterions occuper dans ces scénaristes de contes de fées.

Car Mireille Loup nous parle de nous, de notre enfance oubliée. On y retrouvera nos craintes, nos aspirations, notre fascination ou appréhension de l'eau, nos frayeurs mêlées d'excitation du monde nocturne, nos certitudes quant à l'existence de griffes enchantées, de tapis volants, de forêts habitées, de trésors enfouis. L'artiste nous fait croire un moment que les mondes imaginaires existent bel et bien. Et pour chacun de nous, une image ou moins de celles qu'elle nous propose viendra, comme la maîtresse de Marcel Proust, faire ressurgir un souvenir de notre enfance.

Nocturnes ou les garçons perdus a été montré notamment au Musée d'Art Contemporain de Liège, à la passerelle Centre d'Art à Gap, Galerie Les Filles du Calvaire à Paris et à Bruxelles, ainsi qu'à la Galerie Magda Danysz à Paris. Il s'agit de tirages HB0 x L80 cm digigraphiques sur papier Hahnemühle Fine Art contrecollés à froid collé neutre sur aluminium Dibon, enca-

ENCO-
DAGE,
DÉCO-
DAGE,
TRAN-
SCODAGE



ACTES DE L'OBS/IN #1

In l'Obs/IN
Arles, Octobre
2011
#1
Imprimé en
France par
Corlet Imprimeur,
Condé-sur-Noireau (14)

Mireille Loup Nocturne ou les garçons de la nuit

MIREILLE LOUP – 2011
À PARTIR DE 6 ANS

Mireille Loup, Sébastien
Thon et Daniel Gris

Nocturne ou les garçons
de la nuit

DISPONIBLE POUR IPAD

3,99 €

www.mireilleloup.com



Nocturne ou les garçons de la nuit, édité sous format papier en 2009, aux éditions Où sont les enfants (aujourd'hui disparues), est l'œuvre de Mireille Loup, photographe. En fait, l'ensemble des dix-huit photographies a d'abord fait l'objet d'expositions avant de devenir un livre. Cet album, photos et récit, invite à suivre Nicéphore, un petit garçon, doudou à la main, et accompagné d'un plus grand, dans leur déambulation dans la ville, au bord de l'eau ou dans la nature, à la découverte de merveilles, tapis volants, grottes enchantées ou autres trésors, dans la lumière bleutée de la nuit ou celle de l'eau, présente sur de nombreuses photos. Rêve ou réalité, cette quête nocturne, pleine de grâce et de poésie, plonge dans l'imaginaire enfantin, celui des secrets et des contes. Le texte, tout autant que les photos, séduit par la qualité de son écriture. À l'initiative de Sébastien Thon, chercheur en informatique, et avec Daniel Gris, créateur de sons, Mireille Loup a travaillé pour réaliser une version interactive, qui a su garder la poésie de la version papier. Les photos ont toute la place pour s'exposer, tandis que le texte s'affiche dessous d'un geste du doigt. Pour chacun des 24 courts chapitres, une douce musique, un clapotis d'eau ou un son surgissent quand on fait glisser le doigt - une animation légère, différente à chaque fois et toujours en lien avec le récit. Elle n'est d'ailleurs pas toujours évidente à faire apparaître, comme pour conserver un certain mystère.

En se lançant dans une telle aventure, Mireille Loup ne se doutait pas du travail qui l'attendait. Car pour permettre à Sébastien Thon de développer les animations, il lui a fallu reprendre les photos une à une pour en créer des nouvelles : détourages, ajouts d'éléments, réassemblages des photos qui, heureusement, étaient en partie des photomontages à l'origine. Au final, pas moins de 250 fichiers photos et six mois de travail minutieux, main dans la main avec l'informaticien, pour que les contraintes techniques n'empêchent

pas sur la création, mais au contraire se mettent à son service. Ce qui ne se révèle pas toujours facile, tant ces contraintes lui apparaissent comme un piège sans fin ! Pour la suite, elle ne souhaite pas prolonger l'expérimentation, pour se consacrer à nouveau à la création photographique. En attendant, une deuxième application, entamée également l'année dernière, toujours pour iPad mais pour les plus petits, devrait paraître à l'automne, au même moment qu'une édition papier aux éditions de l'Œil. Pour *Côme et la dame*, développé aussi à partir de photos, le travail se révèle plus complexe, plus long car la 3D intervient. Et tant que Mireille Loup n'est pas totalement satisfaite, chaque recommence ! Si elle doit être aussi réussie que *Nocturnes*, nous saurons patienter ! ●

(BnF) Centre national de la recherche pour la jeunesse
Le 2012 par les BnF

LA REVUE
DES LIVRES
POUR
ENFANTS

L'offre numérique
et les bibliothèques
pour la jeunesse

265
ans

11 euros

**In L'offre numérique et les bibliothèques pour la jeunesse
Juin 2012
n°265
p.114-115
Imprimé en France**



Φωτ.: Mireille Loup από την έκθεσή της "Ανάγλυφα"

Arles 2012 Διεθνείς Φωτογραφικές Συναντήσεις

Στις 2 Ιουλίου ξεκίνησαν και φέτος, όπως κάθε καλοκαίρι οι Διεθνείς Φωτογραφικές Συναντήσεις στη Γαλλική πόλη Arl. Με εξήντα φωτογραφικές εκθέσεις, περισσότερους από εκατό καλλιτέχνες προσκεκλημένους, happening, διαλέξεις, προβολές και φωτογραφικά workshop και με σύνθημα «η επιστροφή στις εικόνες», μας προσκαλούν σε μια διοργάνωση γεμάτη από φωτογραφίες! **Εχωρίσαμε την πρωτότυπη έκθεση "Ανάγλυφο" της Mireille Loup, μια σειρά φωτογραφιών, οι οποίες επιτρέπουν τρισδιάστατη ανάγνωση, χρησιμοποιώντας κόκκινα και κυανὰ αναγλυφικά γυαλιά.**

Οδηγός αγοράς: ευρυγώνιο φακό 24mm

200
σελίδες!
€4,5



- Η ταξιδιωτική φωτογραφία είναι ένα είδος που προσφέρει συναρπαστικά θέματα. Σε αυτή τη περίπτωση κυριαρχεί πιο συχνά το ίδιο θέμα ή οι επιλογές του φωτογράφου στο θέμα του; Οι επιλογές του φωτογράφου παρά το προκαθορισμένο θέμα είναι αυτό που περισσότερο καθορίζει το τελευταίο κλικ.

In ΦΩΤΟΓΡΑΦΟΣ (PHOTOGRAPHE)

Grèce, Juillet - Août 2012

n°219

p. 165

ΦΩΤΟΓΡΑΦΟΣ 165

Arles 2012 Rencontres Internationales de la Photographie

Le 2 Juillet, comme chaque été, ont débuté les Rencontres internationales de la photographie d'Arles. Avec soixante expositions photographiques, plus d'une centaine d'artistes invités, des conférences, des happenings, des projections et des workshops nous invitent à un événement plein de photos ! **Remarquons le travail original "Anaglyphe" de Mireille Loup, une série de photographies qui permettent une lecture en trois dimensions, en utilisant des lunettes anaglyphes rouge-cyan.**



Connaissance des arts photo 29 pp.36-47, par Véronique Bouruet-Aubertot



©Mireille Loup

Mireille Loup
née en 1969
diplômée en 1994
artiste photographe,
vidéaste, écrivain

“ L'école m'a tout apporté ; j'y ai appris ce que j'aurais mis peut-être dix ou quinze ans à découvrir par moi-même. Lorsque j'en suis sortie, mes thématiques, ma pratique de la mise en scène étaient déjà là. C'est à l'école que j'ai réalisé mes premières vidéos. L'école d'Arles a le propre d'offrir un matériel technique ultraperformant mais aussi des intervenants hors pair tant en esthétique, théorie de l'art, sémiologie de l'image... Ce contact permanent avec des professionnels a fait aussi qu'en sortant de l'école et en débarquant à Paris,

je connaissais déjà beaucoup de gens dans le monde de la photo. Trois mois plus tard j'entrais à la galerie Chez Valentin avant de rejoindre quelques années plus tard la galerie des Filles du Calvaire. L'école était ouverte de 9h à 23h, on travaillait jusqu'à la fermeture, on allait dîner tous ensemble mais on apprenait aussi à réaliser un travail fini en temps et en heure. Je suis restée en lien avec les élèves de ma promotion et avec l'école où j'interviens aujourd'hui. Quant à Arles, c'est là que j'ai choisi de m'installer lorsqu'en 2000 j'ai décidé de quitter Paris.



Mireille Loup, *Sans titre 16*, série 53.77 Anaglyph, 2012 (©MIREILLE LOUP).



Rubrique(s) : expositions, > Mireille Loup expose « 53.77 » à Arles



1

Mireille Loup expose « 53.77 » à Arles

Le 2012-06-07 18:47:29

Partager:

+1

Informations pratiques

Photographe(s)

Mireille Loup

Grande halle / Parc des ateliers

13200 Arles
France

[Voir tous les lieux](#)

Du 2/7/2012 au 23/9/2012

Statut : expositions à venir



53.77 est une série photographique anaglyphe.

Le procédé anaglyphe permet une lecture d'image en trois dimensions par l'utilisation de lunettes anaglyphes rouge-cyan. Les différents plans se découpent alors à l'intérieur de l'image, ils se décalent et suivent l'œil du spectateur selon ses déplacements. Les photographies sont bidromatiques, en effet l'image en noir et blanc est majorée du procédé anaglyphe rouge-cyan pour les zones mises en trois dimensions. Le procédé restitue les six prises de vues, à gauche et à droite de la scène, assemblées en une seule image anaglyphe.

L'intérêt des recherches sur les techniques anaglyphes de Mireille Loup réside dans le fait que les images, hors port des lunettes et donc hors tridimensionnalité, proposent une esthétique du flou toute particulière qui vient servir l'univers de cette série.

53.77 s'inscrit dans la suite logique des images blanches extraites de la série Mem, réalisée par Mireille Loup en 2009, et qui donnèrent naissance à la série Les autres en 2011. Les autres présentaient la déambulation de trois adolescents dans des lieux atemporels, sans expressions, entourés de filets de lumières spectrales, en référence au film du même nom d'Alexandro Amenábar.

Aux aspects surmaternels déjà présents dans ses précédentes séries, Mireille Loup accède avec 53.77 à une réalité virtuelle. Ce travail propose une évolution fantomatique. Une jeune fille et un enfant d'une dizaine d'années se croisent parfois dans un même espace, sans pour autant entrer en interaction. Ils semblent absents l'un pour l'autre. La notion de vide est accentuée par la composition de l'image et l'atemporalité de ces lieux dénudés. Pas de meubles, pas de signes.



© Mireille Loup

Au fur à mesure des photographies, quelques indices sont donnés au spectateur : vêtements mouillés, apesanteur lui suggèrent un lien avec le surmaternel. Libre à lui alors de s'interroger sur le titre 53.77, 1953, 1977, sur ce jeu de croisements de temporalités différentes.

L'absence est montrée également dans l'esthétique même de l'image. Les personnages sont gris et flous. Ils ne prennent leur place, ils ne s'incarnent que sous l'action du spectateur qui portera les lunettes en relief. Mireille Loup invite le spectateur à pénétrer dans cet univers ou à s'en extraire par l'interactivité du procédé anaglyphe.

Dans les dernières photographies de la série, les protagonistes des images regardent peu à peu le spectateur. Jusqu'alors voyeur en retrait des scènes, celui-ci passe de l'autre côté du miroir. Il est vu autant qu'il regarde et s'incarne à leurs yeux comme il les a incarnés chaque fois qu'il aura observé leur réalité virtuelle.



© Mireille Loup

Photos et vignette © Mireille Loup

Réagissez à cet article

Pseudo

Email (Confidentiel)

Concours Photo 2012

Expos Photos Itinérantes à Louer

Consultez-moi :04 91 71 96 41

[Ex images.com](#)

Artiste, votre site perso

1500 artistes inscrits. Et vous ? Réservez

aux artistes & galeries

[www.edenago.com](#)

Photo Images

Stock Photo

Image Photo

Photo Art

Choisir sa pub >

cartouche d'encre C6CL1521C ... 4,77 € Go !	cartouche d'encre T071540 pour... 39,46 € Go !	cartouche d'encre C8352A pour ... 18,41 € Go !

Jusqu'à -50% de réduction

Evènements

CARTES BLANCHES PHOTOGRAPHES ACTUPHOTO

[Voir tous les événements](#)

Communauté

Vous n'êtes pas encore membre

Inscrivez-vous

GRATUITEMENT

Agenda

Juin 2012						
Dim	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

Citations

« Une photographie, c'est un arrêt du cœur d'une fraction de seconde. »
Pierre Mivila

Forum photo

Radio libre, indépendante et non-commerciale depuis 1981.



Écoute ! Il y a un éléphant dans le jardin

Emission du 2 mai

avec Olivier Meier, directeur du Festival de l'Oh, puis Anna-Zofia Borewicz, musicienne (Pianotine, Enfance et musique)

[Écouter](#)

Festival



Le festival de l'Oh, dont la douzième édition se déroule dans tout le Val de Marne le week-end des 12 et 13 mai, a pour thème cette année **Crue et vie du fleuve**. Manifestation autant festive que réflexive, autant artistique que scientifique, autant poétique que pédagogique, le festival de l'Oh c'est deux jours de spectacles, sur l'eau et sur les berges, de débats et de rencontres, d'activités nautiques ou de promenades au bord de l'eau, dans 9 villes escales du Val de Marne mais aussi de Paris. **Olivier Meier**, son directeur, présente le [Festival de l'Oh](http://festival-oh.cg94.fr/) [http://festival-oh.cg94.fr/]. C'est en début d'émission.

Musique



Anna-Zofia Borowicz, pianiste, revisite le patrimoine des chansons traditionnelles enfantines pour en proposer une version musicale au piano à la fois personnelle et inspirée par les grands musiciens dans **Pianotine** ([Enfance et musique](http://www.enfancemusique.com/Cache_-30860585/4DCGI/DISQUE/GESTION/ecouter/304) [http://www.enfancemusique.com/Cache_-30860585/4DCGI/DISQUE/GESTION/ecouter/304]). Sur le second CD (car il y en a deux dans le boîtier), elle interprète de très courtes oeuvres classiques pour piano. Un CD à écouter en famille. Entretien avec Gilles Avisse. C'est à partir de 50 minutes

Parutions

Dorénavant, des infos également sur les publications numériques pour les enfants, histoire de suivre l'actualité. Ce matin, ce sera l'une de ces applications, qui a d'abord existé sous format papier avant de passer au format numérique, **Nocturnes**



ou les garçons de la nuit, de **Mireille Loup**, paru sous forme d'album en 2009 aux éditions Où sont les enfants. [Mireille Loup](http://www.mireilleloup.com/) [http://www.mireilleloup.com/] est photographe et l'ensemble des 18 photographies qui composent son livre, a d'ailleurs fait l'objet d'expositions. Cet album, photos et récit, invite à suivre Nicéphore, un petit garçon, doudou à la main, et accompagné d'un plus grand, dans leur déambulation dans la ville, au bord de l'eau ou dans la nature, à la découverte de merveilles, tapis volants, grottes enchantées ou autres trésors, dans la lumière bleutée de la nuit ou celle de l'eau, présente sur de nombreuses photos.



La souris grise

Smartphones, Tablettes,
Quelles applis pas bêtes ?

Bébé dès 18 mois Petit 3/6 ans Enfant 6/8 ans Grand 8/12 ans
Actus A propos

Jeudi 2 janvier 2012

Nocturnes ou les garçons perdus : un superbe livre-photo sur iPad

Résumé pour les pressés :

Vous allez entrer dans la nuit bleutée de la photographe Mireille Loup. Une histoire, de belles photos, des ambiances sonores de haute qualité : cette application lresque et visuelle est une petite expérience en soi.
Support : iPad / Age idéal : à partir de 5 ans pour les photos ; à partir de 7/8 ans pour le texte.

Vous vous souvenez enfant de cette sensation de la nuit, attirante, inquiétante, ce petit vent de liberté nocturne qui faisait à la fois si peur et tellement envie ? Dans cette nuit là, les sons résonnent, les lumières, atténuées, se font lune ou arc-en-ciel. Les enfants se changent en grands aventuriers étonnés. Le monde se transforme, les peurs s'expérimentent et les secrets s'échangent.



La photographe Mireille Loup reproduit ces sensations avec brio dans son livre papier Nocturnes ou les garçons perdus : elle y invente l'histoire de Nicéphore, un petit garçon rêvant d'un grand frère. Dans l'aura de la nuit, ce grand frère imaginé va venir le chercher et vivre avec lui une grande aventure.

Désormais, Nocturnes ou les garçons perdus est consultable sur iPad ! Et voilà une superbe idée et une belle réussite ! Et enfin un livre photo jeunesse ! Le grand écran de la tablette se prête si bien à la photo, il était plus que temps que quelqu'un montre la voie.

La difficulté de l'appli a été de laisser la part belle aux images, sans gêner la consultation du texte. Pour laisser l'image retenir, le texte s'affiche en tirant de bas en haut la page même si le passage d'une page à l'autre de livre se fait toujours en glissé de doigt sur l'écran.

C'est un peu perturbant au début : l'usage actuellement est d'avoir accès immédiatement au texte dans le cadre de l'écran.

Mais on s'y fait très vite en réalité : on commence par observer l'image, toujours intrigante, puis on lit le texte, présenté sur une feuille parchemin un peu froissée. Et on en revient à la photo, cherchant les petites animations qui y ont été cachées.



Chaque page de l'histoire représente en réalité une scène, une aventure des deux enfants.

Ne vous attendez pas un conte construit, il faut le lire comme on lit le récit d'un rêve : les deux enfants passent de la ville à la mer, d'un tapis volant à une forêt embumée. Et évoquent au fil des pages toutes les peurs et joies enfantines.

Pour les adultes, c'est un joli voyage, pour les enfants une histoire très intrigante, que je proposerai pour ma part soit à des petits pour parler ensemble des photos, soit à des lecteurs à partir de 7/8 ans, pour s'emparer du texte.

En accompagnement du texte et des photos, vous constaterez que la sonorisation de l'appli est superbe. Croassement de grenouilles, rre étrange de la lune, froissements de feuilles, crissement de feu, bruits de pas ou d'eau, les ambiances sonores sont extrêmement bien travaillées. C'est encore rare dans les applis, j'avoue que j'ai été bluffé.

Enfin, de petites animations légères sont présentées à chaque page. Le côté positif : elles ne sont jamais indiquées, c'est au lecteur de l'observer et de découvrir les surprises. C'est une autre balade dans l'image. Le côté négatif : elles ne sont pas assez nombreuses à mon goût. Je ne suis pas pour l'animation excessive, loin de là. Mais avec la qualité sonore de l'appli, j'en aurais bien demandé un peu plus !



Le livre de La souris



Descriptif de livre

Acheter sur l'iBook Store / Apple

Sur Amazon (Kindle)

Dans une librairie numérique

Le top des applis enfants

Les meilleures applications ludo-éducatives



Applis par catégories

Lire et écrire (33)

Maths et Logique (9)

Arts (8)

Découverte du monde (4)

Langues (1)

Science et Nature (11)

A la récré (6)

La souris analytique (24)

Suivez La souris !

sur Facebook :



sur Twitter :

Suivre @sourstgrise 757 abonnés

Flux RSS

0/0/0

Blogs et sites amis

[liboux.com](#) : pour suivre l'actualité du livre numérique et les nouveaux concepts de livre

[Parents 3.0](#) : chroniques de la vie de famille numérique

[Tontoulighttech](#) : ouf, un tonitou pour nous expliquer les techos sans jargon

[netichatforfacebookhour.com](#) : enfin un vrai site de mode au ton litro

Recherche

OK

Newsletter

Inscription à la newsletter

Votre eMail

Cette appli est vraiment une jolie expérience, pas si tactile que ça mais un bel objet lresque et photographique. J'attends avec impatience les futurs projets sur tablette de Mireille Loup, Daniel Ghes, créateur des ambiances sonores et de Sébastien Thon, chercheur en synthèse d'images.



Nocturnes ou les garçons perdus :

Prix : 3,99 €

Langue : Français

Éditeur : Mireille Loup

Support : iPad

[Pour télécharger cette appli](#)

1 Tweet 5 J'aime 5 Share 3 Plus

Par Lorenz Deschamps Publié dans : [lire et écrire](#)
[Écrire un commentaire](#)

5 janvier 2012



App Detail » Nocturnes ou les garçons perdus

Published by: Mireille Loup
iPad Only App - Designed for iPad
Price: \$3.99
Current Version: 1.0
Released: 2011-12-09

\$3.99
[Buy Now](#)

Share This: [Tweet](#) 0 [J'aime](#)

App Description

Ce conte de la nuit nous entraîne dans une formidable aventure. Tapis volants, gouffre magique, coffre aux cauchemars animent cet univers pour enfants avides de grandes épopées. De 5 à 99 ans.

Nocturnes ou les garçons perdus est l'un des premiers livres interactifs sur iPad réalisé en photographie pour la jeunesse.

Les 24 pages photographiques et les 22 pages de texte sont animés, interactifs, recèlent des jeux cachés et dévoilent de multiples ambiances sonores.

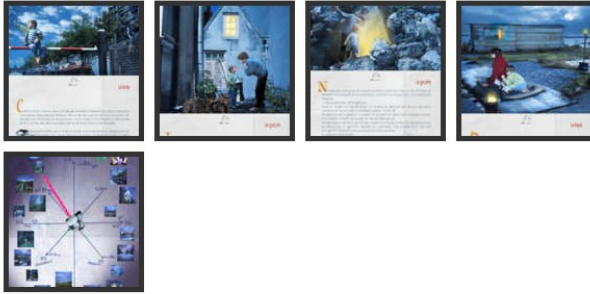
Phrases magiques, éphémérides en décompte, détails enfouis dans l'image, sons cachés, jeux interactifs, cette application enchantera les enfants comme les parents sur les sentiers philosophiques des secrets.

Nous avons besoin de vous pour guider ces garçons perdus vers leur histoire.

Images et texte de Mireille Loup
 Création informatique de Sébastien Thon
 Création sonore de Daniel Gries

App Screen Shots

(click to enlarge)



App Changes

- December 13, 2011 Price Decrease: \$4.99 -> \$3.99
- December 10, 2011 Initial Release

— Advertisement —



Un monde sans mesures
Palais Fesch, Ajaccio - 17.12.2011 - 31.03.2012

Suivant

Communiqué de presse

« Il était une fois un musée revisité sous le prisme du rêve et des incongruités... »

Le projet de cette exposition est tiré du conte *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. Tout comme la jeune rêveuse perdue dans son monde de divagations où les ruptures d'échelle sont monnaie courante, le visiteur est invité à se perdre dans un lieu où « les choses seraient ce qu'elles ne sont pas... » Jeux d'échelles, d'incongruités, de points de vue qui interrogent aussi bien la fiction que le réel.

Les œuvres exposées se nourrissent aussi bien des contes de fées que des rêveries, peurs et fantasmes de l'enfance. Au sein de l'exposition, le spectateur devenu héros d'un récit en trois dimensions, se trouve confronté à un monde inconnu, dans lequel ses repères ont changé. Les dix-sept artistes invités investissent l'espace des expositions temporaires mais aussi la collection permanente provoquant d'intrigantes perturbations.

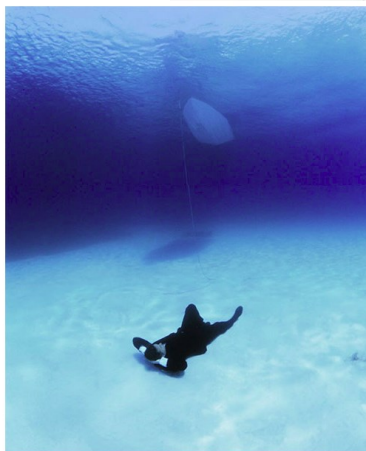


Ci-dessus : **Mireille Loup, *Fumée***, 2005. Photographie, 127 x 127 cm

Ci-contre : **Françoise Pétrovitch, *Tenir debout***, 2004, lavas d'encre sur papier, 150 x 120 cm © Françoise Pétrovitch, courtoisie Galerie RX Paris



Ci-dessous : **Philippe Ramette, *Exploration rationnelle des fonds sous-marins : la sieste***, 2006. Photographie couleur, 150 x 120 cm, courtoisie galerie Kippas



Artistes invités : Agnès Accorsi, Virginie Barré, Bruno Peinado, Loris Cecchini, Simone Decker, Jeremy Dickenson, Olivier Dominici, Jean-François Fourtoul, Bertrand Gadonne, Gilbert Garcin, Christian Gonzenbach, Mireille Loup, Françoise Pétrovitch, Philippe Ramette, Samuel Rousseau, Denis Savary, Gabriela Vanga.

Commissaire : Valérie Marchi, historienne de l'art et critique d'art.

Exposition du 17 décembre 2011 au 31 mars 2012. Palais Fesch Musée des beaux-arts, 50-52 rue du Cardinal Fesch - 20000 Ajaccio. Tél. : +33 (0)4 95 26 26 26. Ouverture lundi, mercredi et samedi de 10h à 17h, jeudi et vendredi de 12h à 17h, dimanche de 12h à 17h le 3ème week-end du mois. Le musée est fermé le mardi.



France3 Corsica, 17 décembre 2011, 19/20

Exposition Un monde sans mesure, Palais Fesch, Ajaccio

In Première de Couv'

Collectif Chambre à Part

Imprimé en 1 000 exemplaires, en septembre 2011, sur
les presses de Ott Imprimeurs, Wasselonne

Première
de Couv'

*

Chambre à Part



Peter Pan

JAMES MATTHEW BARRIE

*

Mireille Loup

Artiste pluridisciplinaire, Mireille Loup se penche particulièrement dans son œuvre engagée sur la condition sociale de la femme et de l'enfant. Dans ses différents univers, elle passe du conte pour enfants au roman pour adultes, de la photographie onirique teintée d'acide, aux vidéos drolatiques et crues sur la vie quotidienne d'une femme qu'elle incarne avec jubilation. Peu importe le médium, ce qui la touche c'est la non reconnaissance d'une certaine fragilité féminine et enfantine. Elle aborde ainsi tour à tour l'abandon, la maternité, le deuil, la résilience. Tout y est autobiographique mais détourné, manipulé afin que rien ne soit reconnaissable, mais l'intention est bien là. *Esquives* est le titre d'une série de photographies et d'un roman qui s'attachent à la vie fictive d'Emilie, mise en images enfant que l'on retrouve adulte par le biais de l'écriture.

Pourriez-vous nous parler plus précisément de la série photographique *Esquives*, dont est extraite *Fumée* ?

Il s'agit des projections mentales d'une petite fille qui cherche à échapper à son mal être intérieur. Je traite ici du harcèlement moral dans la sphère familiale lorsque l'enfant ne se sent ni reconnu, ni aimé. *Fumée* notamment représente le paysage idyllique dans lequel se projette la fillette. La différence d'échelle entre elle et le cadre qui l'entoure exprime le décalage par rapport à la réalité. Sa silhouette fragile y est écriquée par des proportions démesurées. Le malaise est accentué par les situations qu'elle rencontre : l'enfant essouffée est tour à tour enfermée par une muraille rocheuse, menacée par un incendie ou abandonnée dans un espace disproportionné... Cependant il s'agit bien là d'une échappée porteuse d'espoir, l'enfant peut toujours s'en sortir grâce à son imaginaire.

Dans quelle mesure vos photographies sont-elles manipulées ?

La série a été réalisée en Petite Camargue, dans le sud de la France, car c'est le lieu où se déroule le roman *Esquives* qui est complémentaire des tirages. C'est là que j'ai pris les photographies des paysages, qui sont des lieux que l'héroïne a forcément vus dans le récit. Puis j'ai fait des dessins sur des calques afin de pré-visualiser les scènes. La fillette, présente sur toutes les images, a posé en studio, puis j'ai détourné son image et l'ai appliquée sur les décors. Afin d'exprimer le mal être ou l'inquiétude j'ai fait des rajouts de ciel que j'ai shooté en Bretagne ou Hollande, ce qui change radicalement l'ambiance. Ces mises en scène mêlent la réalité, les couleurs vives sont bien celles des paysages du sud, et la fiction, par mon intervention qui manipule la perspective et le point de vue au service de mon scénario.

Propos recueillis par Valérie Marchi

In Un monde sans mesures

Valérie Marchi

2011 SilvanaEditoriale

14

EXPOSITIONS RÉCENTES (SÉLECTION)

2011
Mem, Photographies et Vidéos, Musée de Imagem, Braga, Portugal
Bleue, saignante ou à point ? Collection QPN, Galerie Le lieu, Lorient
Hors d'œuvre, Festival Off des Rencontres d'Arles
Première de Couverture, réseau des Bibliothèques, Colmar
Vidéoformes, 26^e manifestation d'art numérique, Vidéothèque Ephémère, Espace Cristal, Clermont-Ferrand
2010
Esquives et *Nocturnes*, La Passerelle, Gap, France
Nocturnes ou les garçons perdus, Artothèque, Miramas, France
Mem, Photographies et Vidéos, Circa, Festival Off Rencontres d'Arles, France
Group Dynamics, Galerie Brandt, Amsterdam, Pays-Bas
Hors d'œuvre, festival video, Shanghai, Chine
2009-2010
Um mundo sem medidas, Museu de Arte Contemporânea (MAC), São Paulo, Musée national de la République, Brasília

BIBLIOGRAPHIE RÉCENTE (SÉLECTION)

2011
14^e QPN, *Nature Humaine*, Opus 2 + «E», éd. Quinzaine Photographique Nantaise, Nantes
Aurélië Tachos, Mireille Loup, *Talents*, in *Talents* 3225, 2 novembre, p. 174
Aurore Jarnoux et Marion Juhel, *La QPN 2010 nous ouvre ses portes*, in *Le regard à bananes*, blog, jeudi 27 janvier
2010
Group Dynamics, Expositions, in *PS Van de Week*, p. 41
Xavier Lambert, Mireille Loup, *Chacun de mes villages*, in *Verso Arts et Lettres*, n° 53, juillet
Christian Gattinoni, *La mécanique des ciels de Mireille Loup*, in *Arts revue*, n° 22, juin
Um mundo sem medidas, éd. Museu de Arte Contemporânea, São Paulo
2009
Les nuages, là-bas, les merveilleux nuages, éd. Somogy éditions d'art, Paris
Les Photographiques 2009, éd. Les Photographiques, Le Mans
Nocturnes ou les garçons perdus, éd. Ou sont les enfants ?, Arles
2006
Mireille Loup, *Esquives*, éd. Filigranes, Paris

Fumée 2004, photographie couleur, 120 x 120 cm, Paris, galerie Magda Danysz



15



16

Ajaccio

Fêtons Noël 2011 ensemble CORSE-MATIN
Du 10 au 24 décembre **Corse**
 Votez pour la plus belle vitrine de Noël.
 5 prix décernés
 aux commerçants participants
 Participez à la tombola gratuite
 chez vos commerçants adhérents
 De nombreux lots et des séjours
 pour 4 pers. à gagner



Le lapin de 2,5x5m, aux yeux rouges, salle Giacquinto, clou de l'exposition, rencontre du troisième type, au premier étage.



Au premier plan, les œuvres réalisées sans trucage, par Jean-François Fourtou, icône de la relativité, géant en sa maison miniature. Salle du fond, un rat dans le prisme de la vidéo : Bertrand Gardenne au sommet de son art.

(Photos Pierre-Antoine Fournil)

Le palais Fesch explore l'autre côté du miroir

Clin d'œil au livre de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles* l'exposition Un monde sans mesures investit le lieu jusqu'au 31 mars



Olivier Dominici sublime le « mythe d'un rêveur » en utilisant une technique tridimensionnelle : sonore (chant des cigales), visuelle (feuillages rétroprojetés), matérielle (via l'assise).

Tandis que dans le monde extérieur, l'avis de tempête fait rage, contre toute attente, l'intérieur du palais Fesch-musée des Beaux-Arts déçoit. Et ce, autrement plus que les rafales de vent... Aussi, aux âmes sensibles et cœurs fragiles, il conviendra de s'abstenir ! Aux autres, en revanche, cette exposition est vivement recommandée. Mieux, prescrite.

Bienvenue dans « Un monde sans mesures ». L'univers de l'étrange est mis en scène sous la direction de Valérie Marchi, commissaire d'exposition et critique d'art. À ses côtés, une galerie de 17 artistes. Dont l'exceptionnelle Agnès Accorsi, d'Ajaccio. Elle ne se revendique pas du mouvement féministe.

Quoiqu'au sens noble du terme, l'idée ne lui déplaît pas. La plasticienne recourt à la vidéo et au découpage de toile cirée.

Alice au pays de la parité

À condition que celle-ci « soit déournée de son usage plus familial, en cuisine ». L'émancipation dépasse les clichés et les étiquettes. L'artiste « interroge sur le pouvoir de la femme ». Dans un autre style, Mireille Loup penche son objectif photographique sur la condition sociale de la femme et de l'enfant. Mais il convient ici de rappeler que l'exposition n'est pas un plaidoyer pour le féminisme. La parité est presque respectée. Comment ne pas citer Si-

lvia Decker et ses photos immortalisant son propre chewing-gum voyageant à Venise ? Ou encore l'univers onirique de Virginie Barré, qui, soit dit en passant, ne l'est aucunement. À travers sa sculpture en résine « Les Nautrageurs » vêtus de cartes à jouer, elle adresse un clin d'œil à l'œuvre de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*. Les références à ce livre ne manquent pas, tout au long de l'exposition. Au 1^{er} étage, une rencontre aussi improbable qu'entêtante vous attend : un lapin au regard rouge et aux mensurations sans commune mesure. Vraie fourrure tendue sur 2,5 par 5 mètres, que l'on doit à Gontzenbach, Mythique.

LUCILE CAITUCOLI
 lcaitucoli@corsematin.com



Anne-Marie Luciani, adjointe à la culture et au patrimoine ; Samuel Rousseau et Mireille Loup, artistes, Philippe Costamagna, conservateur du musée ; Agnès Accorsi, artiste ; Marie-Jeanne Nicoli, directrice de la culture et du patrimoine, et Valérie Marchi, commissaire de l'exposition.



« Mirare », de Gabriella Vanga, installation d'une échelle en bois entre deux miroirs ronds, pour reflets d'infini...



Air Corsica, n°212

EXPOSITION

AJACCIO UN MONDE SANS MESURES

UN MONDE SANS MESURES

Palais Fesch – musée des Beaux-Arts — 17 décembre 2011 / 31 mars 2012
Espace Diamant — 17 décembre 2011 / 6 février 2012

Artistes invités : Agnès Accorsi, Virginie Barré, Loris Cecchini, Simone Decker, Jeremy Dickinson, Olivier Dominici, Jean-François Fourtou, Bertrand Gadenne, Gilbert Garcin, Christian Gonzenbach, Mireille Loup, Bruno Peinado, Françoise Pétrovitch, Philippe Ramette, Samuel Rousseau, Denis Savary, Gabriela Vanga.

Commissaire de l'exposition : Valérie Marchi.

Palais Fesch – musée des Beaux-Arts
50-52 rue Fesch, Ajaccio
www.musee-fesch.com

« Il était une fois un musée revisité sous le prisme du rêve et des incongruités... » Le projet de cette exposition est tiré du conte Alice au pays des merveilles de Lewis Carroll. Tout comme la jeune rêveuse perdue dans son monde de divagations où les ruptures d'échelle sont monnaie courante, le visiteur est invité à se perdre dans un lieu où « les choses seraient ce qu'elles ne sont pas... » Jeux d'échelles, d'incongruités, de points de vue qui interrogent aussi

bien la fiction que le réel. Les œuvres exposées se nourrissent aussi bien des contes de fées que des rêveries, peurs et fantasmes de l'enfance. Au sein de l'exposition, le spectateur devenu héros d'un récit en trois dimensions, se trouve confronté à un monde inconnu, dans lequel ses repères ont changé. Les dix-sept artistes invités investissent l'espace des expositions temporaires mais aussi la collection permanente provoquant d'intrigantes perturbations. Artistes invités : Agnès Accorsi, Virginie Barré, Bruno Peinado, Loris Cecchini, Simone Decker, Jeremy Dickinson, Olivier Dominici, Jean-François Fourtou, Bertrand Gadenne, Gilbert Garcin, Christian Gonzenbach, Mireille Loup, Françoise Pétrovitch, Philippe Ramette, Samuel Rousseau, Denis Savary, Gabriela Vanga. Commissaire : Valérie Marchi

Du 17 décembre au 31 mars 2012 – Palais Fesch & Espace Diamant - Renseignements
www.musee-fesch.com



À propos

alexia@deliredelart.com

Catégories

- Art en débat
- Art en Vidéo
- Art numérique
- Art Shopping
- Artgirls
- Délires de l'art
- Grand Prix de l'eRéputation
- Jeu de la devinette
- Musée du sourire
- Sorties enfants

Tags

populaires

- sourire
- Louvre
- Design
- photographie
- environnement
- Déliredelart
- fiac
- jeff koons
- Scandale
- Video

Liens



Musée du sourire

Alexia Guggémos, conservatrice du Musée du sourire

[« La 11e Biennale de Lyon tirée par un homme nu sanolé | Page d'accueil](#)

13.12.2011

Mireille Loup signe le 1er livre photo interactif sur iPad



Chef d'oeuvre poétique, "Nocturnes ou les garçons perdus", premier livre multimédia sur iPad, est signé de la photographe Mireille Loup. Merveilleux travail de scénarisation et de mise en forme des images de l'artiste réalisées en 2006/07. Tapis volant, coffre aux cauchemars, fantômes de la forêt... ce conte de la nuit est depuis aujourd'hui accessible sur Apple Store au prix de 3,99 euros. Soyez les premiers à lire ce livre magique de 24 pages photos et 22 pages de texte.

Jusque mars 2012, Mireille Loup expose au Musée des Beaux-Arts d'Ajaccio : "Un monde sans mesures", 15 artistes contemporains français proposant un univers imaginaire, sur les traces de Lewis Carroll, avec Mireille Loup, Philippe Ramette ou encore Gilbert Garcin.

> Voir le portfolio ["Nocturnes ou les garçons perdus"](#)

> Télécharger le livre sur [iTunes](#)



16:16 Publié dans [Art numérique](#) | [Lien permanent](#) | [Commentaires \(0\)](#) | [Envoyer cette note](#) | Tags : [photographie](#)

Écrire un commentaire

Votre nom :

Votre email :

Votre URL :

Votre commentaire :

Albums Photos



Stephan Balkenhol au château de Malbrouck, 2011



Portfolio Di Liu



Olafur Eliasson "Innen Stadt Außen" in Berlin, 2010



Les Belles Images de Taroo & Glabel



Portfolio Chris Jordan



Portfolio Petros Christostomou



Concours Jacksonpollock.org



Vernissage Adami chez Aragon



13 décembre 2012, par Alexia Guggemos

télérama, 2 nov 2011, rubrique Talents «Mireille Loup» par Aurélie Tachot.

Iconographe, contrôleur-sensitométrique, retoucheur... Le secteur de la photographie regroupe des savoir-faire différents et des métiers aux multiples facettes.

Les métiers méconnus de la photographie

Fascinés par l'image du photoreporter ramenant du bout du monde des clichés extraordinaires, les jeunes photographes en herbe sont, chaque année, de plus en plus nombreux à s'engouffrer dans les écoles spécialisées en image. Pourtant, la photographie ne se résume pas au photoreportage, une myriade de métiers méconnus pourvoyeurs d'emplois existe.

Les métiers de la post-production

Très convoités, les métiers de la post-production offrent de belles perspectives de carrière. A l'image de celui de retoucheur, chargé de corriger les artefacts ou de modifier le rendu d'une photographie sur un négatif, un film inversible ou un tirage numérique. Ou encore celui de contrôleur-sensitométrique, responsable du réglage des appareils de tirage. Plutôt lucratives, ces deux fonctions nécessitent un œil acéré ainsi qu'une grande dextérité puisqu'elles « accompagnent le travail créatif du photographe ».

souligne Franck Maindon, enseignant au sein de l'École nationale supérieure Louis Lumière. S'ils n'évoluent pas au sein de laboratoires ou d'agences de retouches, ces professionnels du traitement de l'image exercent en indépendant. « Près de deux tiers des jeunes diplômés de notre école commencent à travailler en free-lance et cumulent à la fois une activité de prise de vue et de post-production », explique Franck Maindon.

Les métiers de la valorisation

Courus des collectivités territoriales, les iconographes sont chargés de faire une évaluation artistique des fonds photographiques présents dans les archives. « Ils ont pour rôle de regarder l'objet photographique d'un point de vue pragmatique afin de déterminer s'ils seront édités dans des catalogues ou triés dans des collections de musées », résume Rémi Fenzy, directeur de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. Les responsables des fonds photographiques anciens ont, quant à eux, la tâche de déterminer la manière dont les images seront conservées. Pour occuper ce poste, « mieux vaut compléter son cursus en photographie par une formation en chimie, optique ou informatique », estime-t-il. Cette double-compétence, rare sur le marché, vaut de l'or en France comme à l'étranger. Les pays d'Amérique du Sud en sont particulièrement friands.

Une révolution en marche...

Du fait de l'émergence du numérique, « le secteur de la photographie connaît une profonde mutation », souligne Philippe Schlienger, président de l'Union des photographes professionnels (Upp). De cette révolution, sont nés de nouveaux métiers, eux aussi inconnus. Dans le web documentaire, par exemple, les réalisations multimédias visant à exploiter les potentiels du web connaissent un franc succès. « Les réalisateurs de films publicitaires font appel à des photographes car leur travail avec la lumière et le cadrage est très appliqué », explique-t-il.



Mireille Loup

Diplômée de l'ENP d'Arles

Diplômée de l'ENP d'Arles, Mireille Loup est artiste-photographe. La Suisse à plusieurs cordes à son arc et touche à la fois à la photo, la vidéo, l'écriture et au web.

> Quel a été votre parcours ?

Après 3 années aux Beaux Arts, j'ai intégré, en 1991, l'ENP d'Arles. Cette grande école m'a permis d'acquérir une bonne connaissance de l'histoire de la photographie. Cela m'a aidé à mieux structurer mon discours. Dès l'obtention de mon diplôme, j'ai été repérée par des galeries parisiennes qui m'ont proposé d'exposer.

Les nouvelles technologies sont un moyen d'expression supplémentaire

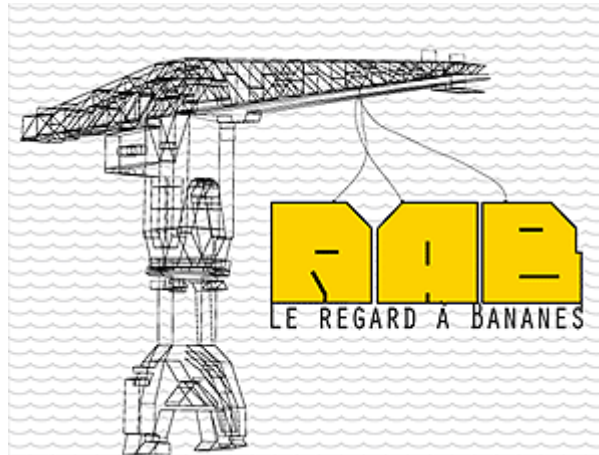
> Comment travaillez-vous ?

Je cultive trois médiums : la vidéo, l'écriture et la photographie. J'essaie de les associer autour d'un propos : la perte, la maternité, l'abandon... Ce travail est ensuite exposé en galeries et centres d'art. En parallèle, je m'intéresse aux nouvelles technologies, notamment via la réalisation de photos-montages numériques et d'œuvres interactives. Elles sont pour moi un moyen d'expression supplémentaire.

> Sur quel projet travaillez-vous ?

J'ai réalisé une série photographique intitulée « Nocturnes ou les garçons perdus » qui a été publiée avec un conte pour enfants dont je suis aussi l'auteur. En février, un chercheur en informatique m'a proposé de développer cette œuvre en application interactive pour l-i-Pad. L'enjeu est d'effectuer un travail sur l'image et le texte tout en restant fidèles à la poésie de l'œuvre initiale.

Propos recueillis par Aurélie Tachot



La QPN 2010 nous ouvre ses portes



Les galeries du centre ville de Nantes accueillent du 17 septembre au 13 octobre 2010 la Quinzaine Photographique Nantaise pour la 14^e année consécutive.

Tram 2, nous descendons arrêt saint Mihiel. Début de notre parcours dans les rues nantaises à la découverte de la photographie contemporaine. Première étape: l'atelier, une des galeries phares de la 14^e Quinzaine Photographique Nantaise (QPN). Après le Nous en 2009, la QPN a choisi cette année pour thème le Je, centré sur la notion de photo d'identité.

L'atelier donc. Très belle galerie en pierres apparentes. Notre regard s'accroche aux photomatons de Juan Pablo Echeverri. Ensuite arrivent Lionel Pralus avec ses «*paysages familiers*», et Raynal Pellicier dont le panorama de photographies nous entraîne dans les grandes affaires judiciaires du XX^e siècle. Mireille Loup nous interpelle. Dans sa vidéo *Grosse*, l'artiste incarne tous les stéréotypes des différentes mères. Nous ressortons de l'Atelier agréablement surprises. Direction la galerie Confluence. Arno Rafael Minkinen se confond avec le paysage dans une atmosphère tantôt drôle tantôt poétique. Au Grand T, nous croisons le chemin d'Yveline Loiseur, prix QPN 2010. Ses belles photographies de «*la Vie Courante*» nous laissent sur notre faim... Nous continuons quand même notre parcours. Prochaine étape: Le temple du goût. Galerie coincée entre deux immeubles, elle n'en est pas moins un des lieux préférés des amateurs de photographie. Jen Davis et Mathieu Grac sont deux des artistes qui nous ont le plus interpellées. Les «self-Portraits» de l'artiste américaine nous touchent. Elle nous y révèle une part d'elle-même. Mathieu Grac, lui, explore l'autoportrait à travers les photos de profil Facebook. Un voyage au pays des codes adolescents. Dernière étape: le Lieu Unique, haut lieu de la culture nantaise. Arrivées sur

place, une toute petite pancarte nous indique l'atelier où sont exposées les œuvres de la QPN. Nous entrons dans un lieu sans charme. Se distinguent cependant les travaux de Diane Ducruet (étonnants!) et Moira Ricci qui y retrouve sa mère décédée. Bilan plutôt positif: la photographie contemporaine devient accessible grâce à une association motivée qui nous fait découvrir des artistes étonnants. Tous les lieux n'ont pas le même charme mais il serait quand même dommage de ne pas s'y arrêter!

Aurore Jarnoux & Marion Juhel

In le regard à bananes, jeudi 27 janvier 2011

<http://leregardabananes.blogspot.com/>

in PSVan Week, Exposities,
p.41, 31 juillet 2010

›exposities

Amsterdam openingen

De Nederlandsche Bank › Natasja Admiraal, Amber Scholten en Tessa Wagenvoort: *Form follows fashion*. Van 2 augustus t/m 10 september. Werk van drie modeontwerpers, die net zijn afgestudeerd aan de Academie van Beeldende Kunsten in Den Haag. *West-einde 1 (5242183) do vr alleen op afspraak (legitimatie verplicht)*

Zuiderkerk › *Vergeten veldjes – Braakland tussen droom en bestemming*. T/m 28 augustus. In Amsterdam wordt veel gebouwd én afgebroken. Soms blijven plekken zo lang leeg dat Amsterdammers zijn vergeten wat er ooit

ma t/m vr 10:00-17:00 za zo 11:00-17:00

De Appel Jongensschool › Bjarne Melgaard/Rod Bianco: *Super normal*. T/m 5 september. *Eerste Jacob van Campenstraat 59 (6255651 of www.deappel.nl) di t/m zo 13:00-18:00*

Arcam › Fashion & architecture. T/m 11 september. *Prins Hendrik-kade 600 (6204878 of www.arcam.nl) open di t/m za 13:00-17:00*

Bijzondere Collecties UvA › Irma Boom: *Biography in books*. T/m 3 oktober. *Oude Turfmarkt 129 (5257300 of www.bijzonderecollecties.uva.nl) di t/m vr 10:00-17:00 za zo 13:00-17:00*



FOTO MIREILLE LOUP

GROUP DYNAMICS In galerie Brandt is van vrijdag 6 augustus tot en met zondag 19 september de expositie *Group dynamics* met foto's van o.a. Mireille Loup.



Les artistes et les expos

Mireille Loup.

Autoportrait, autofiction : le je(u) et le masque

par Xavier Lambert

L'œuvre de Mireille Loup, *Chacun de mes visages* est présentée par l'artiste comme « une recherche autobiographique constituée par des portraits, mis en scène ou non, et des autoportraits. Il est question d'une recherche critique de son identité à travers la photographie et ses différents genres. [1] » Cet ensemble de portraits pose les bases d'une recherche exploratoire où l'artiste s'interroge et se met en question.

Marcel Broodthaers déclare : « ... Je crois que le fondement de la création repose sur un fond narcissique. [2] » L'autoportrait serait donc une illustration exemplaire de ce narcissisme. Mais il convient d'abord de préciser que, dans le mythe de Narcisse, Narcisse ne tombe pas amoureux de lui-même, mais de son image. Or, l'image, c'est soi-même médiatisé, et toute médiatisation est une altération, elle nous rend autre. Si on se réfère à la fameuse analyse du « stade du miroir » que fait Lacan, on admet que le jeune enfant prend conscience de lui-même à travers son reflet. Cette prise de conscience lui permet de s'identifier, de se singulariser dans un ensemble qu'il ne percevait jusqu'alors que comme une extension de lui-même. Mais si cette identification peut avoir lieu, c'est parce que le reflet l'objective. Il lui permet de se voir lui-même **comme les autres le voient**. En prenant conscience de son identité, il prend en même temps conscience de ce que cette identité suppose comme altérité.

La problématique de l'autoportrait chez Mireille Loup s'inscrit dans une problématique caractéristique du champ des arts contemporains, particulièrement en ce qui concerne les arts plastiques, qui est celle de l'identité. De nombreux exemples sont là pour en attester. Depuis Claude Cahun, dont l'œuvre, dans la première moitié du XXe siècle, va inaugurer de façon prémonitoire de nombreuses démarches qui se mettront en place à partir des années soixante, en passant par Pierre Molinier, Michel Journiac, Orlan, jusqu'à Cindy Sherman ou Sophie Calle, par exemple, toutes ces pratiques ont en commun qu'elles interrogent l'image de l'artiste dans un dispositif fictionnel, narratif ou non, iconique ou textuel.

Mais si ces artistes posent à travers ces dispositifs la question de l'identité, ce n'est pas dans un échange autocentré qui renverrait de soi à

soi. S'il y a œuvre, c'est bien parce que cette interrogation dépasse le simple stade narcissique du rapport à son reflet. Car la question qui est abordée ici n'est pas tant "qu'est-ce qui fait mon identité en tant qu'individu ?", mais, bien au-delà, « qu'est-ce qui fait mon identité en tant qu'artiste ? Qu'est-ce qui fonde ce statut d'artiste ? », conféré ou autoproclamé, peu importe. Il ne s'agit pas là du statut social de l'artiste, mais de son rapport singulier à l'acte de création en tant que processus d'information du réel.

Lorsqu'Orlan se dé-visage, au sens propre du terme, c'est pour créer Orlan, c'est-à-dire, comme elle le dit elle-même, non pas une figure stéréotypique, mais une figure archétypale. Et c'est ce qui fait la caractéristique de l'artiste, le fait non pas de reproduire des stéréotypes, mais de mettre en place des archétypes, c'est-à-dire des modèles, au sens scientifique du terme, qui vont permettre de donner forme au réel. Or, l'autoportrait est une stratégie de captation et de modélisation du réel. Une stratégie qui s'appuie non pas sur une formalisation mathématique du réel, mais qui relève de l'incidence, au sens de « tomber sur, survenir. [3] » L'œuvre ne tant que processus, mais aussi en tant que résultat, serait donc un dispositif destiné à capter le réel à son insu, au moment où il s'y attend le moins, pour le forcer à se révéler.

[1] Mireille Loup, non publié

[2] Marcel Broodthaers, extrait d'une interview avec Freddy de Vree, Dusseldorf, 1971, in *Marcel Broodthaers-Cinéma*, catalogue d'exposition, Barcelone, Fundació Antoni Tàpies, 1997, p. 127

[3] *Le Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1989, p. 978



mis en ligne le 11/07/2010

L'hypothèse serait alors celle-ci : « Si, pour moi, le réel n'existe que par la perception que j'en ai, peut-être alors puis-je le forcer à se révéler à travers moi, c'est-à-dire en faisant semblant de ne m'intéresser qu'à moi, et non pas à lui, pour que, par l'exploration méthodique de moi-même, je finisse par le piéger et l'obliger à se révéler. » Il s'agit donc d'avancer masqué, comme le chat qui feint l'indifférence pour observer les réactions de sa proie. C'est là, probablement, le propos des autoportraits de Mireille Loup. Lorsqu'elle se met en scène, le projet va bien au-delà du

déguisement. Il ne s'agit pas pour elle de « jouer à ... » Même si « jouer à ... », chez les enfants, à travers le déguisement en particulier, participe de la construction de leur imaginaire, et par contrecoup, ou par conséquent, à la construction de leur réel, le propos de Mireille Loup s'inscrit dans une visée plus complexe. Il s'agit de piéger le réel par ce qui lui est apparemment le plus antithétique, la fiction. Car, bien sûr, ses autoportraits sont de l'ordre de la fiction. Il y a mise en scène, grimage, etc. Chaque personnage à la fois est et n'est pas Mireille Loup et énoncé comme tel par le titre de la série *Chacun de mes visages*.

Si nous prenons un à un les autoportraits de Mireille Loup, extraits de leur contexte et de la dénomination de la série, rien ne nous permet de déterminer qu'il s'agit d'autoportraits par le fait qu'*a priori* ils ne s'inscrivent pas dans la ressemblance au modèle. Certes, en regardant attentivement chaque photo, on peut y retrouver des éléments qui nous font reconnaître ses traits, mais s'il y a reconnaissance, c'est probablement parce que nous l'y cherchons.

Ayant vu récemment une exposition de Cindy Sherman à Bilbao, je me suis fait la même réflexion à propos de ses photographies. Sur aucune des photos exposées, Cindy Sherman n'avait le même visage. De plus, chaque photo est nommée *Untitled*, suivi d'un dièse et d'un numéro. Rien ne me permet donc, au vu de ces photos ni par leur titre, de déterminer qu'il s'agit d'autoportraits. Seul le fait de connaître l'artiste et son œuvre permet de savoir que c'est bien elle qui est sur la photographie. D'ailleurs, s'agit-il réellement d'autoportraits ? Dominique Baqué apporte une réponse à cette question lorsqu'elle dit :

« (...) ce ne sont jamais des autoportraits qu'exécute Cindy Sherman, même si elle est physiquement présente dans chaque photographie. S'il n'y a pas autoportrait, c'est précisément parce qu'il n'y a plus de sujet pour élaborer un discours et se confirmer comme sujet. Du "sujet Sherman" l'on ne sait rien, et il n'y a peut-être rien d'autre à savoir que ces représentations (...). Ce n'est donc pas le moi que cherche à cerner le travail de Cindy Sherman, un moi dont il conviendrait de découvrir l'absolue singularité, la substantielle consistance derrière l'accident des situations, le fatras des poses et des grimaces. Bien au contraire : ce qui s'énonce chez Cindy Sherman, c'est qu'il n'y a pas de "moi", tout au plus des fictions du moi. Point d'identité personnelle non plus, mais une sorte d'identité collective dans laquelle chacun(e) puiserait comme dans un réservoir de potentialités finies, de gestes, d'attitudes, d'affects. [4] »

[4] Dominique Baqué, *La photographie contemporaine-- Un art paradoxal*, Paris, éditions du Regard, 1998, p.266

Et c'est bien aussi l'enjeu du travail de Mireille Loup. L'autoportrait ici n'a d'importance que dans la mesure où il met en place les éléments d'une fiction qui va bien au-delà de Mireille Loup en tant qu'individu. Autofiction, certes, puisqu'elle s'invente des personnages, mais fiction avant tout. D'ailleurs, c'est très significativement que son œuvre s'oriente vers la fiction narrative. Si l'on regarde des séries comme celles qui forment

Christophe, Anne, la photographe et leurs amis, (1994), par exemple, on se rend compte que ce qui fait récit narratif ne tient pas qu'au principe de la série, mais à ce que chaque photo fonctionne comme un micro-récit. Bien sûr, c'est propre au principe même de la photo, mais ce qui caractérise celles-ci, c'est la présence d'un élément textuel légendant l'image. Cet élément textuel n'est ni descriptif ni informatif, il s'énonce dans un décalage avec l'image qui construit la fiction, ou plus exactement, qui permet au regardeur de construire sa fiction.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. La fiction chez Mireille Loup ne constitue pas un ensemble donné que le regardeur aurait à découvrir au fil de son parcours ou de sa lecture. Elle fonctionne comme une œuvre ouverte, une œuvre où sont présentes un certain nombre de données à partir desquelles le regardeur va puiser les éléments de sa propre construction. À cet égard, le dispositif d'exposition mis en place pour *Une femme de trente ans* est tout à fait révélateur. Révélateur aussi le fait qu'un même élément narratif puisse donner lieu à quatre dispositifs fictionnels différents, entre le livre, la vidéo projection, le site Internet, et l'exposition photographique. Et aucun de ces dispositifs n'est redondant par rapport aux autres. Il s'agit à chaque fois d'une expérience différente pour le regardeur. Et la différence ne vient pas seulement du fait que les dispositifs sont différents du point de vue du support, elle vient essentiellement du fait que chaque dispositif installe une expérience intime singulière entre le regardeur et l'œuvre.

Une femme de trente ans n'a rien d'un récit autobiographique, Mireille Loup s'en défend à juste titre. Et s'il n'y a pas autobiographie, ce n'est pas seulement parce que les marqueurs énonciatifs du récit ne renvoient pas directement à elle : le fait que ce récit est raconté à la troisième personne, qu'il soit dit par un homme, etc., mais aussi parce que, outre les éléments du dispositif que je viens d'énoncer, certaines photos contiennent des éléments visuels qui énoncent clairement que nous ne sommes pas dans la restitution pure et simple d'éléments vécus, mais que nous sommes bien dans la fiction, je veux parler ici des transformations qu'elle a effectuées sur le visage des personnages masculins.

Rien, parmi les éléments narratifs du récit, n'explique ces transformations. Ces transformations fonctionnent comme des marqueurs de fiction. Ces visages sont masqués par leur déformation numérique, non pas parce que l'auteur ne voulait pas qu'on les reconnaisse, mais pour énoncer qu'ils sont dans une fiction, que cette fiction, comme toute fiction, est un leurre. Un leurre au sens où elle nous oblige à repenser le réel en ce que la fiction est un réel potentiel, un réel qui aurait pu avoir lieu ou qui pourrait avoir lieu. Pas dans les termes exacts de la fiction, bien sûr, mais dans la façon dont elle accroche le réel en le distordant. La fiction est un regard sur le réel à partir d'un point qui se situerait hors du réel, en marge de celui-ci. Et l'on sait très bien que la meilleure place pour étudier un phénomène n'est pas d'être au cœur de ce phénomène,

mais à l'extérieur. Nous voyons bien ici qu'il serait vain de chercher à opposer réel et fiction, ils ne s'opposent pas, ils sont interdépendants et se nourrissent mutuellement.

Reste posée la question du statut de l'autofiction. On pourrait dire que toute fiction est une autofiction, comme tout portrait est un autoportrait. C'est vrai, mais ce n'est pas suffisant. L'autofiction est un espace fictionnel dans lequel le narrateur, l'auteur, se met en scène, que la narration se déroule à la première personne ou non. Ce qui est significatif dans le champ des arts plastiques, c'est que les autofictions sont rarement des œuvres uniques, mais que bien souvent elles fondent une démarche qui va concerner l'essentiel des œuvres d'un(e) artiste. C'est caractéristique des exemples que j'ai cités tout à l'heure.

Or, en plus de ce qui fonde ces démarches c'est qu'elles posent de façon singulière la question du rapport de l'artiste à l'œuvre dans le procès de la réalisation de l'œuvre. Quel est le statut de l'artiste, quel est le statut de l'œuvre dans ce couple ? En d'autres termes, est-ce que l'artiste n'est pas déjà lui-même l'œuvre ? La question peut paraître un peu futile *a priori*, mais si l'on regarde la question de la création artistique depuis la fin du XIXe, notamment depuis Van Gogh, elle mérite qu'on s'y attache. Lorsque Van Gogh se coupe l'oreille et se peint avec l'oreille coupée, il ne s'agit pas là d'un épisode anecdotique de sa vie personnelle. Il s'agit surtout pour lui d'éprouver sa place en tant qu'artiste au regard de son œuvre. Se couper l'oreille, c'est faire corps avec l'œuvre, puisqu'il se peint avec l'oreille coupée, mais c'est aussi une façon de s'interroger sur sa réalité d'artiste en tant qu'individu par rapport à l'œuvre, en d'autres termes, c'est poser la question : « Qui suis-je en dehors de l'œuvre ? », ou peut-être, formulée autrement : « Qu'est-ce qui fonde ma légitimité ? ». Et à travers ces questions arrive nécessairement l'interrogation suivante : « Est-ce l'artiste qui fait l'œuvre ou l'œuvre qui fait l'artiste ? »

Cela peut apparaître comme un problème existentiel superflu, ça l'est peut-être. Mais si l'on se réfère aux nombreux exemples d'artistes dont la vie et l'œuvre ont été étroitement mêlées, c'est une question que l'on ne peut pas évacuer. J'ai parlé de Van Gogh, mais je pourrais parler aussi de Andy Warhol qui a fait de sa vie-même une œuvre d'art. Je pourrais parler aussi de Orlan et des transformations chirurgicales qu'elle a effectuées sur son visage au cours de ses performances, ou des implants qu'elle s'est fait poser sur le front et qui définissent ainsi son image. Je pourrais parler enfin de Michel Journiac qui, au cours de sa performance *Messe pour un corps*, propose aux participants de manger du boudin réalisé avec son propre sang. D'ailleurs, à propos de Michel Journiac, Éliane Chiron note que :

« Le jour de la Messe pour un corps Michel Journiac, habillé haute couture à la mode de l'époque des cols Mao, est très mince, très élégant. À partir de ce jour, à partir de cette photographie, qui transfère et fige son corps en représentation et le fait entrer dans la célébrité, Michel Journiac est condamné à rester jeune et mince. [5] »

À partir du moment où l'artiste construit son œuvre à partir de sa propre image, celle-ci ne lui appartient plus. Et si sa propre image ne lui appartient plus, il s'altérise, il devient autre ; prisonnier de sa propre fiction, il est passé de l'autre côté du miroir car c'est lui, alors qui est condamné à ressembler à son propre reflet. Et c'est peut-être ça, finalement qui caractérise la création artistique, cette capacité à passer de l'autre côté du miroir.

[5] Éliane Chiron, "L'art comme événement – Journiac, Beuys, Duchamp", *L'enjeu de la représentation : le corps – Michel Journiac*, actes de colloques 1987 et 1996, Paris, ed. du

CERAP, 1998, p. 30

Beuys avait une conception chamanique de l'artiste. Jean-Thierry Maertens note que : « Pour le chaman (...) le masque (est) (...) le point d'appui d'une anecdote racontant les moyens par lesquels il a contrôlé les esprits et dominé leur influence. [6] »

Le chaman est celui qui est capable de traverser le miroir pour aller de l'autre côté et d'en revenir. L'outil de la dépossession chamanique, c'est le masque, car le masque c'est déjà le lieu de l'altérité en ce qu'il rend méconnaissable. Jean-Pierre Vernant décrit le rapport au masque dans l'antiquité grecque de la façon suivante :

« Le dédoublement du visage en masque, la superposition du second au premier qui le rend méconnaissable, supposent une aliénation par rapport à soi-même, une prise en charge par le dieu qui vous passe la bride et les rênes, qui vous chevauche et vous entraîne en son galop ; il s'établit par conséquent, entre l'homme et le dieu, une contiguïté, un échange de statut qui peut aller jusqu'à la confusion, l'identification, mais dans cette proximité même s'instaure l'arrachement à soi, la projection dans une altérité radicale, la distance la plus grande, le dépaysement le plus complet s'inscrivant dans l'intimité et le contact.[7] »

Si le masque inscrit l'altérité la plus radicale, c'est parce qu'il implique la contiguïté. L'espace du masque au corps est un espace contigu comme l'espace du reflet à soi. Si l'altérité qu'il manifeste est si radicale, ce n'est pas parce qu'elle nous situe dans un ailleurs qui n'a rien de commun avec l'ici et le maintenant. Cette altérité est de l'ordre de l'inquiétante familiarité. Rien d'exotique dans cette altérité, au contraire. Elle est inquiétante parce qu'elle nous est familière, mais le pli dans lequel elle s'inscrit nous la rend étrangère. C'est là tout le concept d'"inquiétante étrangeté" tel que l'a défini Freud. Et c'est justement dans ce rapport à l'inquiétante familiarité que se situe la question de l'autofiction et de l'autoportrait dans l'art contemporain.

L'autofiction et l'autoportrait ne sont rien d'autre que des jeux de masques. Lorsque, par exemple, à travers ma propre pratique artistique je mets en scène l'autoportrait, il ne s'agit pas d'un désir égocentrique de multiplier ma propre image, mais bien au contraire de tenter par la multiplication d'en épuiser le sens, de la priver de tous les affects qui peuvent la lier à moi, d'arriver à cet état de doute que ressent Roquentin, dans *La Nausée de Sartre*, devant le reflet de son visage dans le miroir :

« Je plaque ma main gauche contre ma joue, je tire sur la peau, je me fais la grimace. Toute une moitié de mon visage cède, la moitié gauche de ma bouche se tord et s'enfle, en découvrant une dent, l'orbite s'ouvre sur un globe blanc, sur une chair rose et saignante.[8] » Roquentin, en analysant un par un les constituants de son visage, le prive de sa cohérence, détruit la cohérence qui fait qu'un visage est un visage. Le visage n'a de sens qu'en tant qu'il renvoie à un ensemble. Décomposer cet ensemble, au sens d'en énumérer les composants, c'est inscrire sa décomposition au sens de l'altération de sa substance.

[6] Jean-Thierry Maertens, *Ritologie 3. Le masque et le miroir*, Paris, Aubier collection Étranges Étrangers

[7] Jean-Pierre Vernant, *Figure, idole et masque*, Conférences, essais et leçons du Collège

de France, Paris, Julliard, 1990, p. 115

[8] Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938, Folio, 1979, p. 35

Une des oeuvres que j'ai réalisées, *Panoptique Identitaire* [9], par exemple, met en scène des autoportraits qui sont dans une totale ambiguïté par rapport au statut de l'autoportrait. Cette ambiguïté n'est pas de la même nature que celle que j'ai décrite précédemment chez Mireille Loup ou Cindy Sherman. Le visage est parfaitement reconnaissable, et n'est sujet à aucune modification. Il s'agit même tout le temps du même visage systématiquement répété. C'est la mise en espace de ce visage qui change, car les différents autoportraits de cette œuvre sont à chaque fois le produit d'une greffe. À chaque fois, mon visage a été greffé numériquement sur des corps différents. Et ces corps ne procèdent en rien de mon histoire personnelle, dans leur genèse tout au moins, puisqu'il s'agit de vieilles photos trouvées dans des brocantes ou des vide-greniers. Il s'agit donc d'images qui ont leur propre histoire, qui relèvent d'un « ça a été », pour reprendre l'expression de Roland Barthes. En greffant mon visage à la place de celui des photos, je les prive ainsi de leur histoire, mais je prive aussi mon visage de sa propre histoire, celle qui fait qu'il renvoie à l'individu que je suis. Car si je reste reconnaissable à travers ces portraits, les conditions même de la photo, les éléments énonciatifs de chaque photo, à la fois sur le plan de la technique et sur celui du sujet représenté, font que ça ne peut pas être moi. Il y a contamination réciproque entre les deux sources qui constituent ici l'image numérique, et cette contamination a pour conséquence que l'image perd le statut du « ça a été » qui caractérise toute photographie, pour révéler un « ailleurs » qui ne se situe plus dans le temps ni dans l'espace de la prise de vue.

Mais si autoportrait et autofiction sont des jeux de masque, ils ne sont pas pour autant gratuits. Aucun jeu n'est gratuit, d'ailleurs. Le jeu est un espace de rencontre avec l'altérité. On dit bien « se prendre au jeu », or, selon *Le Robert*, « se prendre » c'est d'abord « être mis en main [10] ». Se prendre, c'est donc se déposséder, et nous nous retrouvons finalement dans le même rapport à soi qu'avec le masque. Dans son film *Orphée*,

Cocteau fait du miroir le lieu de passage de la mort pour venir chercher les âmes et les emmener aux enfers. Passer de l'autre côté du miroir, c'est suivre le chemin de la mort. Maurice Blanchot nous explique à propos du mythe d'Orphée, que :

« De même que le poète n'existe qu'en face du poème et comme après lui, bien qu'il soit nécessaire qu'il y ait d'abord un poète pour qu'il y ait le poème, (...) cela signifie que l'oeuvre est elle-même une expérience de la mort dont il semble qu'il faille disposer préalablement pour parvenir à l'oeuvre, et après l'oeuvre à la mort.[11] »

Ce que montre le mythe d'Orphée, c'est qu'il n'y a que l'artiste et la mort qui peuvent traverser le miroir dans les deux sens. Mais si pour la mort c'est un passage naturel, ça n'est possible pour l'artiste que par ce que l'acte de création demande un tel investissement qu'il représente une mise en danger permanente de soi-même, qu'il n'y a pas de création artistique sans cette mise en danger, sans que l'artiste ne soit contraint de côtoyer la mort et d'en revenir. Mais s'il en revient, il n'est déjà plus lui-même, il est avant tout son oeuvre.

Dans le film de Cocteau, Orphée ne peut traverser le miroir que s'il revêt des gants spéciaux. Or, le gant est pour la main ce que le masque est pour le visage. Peut-on alors penser que le masque de l'autoportrait et de la fiction sont, pour l'artiste, les gants qui lui permettent de traverser le miroir parce qu'ils le situent déjà dans l'altérité ?

[9] Panoptique identitaire, oeuvre interactive sur CD-Rom, Xavier Lambert

[10] Petit Robert, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1989, p. 1517

[11] Maurice Blanchot, L'espace littéraire, Paris, Gallimard, 1955, Folio, p. 114

Xavier Lambert

In Verso, visuelimage.com

11 juillet 2010

La mécanique des ciels

Comment se réapproprié en tant que photographe ciels et nuages quand tant d'images du prêt-à-porter publicitaire les ont confisquées. Mireille Loup a consacré ses premières séries à dynamiser en plans serrés les clichés sentimentaux du couple. Approchant logiquement ensuite l'imaginaire de l'enfant, ses cadrages se sont élargis. Elle a fait son entrée en triomphes colorés dans les espaces naturels.

Parce que les enfants photographiés disparaissent à l'échelle grandiose des sites naturels de Camargue et d'Europe, elle les y a fait figurer plus grands que nature. Souvent saisis au niveau du sol sans réelle contre-plongée ils se trouvent à la fois magnifiés comme dans un rêve et écrasés par l'importance du ciel. Les trois protagonistes, sites, enfants et ciels, de ce drame instantané pour relecture de contes de fées étant réunis, la photographe équilibre leurs rôles respectifs.

Si elle a constitué cette banque de ciels en des contrées où ils opèrent leurs plus spectaculaires révolutions, Hollande, Bretagne et autres pays maritimes c'est pour accentuer leur dramaturgie. A ces ciels ouverts de la série des *Esquives* diurnes succède la nuit américaine et ses fabrications de *Nocturnes des garçons perdus*. Inspirée de la vie complexe, vie familiale de l'auteur de Peter Pan, cette douloureuse histoire de la perte d'un grand frère suscite le bleu électrique de l'entre chien et rêve. Pour en obtenir l'effet maximal

Christian Gattinoni, in Area Revue, l'art pense le monde, n°22, été 2010, pp. 100-101



Mireille Loup – Ile (Mem) – Tirage giclé sur papier, 86 x 86 cm. 2008.

elle travaille sa colorimétrie en rétablissant une balance du cyan et du rouge entre basse et haute lumière. Comme ses enfants modèles sont pris entre leurs pérégrinations dans la nature menaçante et résilience de leur action.

Dans sa série en cours sur l'adolescence, un voile blanc naturel posé sur l'objectif ou sa

variante numérique permet à l'exigence de cette recherche de s'exprimer dans un quasi monochrome blanc qu'elle intitule *Le carré des anges*. La mécanique fatale des ciels de spleen enfantin se trouve enfin contredite par une nouvelle donne colorée, du côté de la vie à repenser sans la menace mécanique de ces ciels. ■

Christian Gattinoni

La mécanique des ciels de Mireille Loup

mardi 22 juin 2010, par Christian GATTINONI



Mem

Comment se réapproprié en tant que photographe ciels et nuages quand tant d'images du prêt-à-voir publicitaires les ont confisquées. Mireille Loup a consacré

ses premières séries à dynamiter avec un humour dévastateur s'exerçant en plans serrés les clichés sentimentaux du couple. Approchant logiquement ensuite

l'imaginaire de l'enfant, ses cadrages se sont élargis. Elle a fait son entrée en triomphes colorés dans les espaces naturels.

Voir en ligne : www.mireilleloup.com

Parce que les enfants photographiés disparaissent à l'échelle grandiose des

sites naturels de Camargue et d'Europe elle les y a fait figurer plus grands que nature. Souvent saisis au niveau du sol sans réelle contre-plongée ils se trouvent à la fois magnifiés comme dans un rêve et écrasés par l'importance du ciel. Les trois protagonistes, sites, enfants et ciels de ce drame instantané pour relecture de contes de fées étant réunis la photographe équilibre leurs rôles respectifs.

Si elle a constitué cette banque de ciels en des contrées où ils opèrent leurs plus spectaculaires révolutions, Hollande, Bretagne et autres pays maritimes c'est pour accentuer leur dramaturgie. A ces ciels ouverts qu'offre la série des « Esquives » diurnes la résistance des enfants aux épreuves de la vie s'illustre par leur réactivité à la nature sous la pesanteur des ciels. Leur succèdent ensuite la nuit américaine et ses fabrications de « Nocturnes des garçons perdus ».

Mireille Loup s'est inspirée de la complexe vie personnelle de l'auteur de Peter Pan, James Matthew Barrie. Ayant perdu son frère de 13 ans quand il n'en a lui-même que 6, il devait porter les habits de l'aîné pour que sa mère, traumatisée par le deuil, accepte de le considérer et de lui adresser

la parole. Cette douloureuse histoire d'impossible deuil familial suscite le bleu électrique de l'entre chien et rêve. Pour en obtenir l'effet maximal la photographe travaille sa colorimétrie en rétablissant une balance du cyan et du rouge entre basse et haute lumière. Comme ses enfants modèles sont pris entre leurs pérégrinations dans la nature menaçante et possible résilience de leur action.

Le point de vue de la mère est abordé ensuite dans la série « Mem » , à la fois terme d'informatique pour la mémoire morte de l'ordinateur et abréviation pour un programme scientifique (Maternal-Embryonic) concernant la génétique et la fécondation. Beaucoup de ces scènes s'y déroulent dans une nature quasi mythologique dont les bleus se sont encore refroidis jusqu'à ce que l'exigence de cette recherche s'exprime dans un quasi monochrome blanc qu'elle intitule « Le carré des anges ». Dans sa série en cours sur l'adolescence un voile blanc naturel posé sur l'objectif ou sa variante numérique poursuit l'exploration sensible du cycle de vie. La mécanique fatale des ciels de spleen enfantin se trouve enfin contredite par une nouvelle donne colorée, du côté de la vie à repenser sans la menace mécanique de ces cioux.

Cet article est publié dans le cadre du partenariat avec area revue dont le n° 22 publié en ce mois de juin 2010 aborde les "Ciels"

www.areaparis.com

In La Critique.org

23 juin 2010

magazine en ligne

PHOTOGRAPHIE

rubrique **bourse du talent**

www.photographie.com

17 septembre 2010

**14ÈME QUINZAINE PHOTOGRAPHIQUE NANTAISE
Nature humaine Opus 2 : "JE"**

La 14e édition de la Quinzaine Photographique Nantaise aura lieu du 17 septembre au 13 octobre 2010. Festival dédié à la photographie contemporaine, la QPN propose chaque année au mois de septembre, un parcours d'expositions à travers la ville. Au programme : expositions, projections, rencontres, lectures de portfolios ... Cette nouvelle édition explorera le thème «Nature humaine» ; le sujet décliné en deux opus abordera le «Je» en 2010 après le «Nous» en 2009.

Les axes retenus pour cette déclinaison du thème «Nature humaine» seront d'une part la notion de photographie d'identité, depuis ses pratiques fonctionnelles (photomaton, identité judiciaire, utilisation de l'image dans le cadre des réseaux sociaux sur le web) jusqu'aux utilisations par les artistes de l'esthétique et des codes de cette iconographie utilitaire.

D'autre part sera exploré le thème de «L'autre je», celui qui m'est semblable, ma famille, celui dans lequel je me projette. La pratique photographique permet de déporter sa personnalité, de la placer hors de soi.

L'ensemble des expositions présentées cette année intègre la thématique «Nature humaine» opus 2 «Je» exceptées les séries suivantes : Svetlana Khachaturova «Paysages intérieurs», Philippe Gronon «versos» et l'exposition Rune Guneriusen à la galerie mélanieRio.

[...]



© Mireille Loup / Banane et Petit-suisse

MIREILLE LOUP (France/ Arles) : Banane et petit-suisse

L'art vidéo de Mireille Loup s'inscrit dans une esthétique volontairement brute, sans effets ni éclairages, laissant place à un contenu humoristique, grinçant et direct. Elle scénarise, met en scène, joue et monte elle-même ses vidéos à sketches. Elle s'inspire de stéréotypes qu'elle amène à la frontière du tragi-comique avec une visible distanciation. Les personnages qu'elle incarne oscillent continuellement entre le ridicule, l'affligeant et le vulgaire. De la « pauvre fille » à la « pire des chiennes », la galerie de portraits de l'artiste vient s'épancher devant la caméra, nous

prendre à témoin, et nous place souvent dans une gêne dont on ne pourra s'extraire que par le rire. Comique de répétition et de situation, les vidéos de Mireille Loup excellent dans l'art du décalé.



20minutes.fr

Alexia Guggemos

03.05.2010

Mireille Loup : on veut « encore des bisous » et des vidéos !



Drôle, implacable, cruelle parfois... Mireille Loup, 41 ans, n'a pas fini de nous surprendre. Elle vient de mettre en ligne sur son site Internet www.mireilleloup.com l'ensemble de ses vidéos. 16 ans de regards décalés sur sa vie, la société, la relation à l'autre. De l'excellente trilogie « Henri » (1994-1999) dans laquelle Mireille Loup se met en scène dans la peau d'une dizaine de personnages, de la « pauvre fille » amoureuse à la pire des « chiennes » : rencontre avec Henri, la vie avec Henri, la séparation. On la retrouve dans « Mettons-nous à table », avec au menu des relations humaines : disputes, médiocrité, et complicité. A 30 ans, Mireille Loup écrit et filme « Une femme de trente ans ». Lors de sa grossesse en 2006, elle réalise les réjouissantes chroniques de « Grosse ». Entre inquiétudes et idées reçues, et un corps qui devient de plus en plus lourd. A la fois truculent et lucide. On se délecte de la retrouver dans « Banane et Petit Suisse » deux ans plus tard, à travers le décor aseptisé d'un salon. La vidéo est montrée sur écran plat, au fond d'un parc pour enfant en bois blanc. Le spectateur se penche et s'accoude sur le parc enfant pour pouvoir regarder les images...

GAP

Exposition de Mireille Loup à la Galerie du théâtre

“E squives et nocturnes de Mireille Loup”. Tel est le titre de la nouvelle exposition de la Galerie du Théâtre qui s’est ouverte au public samedi dernier.

Mireille Loup invite à la suivre dans ses histoires entre fête et réalité.

Univers de vidéaste, imaginaire d’écrivain

D’un cliché à l’autre, elle entraîne le regard du visiteur dans son univers de vidéaste et son imaginaire d’écrivain.

Il faut la suivre, sans se poser de questions, dans

les deux histoires qu’elle propose : “esquives” en macro paysages pour micro pensées de l’enfance ; “nocturnes” où la nuit sert de décor aux errances de ses petits personnages.

Jeux de lumières

Il faut regarder au détail prêt l’itinéraire “d’esquives et de nocturnes” pour en savourer les jeux de lumières, les correspondances des éclairages diffus, des couleurs en pointillé au sein d’un même tirage.

On découvre les lignes

fortes ou diffuses pour en ressentir les tonalités et les ambiances envoûtantes puisées dans ses études de la psychanalyse et de sa recherche dans les méandres des esprits.

B.T.

POUR EN SAVOIR PLUS

Exposition “Esquives et nocturnes de Mireille Loup”, à la Galerie du Théâtre (boulevard Pompidou) à voir jusqu’au 27 février.

Renseignements auprès du Théâtre La passerelle au 04 92 52 52 52 ou par internet www.theatre-la-passerelle.eu



Une des “nocturnes” exposées à la Galerie du théâtre jusqu’au 27 février. Photo Mireille LOUP

« *On y va* »

Une expo sur nos rêves d'enfants

Mireille Loup est une artiste photographe qui place au cœur de son œuvre une réflexion sur nos rêves d'enfants, l'inconscient et l'imaginaire.

La première série de photo présentée à Gap, montre une enfant perdue dans des paysages trop grands pour elle. Mireille Loup joue avec les quatre éléments, l'eau la terre l'air et le feu. Au cœur de cette nature immense et déstabilisante, une petite fille affiche des mines énigmatiques. On a l'impression de vivre un rêve. Les images sont bien réelles, mais leur sens semble aussi cotonneux qu'un songe. La deuxième partie de l'exposition présente l'histoire de deux petits garçons, pieds nus et en pyjama affublés de leurs nounours. On suit ces deux frères dans leur parcours onirique nocturne.

A travers cette exposition, Mireille Loup nous propose une échappée dans l'univers fantasmagorique de l'enfance.

"Esquives et Nocturnes"

Galerie du théâtre La Passerelle

137 Bld Georges Pompidou

05000 Gap

Jusqu'au 27 février

Grazia.fr, Rubrique Culture(s)

Lundi 25 janvier 2010 - 19026 visites

HIVER 2010

DAZIBAO

revue de l'agence régionale du livre paca

lectures chroniques

Nocturnes ou les garçons perdus, Mireille Loup



Nicéphore se couche après avoir enfilé son pyjama, embrassé ses parents et écouté les mots de sa mère : "Rêve de grandes aventures, mon bel enfant". Il s'endort et rêve au grand frère qu'il n'a pas. L'aventure de la nuit commence. Nicéphore traverse les différentes phases de son sommeil sur le chemin de ses peurs et de ses

angoisses. Ce conte nous entraîne sur les sentiers philosophiques de l'absence et des secrets. Mireille Loup écrit dans la tradition de James Matthew Barry (*Peter Pan*) et lui rend hommage.

Tapis volants, gouffre magique et coffre aux cauchemars animent cet univers propre aux enfants et à leur envie de grandes aventures. Mireille Loup est photographe et ses photographies transcrivent parfaitement l'atmosphère du sommeil, de la nuit et du rêve. L'utilisation du bleu ponctué d'éclats de vert, de rouge, d'or et de brun, renforce cette atmosphère. Les détails sont un plus, comme la pagination décroissante en forme d'éphémérides de bureau. Après *Lilli Soliquétude*, il s'agit du deuxième livre de la collection "En chemin".

Thierry Bonnety - médiathèque de Saint-Raphaël (83)

ISBN : 978-2-915970-16-6

Où sont les enfants ? (Bouches-du-Rhône) – 2009 – 18 euros

<http://ousontlesenfants.hautetfort.com>

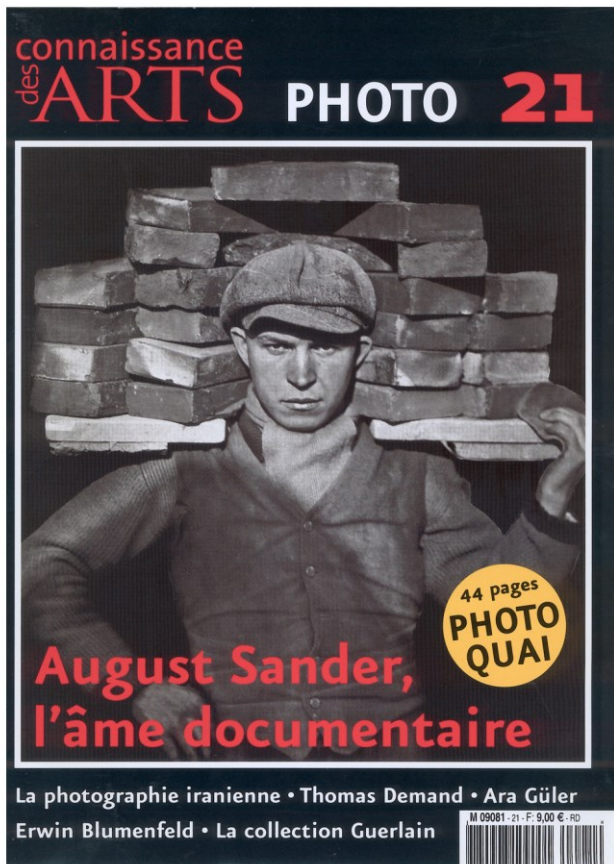
24
HEURES
EN IMAGES



Des énigmes pour une grande aventure

■ **SAMEDI, 15 HEURES.** Le mois de novembre sera un mois de **dédicaces** à la librairie "L'eau vive", rue du Vieux-Sextier. **Mireille Loup** était la première invitée par Sylvie et Jean-François Sourdais. Cette photographe arlésienne a dédié son premier livre jeunesse illustré de ses photos. "Nocturnes ou les garçons perdus", un conte de la nuit. Des photo-montages aux effets surréalistes. Des histoires de tapis volants, de gouffre magique et autres coffres aux cauchemars... Un univers propre aux enfants et à leur envie de grandes aventures.

In Vaucluse Matin, dim. 8 novembre 2009,
p.6

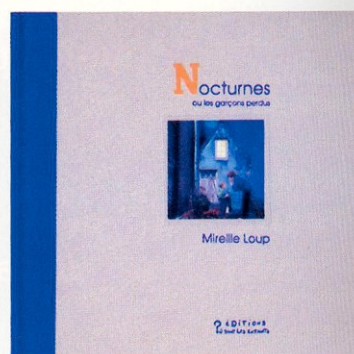


Nocturnes

Voilà un projet vraiment passionnant : réunir des histoires pour enfants avec des illustrations réalisées par des photographes contemporains. Mireille Loup, photographe et écrivaine, s'est pliée avec passion et inventivité à ce nouvel exercice. Elle invente un conte à partir de l'histoire de Nicéphore, petit garçon qui s'imagine chaque soir le grand frère qu'il n'a jamais eu. Un soir pourtant, celui-ci viendra tendre la main à Nicéphore. Des épreuves, des formules magiques, des comptes à rebours et des gouffres profonds peuplent l'histoire poétique de ce voyage initiatique raconté avec pudeur par Mireille Loup. Pour ses photographies, elle a choisi des teintes bleu nuit et bleu roi, intenses et immenses qui donnent toute la dimension onirique à ce conte subtil. B. A.

Les Garçons perdus par Mireille Loup, collection « En chemin », éditions Où sont les enfants ?, 48 pp., 18 €.

Nocturnes, Livres, Béatrice Andrieux, in
Connaissance des Arts Photo, n°21, sept. Oct.
2009



Arles in situ

Arles in situ - Libération

CRITIQUE Festival. Aujourd'hui s'ouvrent les quarantièmes Rencontres de la photographie.

1 réaction

Par **BRIGITTE OLLIER**



La Nuée, 2006, Laurent Millet (Laurent Millet)

Les Rencontres d'Arles

Semaine d'ouverture du 7 au 12 juillet. Les expositions sont présentées jusqu'au 13 septembre. De 10 h à 19 h. Catalogue coédité par les Rencontres et Actes Sud. Rens. : www.rencontres-arles.com

«*Tout le monde sait que ce n'est rien d'autre qu'un supermarché photographique.*» Confiée à *Libération* en juillet 1989, cette sentence de Robert Frank sur Arles - qui pourtant l'honorait - via le musée de l'Élysée (Suisse) et une exposition de groupe sur le «*Deep South*», provoqua presque un incident diplomatique, en tout cas, une turbulence polaire au début de l'été.

Vingt ans plus tard, elle prête à sourire, tant le photographe suisse américain n'exprimait, au fond, qu'une vision lucide du devenir des images fixes, désormais soumises aux tensions impétueuses du marché de l'art. Reste la tribu des auteurs. Ceux qui, depuis la création des Rencontres, en 1969, ont bravé le mistral et parfois les quolibets, du public comme de la critique, pour imposer le contenu de leurs œuvres en noir et blanc ou en couleurs, en format girafe ou en miniature sous verre antimoustique.

Beaucoup sont venus in situ, provoquant des mouvements d'admirateurs, ainsi Harry Callahan, 81 ans, main dans la main avec Eleanor, reine de cœur. Ou Denise Colomb, cernée par les paparazzi.

«**Guest star**». En amoureux ou en solo, les photographes ont toujours raison (même s'ils ont parfois tort). Après tout, c'est leur métier d'être des révélateurs au sens noble du terme. Y compris lorsque certains réactivent l'histoire de l'art ou le quotidien, de face.

Certes, la concurrence est aujourd'hui rude face au flux d'images non-stop qui mixe amateurs, accros à l'argentique, pros du numérique, contrebandiers d'Internet et artistes avérés de la récupération. Un grand bain. Comment s'y retrouver ? En restant éveillé...

C'est l'une des bonnes raisons d'aller en Arles qui fête son quarantième anniversaire avec François Hébel, son directeur (c'est sa septième programmation). Titré *Quarante ans de rencontres, quarante ans de ruptures*, le programme officiel paraît un peu flou, mais rabelaisien, 60 expositions, plus le reste, projections, débats, colloque, etc. S'y emmêlent plusieurs générations et autant de visions multiples, de notre cher Willy Ronis, bientôt 99 ans, récemment honoré à Perpignan, à la promotion 2009 de l'École nationale supérieure de la photographie (ENSP), ils ont moins de 30 ans. *Guest star* : l'Américaine Nan Goldin, très attendue, en compagnie de ses treize convives, de David Armstrong à Annelies Strba. Fan de la Provence : Martin Parr, et son cynisme exhibitionniste. Illustres invités : Robert Delpire, l'éditeur-passeur, Jean-Claude Lemagny, le virtuose du portfolio commenté à voix douce, Duane Michals, l'homme invisible. Invités surprise : Naoya Hatakeyama (Japon), Paulo Nozolino (Portugal) ; et Elger Esser (Allemagne), formé à Dusseldorf, auprès des Becher, maîtres du brut.

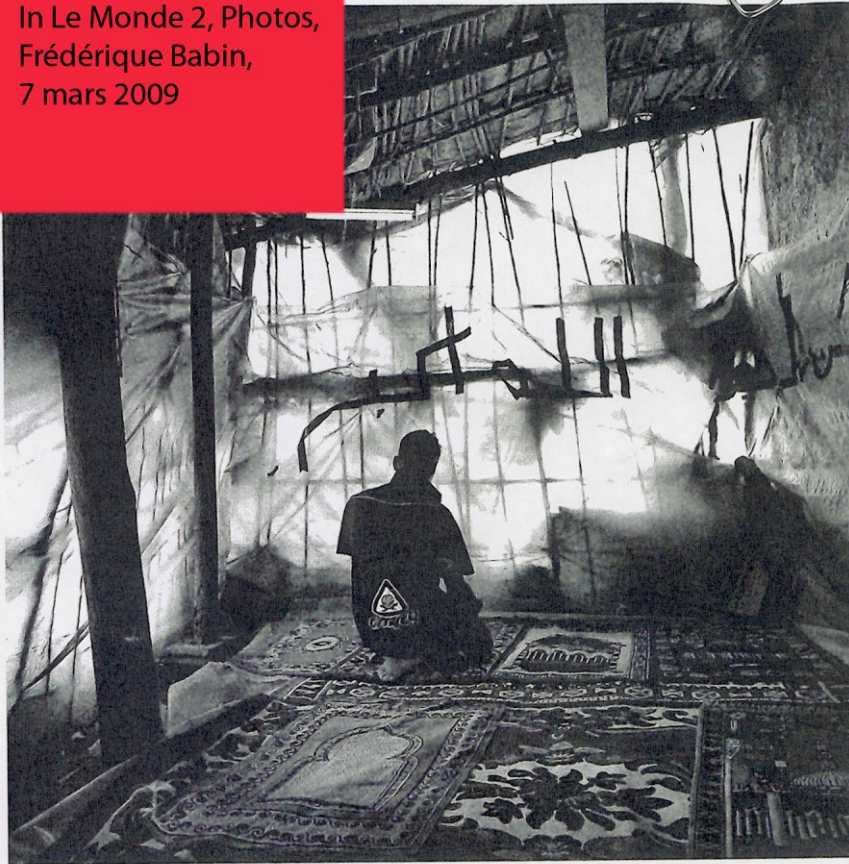
Aubaine. Très appréciés l'an passé (lauréat : Pieter Hugo), les

nominés du prix Découverte passionnent les festivaliers de tous bords, même les sceptiques. On prend les paris. Qui va gagner ? Moira Ricci ou Don McNeill Healy ? Véronique Ellena ou Olivier Metzger ? Yang Yongliang ou Magda Stanova ? Réponse dans quelques jours, après une cure de soleil (vitamine D).

Arles, c'est aussi le musée Réattu, qui propose *Chambres d'écho*, une confrontation entre Picasso et Brassai, deux hommes aux gros yeux. Ou l'aubaine d'acheter des livres de photographies. Les éditeurs sont TOUS là, les auteurs aussi, qui signent leurs ouvrages en plein air. Pour le plaisir, signalons René Burri et son *Blackout New York* ; Mireille Loup et ses contes de la nuit ; Laurent Millet et ses machines volantes.

Flâner dans les rues d'Arles reste un exercice profitable, en s'abandonnant au présent, avec ses derniers mots de Gabrielle Wittkop : «*Chaque jour est un arbre qui tombe, mais l'irréversibilité de l'événement, mais sa réversibilité, jusqu'où ?*»

In Le Monde 2, Photos,
Frédérique Babin,
7 mars 2009



festival Regards du Mans

Ce sont des visages et des histoires, racontés par une diversité de regards, qui sont au centre de l'édition 2009 des Photographiques du Mans. On croise l'ordinaire extraordinaire de Stéphanie Lacombe ou quand les Français passent à table, les saynètes féeriques de Mireille Loup qui conduit ses petits héros de la ville à la nature, les travailleurs du sud de l'Espagne noyés dans une mer de plastique de Christophe Chammartin (photo), ou encore les anciens salariés de l'usine Lustucru à Arles, délocalisée, saisis dans leur lutte par Guillaume Amat. Des projections sont prévues : l'Afrique et ses photographes, ou bien des images parues dans le numéro consacré à l'enfance du Webmag Purpose.fr. La séance de projection de l'Ecole supérieure des beaux-arts du Mans comme les expositions autour des collections du département mettent en valeur le patrimoine et la création contemporaine locaux. Les Photographiques, Le Mans (Sarthe). www.photographiques.org. Jusqu'au 29 mars.

« La Grande Traversée - Horizons photographiques »,

du 7 mai au 16 novembre 2008, 7 musées - Québec / France

A l'occasion du 400ème anniversaire de la Fondation de la Ville de Québec, le Centre national des arts plastiques (CNAP) et Culturesfrance ont décidé de s'associer à cette commémoration en proposant au Québec une exposition de photographies contemporaines dont les oeuvres en provenance des collections du Fonds national d'art contemporain témoigneraient symboliquement de notre parenté historique et culturelle avec nos cousins québécois. Afin de renforcer la symbolique du projet, le corpus d'oeuvres photographiques emprunterait le même itinéraire que celui de Samuel de Champlain il y a 4 siècles : La Maison Champlain, le Musée du Nouveau Monde de La Rochelle France, le Musée de la Gaspésie, le Musée régional de Rimouski, le Musée du Bas-Saint-Laurent, le Centre VU et le Musée national des Beaux-Arts du Québec.

On voit ainsi Jocelyne Allouche décrire avec une réelle force graphique les cités modernes tandis que Stéphane Couturier, Véronique Joumard et a fortiori Alain Claret et Anne-Marie Jugnet utilisent un vocabulaire identique qui joue sur l'opposition entre les espaces vides et ceux sur lesquels butent le regard. Et pour poursuivre cette analyse de la cité dans sa double acception de citas – la ville – et de civitas – la société – Serge Clément tout comme Frédéric Sautereau, Denis Darzacq ou même Bernard Plossu examinent avec quelque inquiétude la place laissée à l'individu dans ce territoire urbain qui trop souvent l'écrase.

Et tandis que Geneviève Cadieux dialogue volontiers avec Sophie Ristelhueber pour rendre compte des territoires marqués par les conflits politiques ou environnementaux, à coup sûr les oeuvres de Denis Farley aussi bien que celles de Thibaut Cuisset, Jean-Marc Bustamante ou Yannick Demmerle sont autant de cris désespérés pour sauvegarder notre planète.

Alors, pour leur répondre, Lynne Cohen s'associe à Patrick Tosani, Joachim Mogarra, Alain Fleischer ou Didier Massard et propose un univers imaginaire dans lequel la photographie fait la preuve qu'elle sait aujourd'hui transfigurer la réalité, que ce soit au regard des phénomènes naturels – l'hiver, la lune et ses éclipses – ou à l'endroit des constructions humaines dans ce qu'elles ont de plus remarquables, tels les bureaux de Lynne Cohen, les architecture de Patrick Tosani ou les miroirs de Valérie Belin.

Et ces univers, quelque peu fantastiques, dans lesquels se mêlent l'onirisme, la nostalgie, voire la mélancolie ou l'absurde, sont traités avec autant de bonheur par Angela Grauerholz, Jean-Michel Fauquet, Jérôme Schlomoff ou Lynne Cohen et Ange Leccia.

Dans l'ensemble de ce corpus sourd une réelle gravité au-delà même de cet imaginaire poétique ou grinçant ; à preuve la description que font de l'enfance Michèle Waquant, Martine Locatelli ou Mireille Loup qui ne croient certainement plus aux fées. Plus graves encore les propositions de Jana Sterbak et Philippe Ramette dont les travaux posent la question de la transformation humaine voire du clonage.

Cet ensemble d'oeuvres photographiques, jouées le plus souvent à quatre mains entre le Québec et la France, toutes issues du Fonds national d'art contemporain (Paris), va jaloner cette grande traversée de Brouage et La Rochelle à Gaspé, Rimouski, Rivière du Loup et Québec dans ces musées ou institutions qui ont l'habitude de convoquer l'art et les artistes pour mieux évoquer le sort de l'homme.

Agnès de Gouvion Saint-Cyr,

Fond National d'Art Contemporain, Ministère de la Culture, France, 2008



Milk n°22 automne 2008, France, tirage : 75000, trimestriel, article : 1/3 page



O U U U U U U U H H H H

C'est aux peurs enfantines que s'attaque Mireille Loup dans son nouveau livre, *Nocturnes ou les garçons perdus*, à travers un « plongeon dans le sommeil ». Elle y aborde la peur du noir, bien sûr, mais aussi celle de se perdre, d'être abandonné. Un livre en textes et en images qui se réfère explicitement aux contes de notre enfance et de nos enfants. Des histoires anciennes, donc, mais des images résolument nouvelles, pour ne pas dire contemporaines, empreintes d'angoisses nocturnes. Car c'est la nuit que les cauchemars se réveillent, ici, pour notre plus grand plaisir. Un plaisir à partager entre petits et grands, lors d'une lecture et d'une exposition à la galerie Magda Danysz, qui est une étape obligatoire en famille.

Du 8 novembre au 6 décembre, galerie Magda Danysz, 78, rue Amelot, 75011 Paris, www.magda-gallery.com



In Photo Magazine, novembre 2008,
France, tirage 78 514, mensuel, taille 1/3 page, p. 6



N'ayez pas peur de Mireille Loup...

Les images de Mireille Loup sont pleines de pudeur. Des jeunes garçons, égarés sans doute, visitent un monde plein de poésie, le pays de nulle part de Peter Pan, mais sans le Capitaine Crochet. Simulant parfois un décor en carton-pâte de mise en scène théâtrale, la photographe, vidéaste et écrivain, laisse de côté les souffrances pour nous offrir une promenade dans un univers de contes et de rêves d'enfants où catharsis et résilience sont les maîtres du jeu. *Mireille Loup, « Nocturnes ou les garçons perdus »*. Du 8 novembre au 6 décembre. Galerie Magda Danysz, 78 rue Amelot, Paris 11^e.

6

de la réalisation de leur projet.
gettyimages.com/editorial-grants

danse contemporaine », publié
par le CND, 27 €. www.cnd.fr



L'EUROPE VUE PAR ENRICO DAGNINO

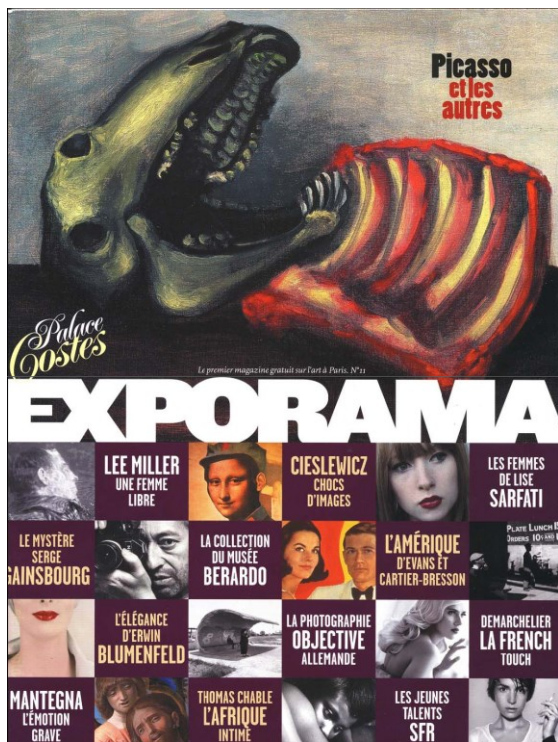
Créé à la fin 2007 par Sylvie Grumbach, le Petit Endroit expose 36 photos d'Enrico Dagnino consacrées à l'histoire de l'Europe, de la chute du mur de Berlin aux manifestations lors du G8, à Gênes en 2001. Photojournaliste depuis vingt ans, ce dernier propose une sélection extraite des archives de ses dix premières années de carrière (« Tenja Slovénie Juillet 1991 », ci-dessus). *Enrico Dagnino, « Histoire de l'Europe 1989-2001 »*. Jusqu'au 29 nov. Le Petit Endroit, 14 rue Portefin, Paris 3^e.

PORTES OUVERTES

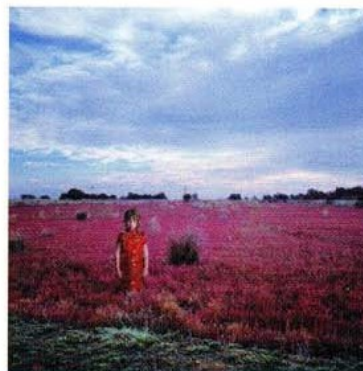
D'Anvers aux Abbesses, les portes s'ouvriront sur les ateliers d'artistes du 14 au 16 novembre à Paris. Renseignements : www.anvers-aux-abbesses.com

UN DEMI-SIÈCLE AVEC MARC RIBOUD

Depuis plus de cinquante ans, Marc Riboud sillonne le monde traquant l'humanité, évitant le sensationnel. Du peintre à la tour Eiffel jusqu'aux photos récentes prises à Shanghai, c'est l'histoire en marche que nous découvrons sous l'objectif du photographe de Magnum qui fut aussi l'un des premiers Européens à se rendre en Chine avant de suivre les événements de la décolonisation en Algérie et en Afrique noire. « Je photographie comme le musicien chantonne », écrit-il. Deux expositions lui sont consacrées cet automne. « Natures ». Jusqu'au 12 nov. Château des Bouilla. Dammarie-les-Lys. « 50 ans de photos ». Du 25 nov. au 19 décembre. Espace Saint-Exupéry, 32 boulevard de la Station, Franconville.



In **Exporama** septembre/octobre 2008, France, tirage 40 000, mensuel, taille article 1/3 page



Mireille Loup

La photographe, vidéaste et écrivain suisse expose ici son récent travail photographique. Notamment la série *Nocturnes* ou *les garçons perdus*: un voyage dans les fantasmes de l'enfance à travers l'histoire de deux jeunes garçons qui errent dans un monde bleu et féerique inspiré de *Peter Pan*, du *Petit Poucet*, et des *Mille et Une Nuits*. Et une partie du dispositif *MEM* (*mémoire morte*): une œuvre photographique et sonore autour de la souffrance des femmes pour leurs enfants morts avant la naissance.

GALERIE MAGDA DANYSZ.

Mireille Loup. Solo show.

8 nov. / 6 déc. 08. 78 rue Amelot, Paris XI^e. 01 45 83 38 51.

Ouvert 11h-19h, sam 14h-19h, fermé dim et lun.

«Esquives», 2004; «Nocturnes», 2007, ©Mireille Loup, courtesy Galerie Magda Danysz.



In **Côté Paris n°2**, Octobre-novembre 2008, France, tirage 40 000, Bimestriel, Taille : ¼ page, pages expos.



01 L'univers de la photographe Mireille Loup à la galerie Magda Danysz, pour ses mises en scène séduisantes... ou dérangementes. Photographe, vidéaste, écrivain et comédienne, elle présente son travail le plus récent: *Nocturnes ou les Garçons perdus* (ci-contre), et une partie du *MEM* (mémoire morte). Un univers poétique où elle raconte d'une part l'errance de deux jeunes garçons et de l'autre la souffrance des femmes ayant perdu leurs enfants avant terme... Du 8 novembre au 6 décembre. Galerie Magda Danysz, 78, rue Amélot, 75011. Tél. 01 45 83 38 51.

Galerie Magda Danysz

78, rue Amélot • 75011 • 01 45 83 38 51

www.magda-gallery.com

Mireille Loup

Jusqu'au 6 décembre

Ses photographies pleines de poésie, issues de la série «Nocturnes ou les garçons perdus», révèlent de jeunes enfants en goguette dans un univers onirique. En revanche, ses vidéos exorcisent avec dérision les tragédies ordinaires du monde réel.

In **Beaux-Arts Magazine** décembre 2008, France, tirage 80 055, mensuel, taille 1/10 page, pages expos.

Indepth Arts News:

"TWO SHOWS: Mireille Loup, Botto e Bruno"

2008-11-08 until 2008-12-06

Galerie Magda Danysz

Paris, , FR France

Two shows this month at the Gallery Magda Danysz in Paris are on view from November 10 through December 6, 2008. Since its creation in 1980, the month of photography has strongly contributed to earning Paris the status of photography capital. This event is the opportunity for the Magda Danysz Gallery to present 2 solo shows : the talented photo and video artist Mireille



Loup and the polyvalent italian duo Botto e Bruno. Mireille Loup's latest work for the first time, including the Night Time or Lost boys series, as well as a part of her MEM (read-only memory) project. Botto e Bruno are just back from the Château d'Eau, where they presented a giant panoramic photograph at the Printemps de Septembre in Toulouse.

Mireille Loup's photographs are full of a certain shyness and modesty, they show things without ever naming them. In the Nocturnes ou les garçons perdus series, she brings us into an oneiric world. Two young boys, probably lost, are wandering through a poetry-filled universe. You can find traces of Peter Pan's Neverland, but without Captain Hook, just the essence of it. Mireille Loup brushes aside the obvious suffering and invites us to take a walk amidst tales and children's dreams. The unreal light and colors add to the imaginary aspect of the photos, sometimes creating a theatrical fake cardboard set effect.

Mireille Loup's curriculum is impressive. This photographer, videographer, and writer has exposed in numerous galleries and institutions in France, Belgium, Portugal, Greece, Canada and the United States. You can find her photographs in public collections such as the French National Fund for Contemporary Art. She represents the new generation of artists who manages to grasp reality and transcend it with commitment. Mireille Loup choses to talk to us about childhood and Men with catharsis and resilience.

Her photogaphs show a real setting, in which Mireille Loup casts ordinary and sometimes tragic characters, always in a poetic manner. On the contrary, her videos exorcise these ordinary tragedies with condescendence, almost with cruelty. Her words, whether they're from a novel, a tale or on an audio tape, call us, make us mad, transport us, all in an emotion only something honest can offer. For Mireille Loup gets inspired by life as it comes, she gets in touch with genuine emotions and doesn't lock herself into a simple inventory of the human condition. With her narrative photography, her sketches caught on video or her writing, she grasps our identities with great gentleness. Paul Ardenne can give us some final insight on Mireille Loup's art : " Art for her doesn't stay still, it's agitated and stirs existence itself. As a result, it's more of an unintentional form of life. A way of resisting to existential inertia and challenging it. A resistance. "





Internet, Novembre 2008

Exposition personnelle de Mireille Loup + Botto e Bruno

27 days ago

8 novembre - 6 décembre

Vernissage le 8 novembre à 18h

Vidéos, Photographies

Depuis sa création en 1980, le Mois de la Photo a fortement contribué à faire de Paris une capitale de la photographie. Cet événement est l'occasion pour la galerie Magda Danysz de présenter pour la première fois le travail le plus récent de l'artiste Mireille Loup dont la série Nocturnes ou les garçons perdus, et une partie du dispositif MEM (mémoire morte).

Cette artiste photographe, vidéaste, écrivain, a exposé dans de nombreuses galeries ou institutions en France, en Belgique, au Portugal, en Grèce, mais aussi au Canada et aux Etats-Unis. Ses photographies font partie de collections publiques telles qu'artothèques et le Fonds National d'Art Contemporain. Elle représente cette nouvelle génération d'artistes qui s'empare de la réalité et la transcende avec engagement. Catharsis et résilience sont les deux fers de lance de Mireille Loup pour nous parler des enfances et des Hommes.

Les photographies de Mireille Loup sont pleines de pudeur, elles montrent les choses sans les nommer. Dans la série Nocturnes ou les garçons perdus, l'artiste nous fait entrer dans un univers onirique. Deux jeunes garçons, égarés sans doute, visitent un monde plein de poésie. On y retrouve le Pays de nulle part de Peter Pan mais ici sans Capitaine Crochet, simplement dans son essence. Mireille Loup laisse de côté les abandons visibles, les souffrances évidentes, elle nous invite à une promenade dans l'univers des contes et des rêves d'enfants. La lumière et les couleurs irréelles de ces photos viennent participer à l'imaginaire, simulant pour certaines images un décor en carton-pâte de mises en scènes théâtrales.

Le parcours de Mireille Loup est remarquable. Cette artiste photographe, vidéaste, écrivain, a exposé dans de nombreuses galeries ou institutions en France, en Belgique, au Portugal, en Grèce, mais aussi au Canada et aux Etats-Unis. Ses photographies font partie de collections publiques telles qu'artothèques et le Fonds National d'Art Contemporain. Elle représente cette nouvelle génération d'artistes qui s'empare de la réalité et la transcende avec engagement. Catharsis et résilience sont les deux fers de lance de Mireille Loup pour nous parler des enfances et des Hommes.

Ses photographies nous montrent un univers vrai, dans lequel Mireille Loup représente des sujets ordinaires et souvent tragiques, loin du sublime, mais toujours emplis de poésie. Au contraire, ses vidéos exorcisent ces tragédies ordinaires avec dérision, aux frontières de la cruauté. Ses mots, sous forme de roman, de conte ou transmués en bande sonore, nous appellent, nous enragent, nous portent, dans une émotion que seul le sincère peut offrir. Car Mireille Loup puise dans la vie comme elle vient, elle touche aux émotions justes et ne s'enferme jamais dans un simple inventaire de la condition humaine. Par sa photographie narrative, ses vidéos à sketches ou l'écriture, elle effleure nos identités avec une infinie délicatesse.

Pour comprendre l'art de Mireille Loup il faut enfin citer Paul Ardenne : "L'art, chez elle, ne repose de rien, agité et agitant ce qu'agite l'existence. Il est plutôt, du coup, une forme intempestive de la vie. Une manière de résister à l'inertie existentielle et de lui tenir tête. Une résistance".

<http://fr.youtube.com/watch?v=4TG5UoOFw5Y>

<http://www.magda-gallery.com/vfr/index.php?perma=1216033733>

AGENDA | PHOTO



Mireille Loup

Solo Show

08 nov. - 06 déc. 2008

Paris. Galerie Magda Danysz

Les photographies de Mireille Loup invitent à pénétrer un univers onirique où deux jeunes garçons égarés, visitent un monde poétique, proche de l'univers des contes et des rêves d'enfants, tandis que ses vidéos exorcisent des tragédies ordinaires avec dérision, aux frontières de la cruauté.

Communiqué de presse (Mois de la photo 2008)

Mireille Loup

Solo Show

Depuis sa création en 1980, le Mois de la photo a fortement contribué à faire de Paris une capitale de la photographie. Cet événement est l'occasion pour la galerie Magda Danysz de présenter pour la première fois le travail le plus récent de l'artiste Mireille Loup dont la série *Nocturnes ou les garçons perdus*, et une partie du dispositif *Mem (mémoire morte)*.

Les photographies de Mireille Loup sont pleines de pudeur, elle montre les choses sans les nommer. Dans la série *Nocturnes ou les garçons perdus*, elle nous fait entrer dans un univers onirique. Deux jeunes garçons, égarés sans doute, visitent un monde plein de poésie.

On y retrouve le Pays de nulle part de Peter Pan mais ici sans Capitaine Crochet, simplement dans son essence. Mireille Loup laisse de côté les abandons visibles, les souffrances évidentes, elle nous invite à une promenade dans l'univers des contes et des rêves d'enfants. La lumière et les couleurs irréelles de ces photos viennent participer à l'imaginaire, simulant pour certaines images un décor en carton-pâte de mises en scènes théâtrales.

Le parcours de Mireille Loup est remarquable. Cette artiste photographe, vidéaste, écrivain, a exposé dans de nombreuses galeries ou institutions en France, en Belgique, au Portugal, en Grèce, mais aussi au Canada et aux Etats-Unis.

Ses photographies font parties de collections publiques telles qu'artothèques et Fonds national d'art contemporain. Elle représente cette nouvelle génération d'artistes qui s'empare de la réalité et la transcende avec engagement. Catharsis et résilience sont les deux fers de lance de Mireille Loup pour nous parler des enfances et des hommes.

Ses photographies nous montrent un univers vrai, dans lequel Mireille Loup représente des sujets ordinaires et souvent tragiques, loins du sublime, mais toujours emplis de poésie. Au contraire, ses vidéos exorcisent ces tragédies ordinaires avec dérision, aux frontières de la cruauté.

Ses mots, sous forme de roman, de conte ou transmués en bande sonore, nous appellent, nous enragent, nous portent, dans une émotion que seul le sincère peut offrir. Car Mireille Loup puise dans la vie comme elle vient, elle touche aux émotions justes et ne s'enferme jamais dans un simple inventaire de la condition humaine.

Par sa photographie narrative, ses vidéos à sketches ou l'écriture, elle effleure nos identités avec une infinie délicatesse.

Pour comprendre l'art de Mireille Loup, il faut enfin citer Paul Ardenne : " L'art, chez elle, ne repose de rien, agité et agitant ce qu'agite l'existence. Il est plutôt, du coup, une forme intempestive de la vie. Une manière de résister à l'inertie existentielle et de lui tenir tête. Une résistance ".

Vernissage

Samedi 8 novembre 2008. 18h-21h.

webo



Courtesy galerie M. Danysz © Mireille Loup

www.mireilleloup.com

Le travail de Mireille Loup est inattendu et attachant. Toujours à bousculer les codes de notre imaginaire, qu'il s'agisse de l'enquête dans « Une femme de 30 ans », du conte dans « Nocturnes ou les garçons perdus », ou de « Mem (mémoire morte) », où elle revisite le déni du deuil des enfants mort-nés. L'artiste accompagne souvent la présentation de ses œuvres de dispositifs sonores. Elle a publié plusieurs livres aux éditions Filigranes et expose actuellement, à la galerie Magda Danysz à Paris, deux visions de l'enfance, l'une poétique (travail photographique), l'autre plus trash (vidéo).

In Declic Photo, Novembre 2008

Mireille Loup

Nocturnes ou les garçons perdus



La galerie Magda Danysz expose les photographies sensibles et inquiétantes de Mireille Loup. Avec *Nocturnes ou les garçons perdus*, l'artiste embarque les spectateurs dans son univers onirique.

Photographe, vidéaste, écrivain, et comédienne, Mireille Loup est née en 1969 à Lausanne (Suisse). Elle vit désormais en Arles (Bouches du Rhône).

Fidèle à son esprit narratif, Mireille Loup expose jusqu'au 6 décembre l'itinéraire onirique et inquiétant de deux frères perdus, la nuit. Parcourant paysages et atmosphères différents, un "Pays de Nulle Part" qui s'inscrit d'un bout à l'autre de l'Europe, ces deux enfants pieds nus, en pyjama, avec leur nounours ouvrent les portes d'un roman triste et contemporain.

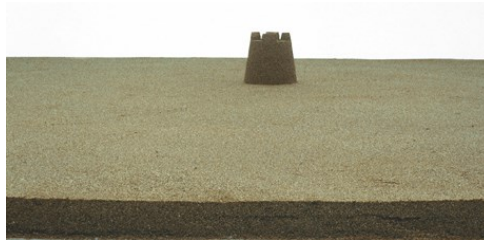
Nocturnes s'inscrit dans la suite logique de la précédente série de Mireille Loup, *Esquives*.

Un espace visuel narratif qu'analyse finement le grand critique d'art Paul Ardenne. "La vie comprise comme cet "encombrement" que suggère la prose du philosophe : en substance, telle est la nourriture de l'œuvre de Mireille Loup. Recourant volontiers à la photographie narrative, familière de l'écriture de textes de type essai ou roman, l'art de Loup n'a en effet cessé de puiser dans la vie comme elle vient, mixte compliqué de réalité plus ou moins maîtrisable, de projets et de contrariétés."

Pour réaliser ces photomontages, Mireille Loup s'est inspirée de l'œuvre de James Matthew Barrie, *Peter Pan*. Dans ce conte, les garçons perdus sont des enfants tombés de leur berceau. Si au bout de sept jours ils ne sont pas réclamés par leurs mères, ils atterrissent au "Pays de Nulle Part". Pas de Capitaine Crochet cependant, ni de crocodile dans cette série photographique. Plutôt que de faire une illustration du conte, Mireille Loup a préféré reprendre les sources d'inspiration premières de l'écrivain : le décès accidentel et traumatisant d'un frère âgé de treize ans alors que James était petit garçon et qui a rendu sa mère inconsolable. Pour plaire à celle-ci, pour se faire aimer d'elle, James portait les vêtements de son frère aîné. Et dans sa douleur, sa mère croyait reconnaître le défunt plutôt que James. Celui-ci enviait à regret cet aîné qui n'aura jamais grandi et qui obtint plus de reconnaissance de sa mère par son absence que James par sa présence. Ainsi est né *Peter Pan*, un mélange entre James lui-même et ce frère perdu, un enfant qui refuse de grandir et qui fut d'abord un garçon oublié par sa mère, "elle referma la fenêtre sur lui".



6EME BIENNALE DE LA PHOTOGRAPHIE ET DES ARTS VISUELS DE LIEGE



Liège, terre de photo

Voici la 6e édition de la Biennale de la photographie et des arts visuels de Liège. Cet équivalent des Rencontres d'Arles mais en Belgique débute le 17 février. Toute la ville focalise sur la photographie, des musées aux galeries privées, à travers des expositions in et off qui durent un mois et demi. La notion de territoires est au centre de cette biennale : cinq grandes expositions officielles déclinent ce sujet complexe, tandis qu'une vingtaine de lieux off en ville proposent leur propre version.

[...]

Toute la ville en parle

Désormais, 25 000 personnes se pressent en moyenne dans la cité ardente pour assister à l'événement. Le projet rencontre une adhésion générale, mêlant lieux institutionnels et galeries privées : « *La ville est au diapason de la photo. Tous les acteurs culturels, petits et grands, publics ou privés, se mobilisent pendant un mois et demi* », souligne Anne-Françoise Lesuisse responsable de la communication. L'exposition d'artistes internationaux, mais aussi la mise en valeur de jeunes artistes belges émergents en est une autre. Tout comme la mise à l'honneur d'un pays. Cette année, après le Brésil, c'est au tour du Portugal. « *La photographie est un art marginal là-bas. Si nous exposons André Cepeda, le photographe le plus connu, nous présentons aussi cinq autres talents à révéler* », précise la directrice artistique. Le Portugal à Liège, bénéficie ainsi d'une exposition à part entière, *O Estado do Tempo*, conçue par le conservateur du Museu da Imagem de Braga, le musée de la photo du pays. Cette dernière revient sur un siècle d'histoire portugaise en 248 clichés sélectionnés dans les archives des grands journaux et de plusieurs collections privées, montrant l'évolution de la société portugaise à travers ces us et coutumes.

L'exploration des territoires

Quatre autres expositions majeures déclinent la notion de *territoires* dans son sens le plus large : *territoire mental, territoire politique, territoire en mutation, territoire et identités*. La salle Saint-Georges du musée d'art wallon, qui reçoit aussi les clichés portugais, accueille la partie *Territoire en mutation*. Il s'agit de montrer ici les transformations du paysage par l'homme. Dix auteurs sont présentés, dont le photographe canadien Edward Burtynsky, renommé justement pour ses clichés de paysages grandioses, témoignant de l'empreinte technologique humaine. Chaque artiste montre au moins une dizaine d'images, « *afin de mieux faire comprendre l'univers et la démarche d'un auteur, plutôt que de les multiplier* », précise Anne-Françoise Lesuisse.

Le musée d'art moderne et d'art contemporain (Mamac) a été vidé de ses collections pour accueillir la plus grande exposition, intitulée *Territoire mental*. Près de 300 oeuvres y sont visibles, des photos, mais aussi des installations et des vidéos. On explore ici les territoires intérieurs : l'intimité, l'imaginaire, les rêves, la folie, sans préjugés, sans bien ni mal. On y trouve une oeuvre monumentale du Canadien Donigan Cuning, la vidéo *The Waves* de Thierry Kuntzel, ou encore les photos oniriques en grand format couleur de la française Mireille Loup.

Le *Territoire politique* avec ses guerres, ses combats et ses frontières, envahit l'ancienne église Saint-Antoine, grâce au travail d'une douzaine d'artistes, dont une installation inédite en sable du franco-belge Eric Delayen et les petites oeuvres multimédia (POM) du collectif français *Territoires de Fictions*. Enfin, l'ancienne église Saint-André sert de cadre majestueux à une grande fresque de 15 000 clichés réalisée par plus de 300 amateurs avec des sténopés, cet appareil photo rudimentaire qui sera aussi proposé aux visiteurs, dont les nouveaux clichés iront se rajouter aux autres.

L'enfance fragile de Mireille Loup

D'un remarquable dynamisme, l'artothèque de Vitré, créée en 1983 et riche de plus de mille images produites au cours des quarante dernières

Faucon et Gilbert Dupuis. Photographe, vidéaste et écrivain, Mireille Loup (née en 1969) y présente en décembre ses *Esquives*, titre d'une série d'images et d'un roman.



Mireille Loup, *Pierres*, de la série *Esquives*.

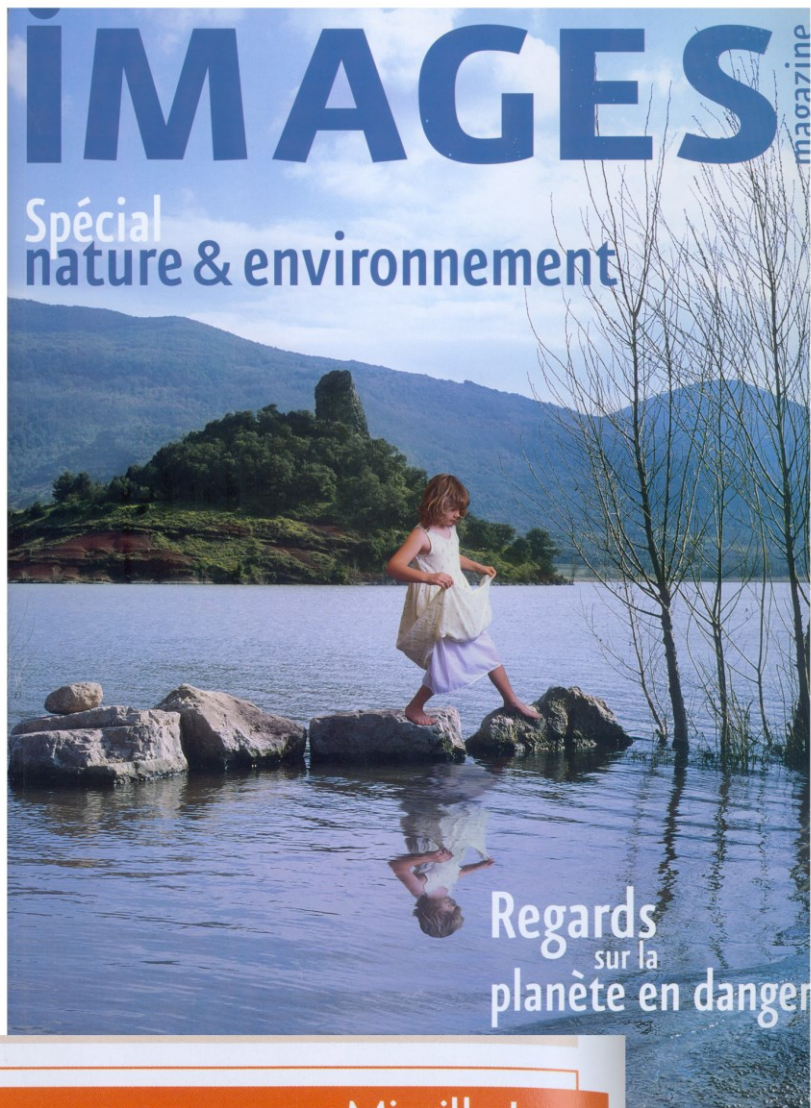
Deux œuvres complémentaires dont l'une est le commencement de l'autre. Les photos mettent en scène une jeune fille, Émilie, égarée dans l'immensité des paysages naturels qu'elle traverse. L'usage du grand format renforce la fragilité de la petite héroïne en insufflant aux images un caractère oppressant.

années, multiplie les activités en faveur de la photographie et de la jeune création. Elle mène une politique d'édition ambitieuse et programme quatre à cinq expositions monographiques ou thématiques par an, dans une nouvelle galerie ouverte cet automne par Bernard

L'enfance, l'identité, l'isolement sont déjà présents dans *Une femme de trente ans* (2002) ou *Nocturnes ou les garçons perdus* (2006). Au-delà des images, le roman poursuit par des mots directs, le parcours d'Émilie, devenue une adulte aux amours compliquées. G. M.

in **Connaissance des Arts**,
déc. 2007

« **Mireille Loup. Esquives** »
- **Nouvelle galerie de l'artothèque** - 56, rue Poterie,
35500 Vitré (02 99 75 07 60) ;
du 7 décembre au 20 janvier.



Mireille Loup

Esquives est une immersion dans l'univers onirique d'une fillette, pays des merveilles capturé dans un cadre naturel. Le paysage et ses composantes y jouent leur rôle : les pierres sont tour à tour frontière infranchissable ou passerelle vers une autre rive ; un pré fleuri tantôt dévorant comme des sables mouvants, tantôt refuge où se camoufler... La nature est toujours le lieu d'une fuite, salvatrice ou inaboutie, de la réalité par le biais de l'imagination. *Esquives* est également exposée au Centre photographique d'Île-de-France et *Nocturnes* à la galerie Les Filles du calvaire (Paris III^e) dans le cadre de l'exposition "Fantasy".

*Jusqu'au 20/01/08 - Artothèque Centre culturel Jacques Duhamel
6, rue de Verdun, Vitré (35) - Tél. : 02 99 75 02 25*



in Images Magazine, n°26, décembre 2007,
France, bimensuel, 1ère de couverture et article
taille 1/4 page, p.42

FANTASY



What Ever Happened
to Your Dreams?

C'est pas du jeu !

GALERIE
LES FILLES
DU CALVAIRE
PARIS

GALERIE
LES FILLES
DU CALVAIRE
BROUXELLES

●●●●●
CENTRE PHOTOGRAPHIQUE
D'ÎLE-DE-FRANCE

Chez ces auteurs, la photographie ne tend plus à témoigner du monde réel, à le documenter modestement. Mais avec des procédés de collage, de déguisement et de théâtralisation, de morping, l'innocence devient inquiétante. Des fillettes aux traits de poupées, beautés Celluloid, des adolescentes ambiguës sont comme autant d'apparitions au cœur de paysages trop vastes ou d'espaces confinés et souvent terriblement artificiels.

Comme si l'art, ici, s'était définitivement affranchi d'une intention documentaire, d'une imagerie fidèle à la réalité, pour mieux évoluer dans les zones sombres, tourmentées, des paradis perdus.

Ellen Kooi et Mireille Loup ont une prédilection pour la fiction et les paysages. Elles nous immergent dans un univers onirique, fantastique, souvent mâtiné d'inquiétude. Le petit est minuscule dans l'espace, grain de sable dans l'univers, tache de blanc ou de rouge posée sur le bleu et le vert de la nature, petit être perdu dans l'immensité du monde et l'amplitude de notre champ de vision. Dans les « mises en paysage » d'*Esquives*, l'Emilie de Mireille Loup vaque au milieu d'un royaume somptueux. Libre, certes, mais, comme Alice au pays des merveilles, la blondinette rapetisse, s'exposant ainsi à tous les dangers, alors que, dans *Nocturnes ou les garçons perdus*, des enfants égarés errent en pyjama au « pays de nulle part »... sortes de Peter Pan revisités, sans Capitaine Crochet, qui incarnent le drame primordial de l'enfant tombé trop tôt du nid après le décès accidentel et traumatisant d'un frère, tel qu'il est décrit dans le roman de Matthew Barrie. Ellen Kooi serait plutôt, elle, du genre à composer des saynètes extravagantes mêlées d'humour et de fantaisie surréaliste. Les mioches sont des personnages qui évoluent dans un monde urbain ou naturel aux couleurs saturées nous rappelant qu'il s'agit bien de décors. Les prises de vue à la Hitchcock, souvent basses ou en contre-plongée, imposent au spectateur une perception de la scène au niveau du sol comme s'il trébuchait en intrus sur un monde fantastique.



Mireille Loup, série *Nocturnes ou les garçons perdus*, photographie, 2000-2007.

Courtesy Galerie Les Filles & Calvaire, Paris/Brouxelles

Frédérique Chapuis

in *Photonouvelles*, Hors série automne 2007,
pp. 3-11

Qu'est-ce que l'art (aujourd'hui) ?

What Ever Happened to your Dreams? à la Galerie Les Filles du Calvaire



idéaux. De ses peurs et ses cauchemars. En tous cas ici, beaucoup de très belles recherches “plasticiennes” qui se placent sous l'exergue du titre d'une nouvelle de Henry Farrell publiée en 1960.

Je vous recommande vivement les travaux photographiques et vidéo de Elke Boon, Julia Fullerton-Batten (lauréate 2007 du prix HSBC), Maïder Fortuné, Mireille Loup, Ellen Kooi, Marie-France et Patricia Martin, Santeri Tuori et Alessandra Sanguinetti (cf. *ci-contre*) visibles en ce moment à la galerie Les Filles du Calvaire et jusqu'au 12 janvier prochain. *What Ever Happened to your Dreams* (c'est le titre de l'exposition) se couple en effet avec le Centre photographique d'Ile-de-France pour proposer un regard sur l'enfance et l'adolescence. A chacun sa lecture, à chacun son interprétation du monde

In Blog Le Monde.fr
<http://lucileee.blog.lemonde.fr/page/2/>

30 novembre 2007

■ EXPOSITION ■

Images d'un modèle de féminité



La femme de 30 ans, chère à Flaubert, est bien belle, vue par elle-même.

Photo S.B.

"C'est le hasard si le vernissage coïncide avec la Journée de la femme, mais il fait bien les choses car c'est un vrai bel hommage", proclame Claire Antognazza, adjointe arlésienne à la culture, enthousiaste, en désignant la frise de 150 photos qui fait le tour de la vie de "La femme de 30 ans", objet de tous les regards...

"30 ans, c'est un âge charnière... Question d'horloge biologique bien sûr, mais aussi d'accomplissement personnel. A 30 ans, on connaît ses limites, on ne se ment plus et, enfin, on ne croit plus au prince charmant. Alors, vis-à-vis des hommes, c'est l'âge où l'on s'échappe, car nos émotions n'appartiennent plus qu'à nous", confie Mireille Loup très "Femme de 30 ans".

Triste et solitaire sur un quai de gare ; pensive et romantique, le regard perdu à travers la vitre d'une brasserie ; réconfortée dans les bras d'un homme...

D'un homme ? Un amant, un ami ? Voilà, on a envie de pousser l'intrusion plus loin car la succession de photos et d'émotions crée un sentiment de familiarité avec cette belle italienne

dont l'on surprend les pensées les plus secrètes, diffusées en boucle par des hauts parleurs.

Intimité

"Elle se demandait si en amour aussi il ne faudrait pas quatre saisons... Un homme confortable, c'est bien, mais pas en été. En été, des hommes un peu sans lendemain... Les mélomanes, en automne... Au printemps, un jeune homme tout neuf..."

Se crée alors une véritable intimité et l'on s'imagine l'inviter à boire un verre, place des Vosges, ou l'entraîner dans un square pour lui lire un poème car l'âme est devenue romanesque. Et cette femme, on aimerait la retrouver à 40, à 50 ans. En attendant et en guise de conclusion, Mireille Loup profite de l'occasion pour passer un message aux femmes de 30 ans : "Ne croyez pas au prince charmant, il n'existe pas." **S.B.**

• Jusqu'au 19 mars, espace Van Gogh, tous les jours de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures.

"La femme de 30 ans", éditions Filigranes.

LES PÉTRIFIANTES ESQUIVES DE MIREILLE LOUP

Lors de l'édition 2004 de Paris Photo, la galerie Les filles du calvaire (Paris/Bruxelles) dévoilait la nouvelle série de Mireille Loup avec quelques morceaux choisis d'*Esquives*, un ensemble de vastes et inquiétants paysages où se jouent clandestinement des histoires insondables. Dans ces décors naturels majestueux de rocaïlle, d'eaux stagnantes et de végétation sauvage, la seule présence humaine décelable est incarnée par une fillette aux mines énigmatiques, nichée dans des situations pour le moins étranges. L'enfant paraît tour à tour abandonnée dans les proportions irréelles d'un marais salant, immergée les yeux fermés dans un lac aux tonalités sanguines, absorbée dans un jeu sur les pierres plates d'une rivière obscure, piégée par les fumées d'une rizière enflammée, plantée comme un arbuste dans un champ d'obione, ou encerclée par la montagne qui semble se dresser autour d'elle.

C. C. : *Dans cet ensemble, la place conférée au paysage et aux éléments naturels est décisive. C'est la première fois que vous présentez des photographies qui s'apparentent au genre, au « tableau » photographique de grand format, n'est-ce pas ?*

M. L. : C'est vrai que c'est quelque chose de nouveau dans mon travail, ce regard sur le paysage naturel. Jusque-là, la plupart de mes situations et de mes reconstitutions photographiques se situaient davantage dans des décors urbains. Cela est tout simplement lié à l'environnement dans lequel je crée. J'ai quitté Paris pour m'installer à Arles, en Camargue, qui est devenue peu à peu ma source d'inspiration. Je crois que j'avais besoin d'autres horizons pour l'évolution artistique de mes photographies, ou peut-être tout simplement avais-je besoin de voir la ligne d'horizon. Pour la réalisation d'*Esquives*, j'ai sillonné chaque route, chaque chemin à partir d'un hameau situé en Petite Camargue, lieu clé qui constitue la trame narrative de ce travail, à la recherche de paysages insolites. Mes critères étaient les suivants : l'absence de trace humaine, la présence forte de quatre éléments (eau, bois, terre, feu) et une atmosphère qui appelle l'étrangeté, ce que j'ai exploité en travaillant la perspective et le point de vue, puis en modifiant la place de l'enfant esseulée face à l'immensité du paysage. Tout cela appelait naturellement des grands formats.

C. C. : *En effet, on rencontre la présence récurrente d'une petite fille qui apparaît comme un personnage fictionnel. Des incohérences quasi-invisibles sont sous-jacentes dans les rapports d'échelle entre l'enfant et les décors. Que s'y trame-t-il ?*

M. L. : Je suis partie de l'idée suivante : chaque décor est une projection mentale de l'enfant qui lui permet d'échapper à une réalité pénible dont on ne sait rien *a priori* dans les images. Le personnage semble subir le paysage plutôt que d'y prendre place. En fait, les refuges qu'elle s'invente l'emprisonneraient entre un imaginaire où elle ne parvient pas à s'épanouir et un monde

réel hostile qui la rattrape. Les rapports d'échelle traduisent ce décalage. L'enfant est en lien direct avec la protagoniste de mon roman (*Le gisant*), véritable pendant littéraire dans un triptyque composé de photographies (*Esquives*) et de vidéos (*Objections*). Le personnage principal du roman, une jeune femme, se trouve confronté à son passé douloureux, une enfance vécue dans une atmosphère familiale de harcèlement et de persécution mentale.

C. C. : *Chacun de ces environnements semble renvoyer à des phénomènes naturels singuliers, où les végétaux, les minéraux révèlent des caractéristiques extraordinaires, dont la source est inconnue. Le traitement de l'image, celui des couleurs et des variations de la mise au point, confèrent à ces paysages une profondeur et une vie autonomes : c'est comme si un début de narration s'enclenchait...*

M. L. : Je joue effectivement sur les rapports de profondeurs de champ entre le modèle et le paysage pour créer encore le décalage. Pour donner un relief particulier, chaque élément du décor naturel est traité de manière à accentuer l'illusion onirique. Mais j'aime partir de phénomènes donnés : le lac dans lequel la fillette se tient debout, à moitié immergée, n'est pas très profond et la terre y est véritablement rouge. Selon les passages des nuages, l'eau prend alors une coloration qui laisse penser qu'elle contient du sang. En ce qui concerne la question de la narration, *Pierres* est sans doute l'image la plus proche de l'univers des contes et des fables. L'arrière-plan avec le sfumato à l'horizon est un clin d'œil à l'histoire de la peinture, mais aussi au merveilleux. Il y a des résonances avec mon roman, bien sûr. Le motif des cheveux est au centre du récit. Ainsi, dans *Prairie*, l'enfant virevolte avec un pantalon de pyjama vissé sur le crâne pour mimer une longue chevelure. C'est d'ailleurs la seule image où l'enfant joue, sorte de clé de voûte qui vient clore la série.

- Cécile Camart, critique et historienne de l'art, enseigne à l'université d'Aix-Marseille 1

Troublant mois de mai, Agenda Photo,
in Le monde 2 n°66, p. 14, 21 mai 2005



expo

TROUBLANT MOIS DE MAI

Six artistes révèlent leur interprétation de l'intime. Mireille Loup photographie des paysages de Camargue d'où émerge une enfant seule.

Luis Gonzales Palma, Guatémaltèque, travaille sur la solitude et l'incommunicabilité ; ses tirages, passés au bitume de Judée, revêtent un caractère fantasmagorique.

Cathy Peylan s'autoportraitise en noir et blanc et choisit l'ambiguïté du masculin-féminin.

Alexei Vassiliev nous fait rencontrer des êtres furtifs en pleine disparition-apparition.

Les autoportraits de Pawel Zak, reflets illogiques, bousculent notre entendement.

Et Corinne Mercadier nous montre des univers vacillants, hors du temps.

Mai Photographies, 25^e édition, « Troubles ».
Jusqu'au 18 juin. Renseignements : mairie de Quimper, place Saint-Corentin, Quimper (29).

SORTIR

Du 6 au 12 juillet 2005

Arles, la photo plein champ



Numéro spécial



COMMISSION PARITAIRE N° 0406 C 77696

première de couverture : "obionne" de la série Esquives, Mireille Loup

in Réponses Photo, Hors série N°2,
été 2005, taille pleine page, p.14

Le guide DES FESTIVALS

Jusqu'au 18 juin

MAI PHOTOGRAPHIES À QUIMPER

Thème : le trouble

■ Au programme

Six auteurs sont présentés cette année à la manifestation Mai Photographies : Mireille Loup, Luis Gonzales Palma, Cathy Peylan, Alexei Vassiliev, Pawel Zak et Corinne Mercadier. Cette dernière dans le cadre d'une résidence d'artiste.

■ Le commentaire de RP

Mai photographies propose une programmation exigeante avec des photographes souvent peu connus du grand public mais talentueux que nous vous invitons chaleureusement à découvrir. Ainsi nous avons pu apprécier aux dernières Rencontres d'Arles 2004, le travail subtil et plein d'humour du Polonais Pawel Zak sur l'autoportrait. Quant à Mireille Loup, elle a déjà à son actif deux beaux ouvrages aux éditions Filigranes où elle dépeint en couleur un univers intimiste qui ne vous laissera pas indifférent.

■ Infos pratiques

Mai Photographies est un "petit" festival par la taille mais qui mérite qu'on s'y attarde ne serait-ce que par le thème choisi. Les photos sont bien présentées même si certains lieux ne sont pas dédiés à la photographie comme la Bibliothèque d'Ergué-Armel, la Mairie de Quimper, la halle St François et la bibliothèque Centrale. Deux galeries complètent la liste des lieux : la Galerie Artem et la Galerie Saluden.

Association Aktinos,
18 route de Guengat,
29000 Quimper.
Tél : 02 98 55 62 96
<http://mai.photographies.free.fr>
Entrée gratuite



Luis Gonzales Palma exposera sa série au titre évocateur : "mientras esperaba, pensaba en le sueno" ("pendant que j'attendais, je pensais au songe").

Mireille Loup, extrait de sa série "Esquives".



Samedi, six expositions en une après-midi

La grande fête du mai-photographies

Aujourd'hui, samedi, c'est la fête à la photo. Un vrai festival autour de six lieux qui proposent des expositions d'artistes photographes autour du thème Trouble. Départ place de la Résistance...

Comme chaque année depuis 24 ans, voici venir le mai photographies, un événement incontournable qui a son envol véritablement, le jour du vernissage nomade. Une fête pour les yeux. Un bus attend le public place de la Résistance, à 14 h 15 et en route pour la tournée des différents sites. D'abord Ergué-Armel ou expose Pawel Zac, à la bibliothèque. Des autoportraits dont l'étrange construction défie les lois de la physique. Un jeu entre le spectateur et l'auteur. Un reflet photographique qui se préoccupe peu de son modèle. Retour ensuite au centre-ville, à la galerie Artem pour voir l'exposition de Mireille Loup, à 15 h 15.

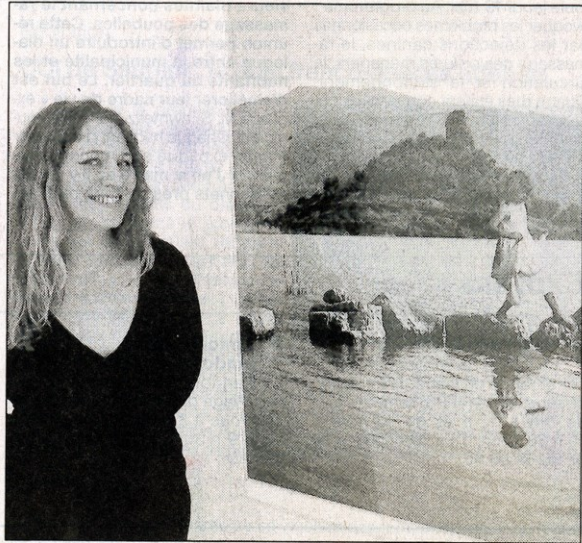
Feuille d'or

Ensuite, on emprunte la jolie rue Laennec, direction la galerie Saluden à 16 h, on plonge dans l'étrange œuvre de Luis Gonzalez Palma intitulée *Jerarquias de la Intimidad* (Hiérarchies de l'intime), une exploration de la complexité des relations entre les êtres, la solitude et l'incommunicabilité. Les photographies sont tirées sur film et superposées à des feuilles d'or, l'ensemble étant figé dans une inclusion de résine.

16 h 45 : halles Saint-François, deux artistes exposent : Cathy Peylan passionnée par le noir et blanc explore le corps des femmes et surtout ce qu'il révèle de nous-mêmes. Alexei travaille sur le flou, des photos prises à l'insu des intéressés dans des lieux publics, des clichés proches de la peinture, d'un Bacon par exemple. Corinne Mercadier est l'artiste invitée, en résidence à Quimper, elle montre à la mairie de Quimper, le résultat de ses investigations dans notre région, des tirages numériques qui racontent des bouts de vie de façon poétique.

Imaginaire

Mireille Loup et la petite fille dans la prairie. A la galerie Artem, une petite fille attend les visiteurs. Elle sourit effrontément au milieu de grands paysages sur lesquels elle semble juste posée. Paysages effrayants souvent, sortes de prisons à ciel ouvert que l'enfant hante. La petite fille ressemble à l'artiste qui la met en scène, c'est volontaire. Ces photos que l'on peut regarder de façon autonome, fonctionnent avec un roman de l'artiste Nice 19 h 36. Émilie, l'héroïne, raconte la vie adulte avec des flash back sur son enfance d'enfant harcelée par ses parents. « **Mais les refuges qu'elle s'invente l'emprisonneraient entre un imaginaire où elle ne parvient pas à s'épanouir et un monde réel hostile, qui la ratrape** ». En l'occurrence, ici, c'est la Camargue recolorisée par l'artiste



Mireille Loup expose à la galerie Artem une série de photos, intitulée « Esquive ».

dans des tons sombres et angoissants « **Mes critères étaient les suivants : l'absence de trace humaine, la présence forte de quatre éléments** (eau, bois, terre, feu) ». Le roman sortira en septembre aux éditions Filigranes. Expositions jusqu'au 18 juin.

La grande fête du mai-photographies, Michèle Senant, in Ouest France, 21-22 mai 2005

ENTRE
FABLE
ET RÉALITÉ

La ligne de partage
entre l'art et la vie
doit être conservée
aussi fluide, et
peut-être indécelable,
que possible.
Allan Kaprow

Nombreux sont les artistes qui, à la suite de Sophie Calle, interviennent sur le fil ténu tendu entre la réalité et l'imaginaire. Il s'agit en majorité de femmes qui pratiquent l'introspection avec des outils narratifs et un langage photographique ou filmique souvent ironique ou onirique. Ces fictions intimes constituent des traces d'une biographie à construire et en devenir, la leur ou celle des autres. Les photos noir et blanc de très grand format d'Alison Jackson montrent des personnages célèbres que l'on voit fréquemment dans la presse à scandale: Diana, Dodie, Camilla, Maryllyn ou Bill, etc. Les images qu'elle propose sont troublantes. Est-ce bien aux faits réels qu'on a affaire ou bien est-ce pure fiction? Seuls quelques détails permettent de le dire. L'acuité intellectuelle du spectateur est requise par ce travail qui met le doigt sur la vérité de l'image et de l'information donnée. La jeune vidéaste française Alice Anderson travaille à partir d'expériences qui font penser à Sophie Calle: vivre la vie d'un complice qui lui cède sa place, pendant une semaine. Durant vingt

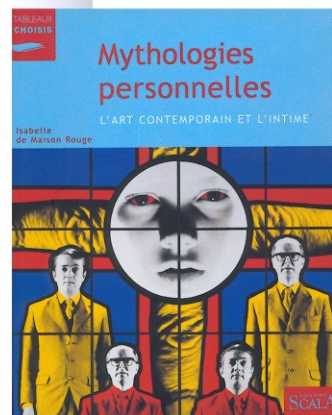


78

◀
Mireille Loup
(née en 1969)
Extrait de Une
Femme de trente ans,
2000-2001.
Photographie
couleur: 20 x 30 cm.
Éditions Filigranes,
2001.
Courtesy galerie
Les Filles du Calvaire,
Paris / Bruxelles.

L'artiste propose
la reconstitution
de la vie d'une femme
imaginaire inspirée
de l'existence de trois
femmes: l'artiste,
sa mère et le modèle
qui apparaît sur
les photos.

épisodes d'une vidéo, à la manière d'un téléfilm, elle va jouer le rôle de sa propre mère, recréant les relations mère-fille et insistant sur le côté dérisoire, voire absurde, des relations humaines. De la même génération, l'artiste française Mireille Loup reprend à son compte le titre d'un roman de Balzac, *La Femme de trente ans*. L'héroïne dont elle dresse le portrait n'est pas la version moderne du personnage romanesque, mais plutôt une jeune femme triste qui disparaît mystérieusement. L'artiste utilise différents outils techniques qui proposent autant de pistes de lecture de cette même œuvre: livre, site Internet, exposition de photos, bande sonore et diaporama, et une vidéo de style documentaire qui insiste sur le caractère policier de l'intrigue, avec des témoignages fictifs. Dans des œuvres précédentes, séries de saynètes humoristiques, Mireille Loup incarne divers types féminins stéréotypés, se racontant sous forme de fables ou de mythologies dans un espace-temps réduit, privé: la chambre, la salle de bains, les rituels liés à l'adolescence. Un monde mental en somme, ramené à l'intérieur de l'appartement, comme si ces images n'en avaient pas fini de dire le caractère immuable de la place de la femme chez elle.



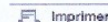
in *Mythologies Personnelles*,
Isabelle de Maison Rouge, éd. Scala,
Paris, 2004, pp. 78-79.

79

Balade dans la foire en onze stands marquants

ARTICLE PARU DANS L'ÉDITION DU 12.11.04

Hans Kraus : ce marchand new-yorkais, un des plus réputés pour la photographie du XIXe siècle, fête ses vingt ans avec un stand solide. La série complète de onze vues prises par Roger Fenton en 1855 forme un panorama impressionnant de la ville de Sébastopol durant la guerre de Crimée.

 Imprimer

Hard Hat Editions : la Suisse est à l'honneur. Saluons le stand qui présente John Armleder, star conceptuelle de la scène helvétique. Il expose « Jericho » : 80 clichés en noir et blanc de célébrités, pris par des paparazzis, que l'artiste a achetés en bloc chez un antiquaire et qu'il présente en vrac au mur.

Polaris : cette galerie fait découvrir les premières et remarquables photos en couleurs qu'Anthony Hernandez a prises dans les rues de Beverly Hills, en 1984, ainsi que ses premiers « environnements » de SDF, en 1988.

Toluca : le stand d'Alexis Fabry offre des découvertes mexicaines. De subtiles vues de Mexico, en 1960, par Hector Garcia, les spectaculaires documents sur des accidents de la route par Enrique Metidines, les natures mortes de Graciela Iturbide et les vues colorées d'Armando Salas Portugal sur l'architecture de Barragan. Alexis Fabry est également un as de la confection de livres d'artistes.

Les Filles du Calvaire : le stand est riche, éclectique, il donne un bon panorama de la création actuelle, avec les paysages littéraires de Thibaut Cuisset au Japon, les dernières compositions de Mireille Loup, les images de Gilbert Fastenaekens ou de Karen Knorr.

Thomas Zander : sans doute le stand contemporain le plus riche, autour d'un style documentaire élaboré. Arbus, Friedlander, les couleurs urbaines de Joel Meyerowitz en 1966, et puis des merveilles de Mitch Epstein, ou encore Marie Amar. En vedette, des grands formats de Larry Sultan, l'Américain que l'on retrouve sur d'autres stands, vedette du salon avec ses vues en marge de tournages de films pornographiques.

Françoise Paviot : dans un coin de ce stand toujours dense en photos historiques, la série la plus « scandaleuse » de Paris Photo : des parties de jambes en l'air, assez loufoques, par l'artiste viennois Otto Muehl.

M Fotografie : on ne sait rien d'Evelyn Hofer. Mais ses images colorées des années 1960, fragiles et mélancoliques, sont une belle surprise, à découvrir dans cette galerie de Bochum.

Magnum : Alex Majoli a constitué deux mosaïques de portraits stylisés d'Américains. D'un côté des militants démocrates, de l'autre des républicains. Ne pas pouvoir distinguer les camps ne laisse pas d'étonner.

Phaidon : on fera une halte chez l'éditeur britannique pour découvrir le livre, fort attendu, de l'artiste britannique Martin Parr sur une histoire personnelle des livres de photographie les plus importants. La traduction française est prévue au printemps.

Silk Road : c'est la première participation de cette galerie de Téhéran. Une dépêche de l'AFP, diffusée lors du vernissage, le 10 novembre, indique que quatre des photographes exposés ont été censurés par le régime - le Musée d'art contemporain de Téhéran a bloqué des oeuvres - parce qu'ils « vont à l'encontre des valeurs islamiques et tournent en dérision l'image de la femme iranienne ».

Michel Guerrin

ARTISTE

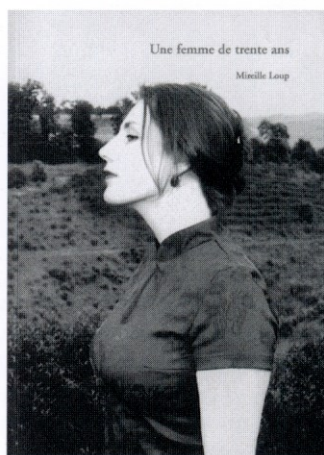


“ Obione “, de la série Esquives 2004, Mireille Loup (loup.mireille@freesbee.fr)

Dès ses premiers travaux à l'école nationale de la photographie d'Arles, Mireille Loup revendiquait déjà son penchant pour le ton tragi-comique. Curieuse et avide, elle écrit un mémoire sur le “contre-sérieux”. Que dire de cette artiste pluridisciplinaire et tellement insaisissable ? Elle manie l'art du scénario avec aisance, elle domine l'orchestration de complexes installations visuelles et sonores. Pour découvrir son dernier travail photographique un ouvrage sera publié aux Éditions Filigranes en Mars 2005 sous le titre “Esquives”.



in CV photo n°58, Jacques Doyon,
Montréal, nov. 2002, p.32



Mireille Loup

Une femme de trente ans

Filigranes Éditions

et la Galerie Les filles du calvaire,
Trézélan, Paris, 2001, 48 p.

U*ne femme de trente ans* met en scène une jeune femme aux prises avec les interrogations et les doutes du début de la trentaine. Le ton est ici moins ironique que celui des fictions et des séries précédentes où Mireille Loup se mettait elle-même en scène et se jouait des multiples modèles de la féminité, sur un mode alliant l'humour, le kitsch et le tragique. En un court récit d'une vingtaine de pages accompagné d'une quinzaine de photographies, cette publication offre un portrait, en partie autobiographique, en partie générationnel, des jeunes femmes éduquées dans l'après-féminisme de Mai 68. Photographiée dans des lieux qui connotent la ruine d'un rêve idyllique, une jeune femme réservée nous est présentée avec un regard toujours absent, perdu dans son ennui, sa rêverie ou sa jouissance. L'homme est présent, mais sa figure est floue, parfois même pixellisée. Il y a quelque chose du photoroman dans ces mises en scène et ce récit au réalisme cru et aux élans contradictoires. Le désir de solitude et de s'assumer femme et indépendante s'y confronte à l'écœurement des relations amoureuses avec les hommes. Les questionnements sur l'héritage féministe de la mère s'y expriment dans un désir d'être «putain» avant d'être mère et dans l'affirmation d'une jouissance solitaire. L'apprentissage de la sincérité y alterne avec la déception et le désir de tout quitter. Trente ans : l'ère de la résignation et de l'acceptation... Et tout recommence. Cette œuvre existe aussi dans une version web et une exposition mêlant photographie, vidéo et bande sonore.

j.d.

Une femme de trente ans

Accompagnée

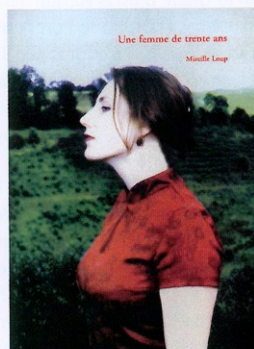
1_

(Ton léger et sautillant)

Elle se disait qu'il suffisait d'une immense confiance en soi pour savoir qu'elle était sa personne la plus digne de confiance. Qu'il suffisait de décider d'être heureux pour ne plus être triste, de choisir de ne plus s'énerver pour accéder à la tranquillité, de dire que cette angoisse ne la concernait pas pour qu'aussitôt elle cesse de la concerner. Elle se disait qu'il suffisait d'avoir l'intime conviction de sa liberté pour ne jamais se faire piéger, que le bonheur est un dû pour ne plus le manquer. Elle pensait que le malheur était un rendez vous manqué avec le bonheur. Elle se disait tout ça, en trottinant le long du Faubourg Saint Antoine, elle trottinait en souriant, parce que ce jour là, à Paris, il y avait une éclaircie. La foule sortait de partout en souriant, et trottinait sous l'éclaircie. C'est là qu'il la découvrit. Il a cru qu'elle lui souriait et qu'elle trottinait vers lui. En fait pas du tout. Elle se souriait, en se disant que finalement tout n'était qu'une question de choix. Elle regardait les vitrines sans rien choisir, profitant seulement de l'éclaircie. Lui, il la regarda et il la choisit parce qu'il pensait qu'elle lui souriait et qu'elle trottinait vers lui. En fait pas du tout. Elle se souriait, en pensant qu'elle seule s'accompagnerait toute sa vie, et qu'elle ne pourrait jamais se perdre. Elle serait toujours elle même, in soi évolutif, in soi énigmatique, mais soi toujours. Lui, il la regarda en pensant que cette femme avait l'air vrai, qu'elle semblait elle même, et puis il a bien vu qu'elle lui souriait en trottinant vers lui. En fait, pas du tout. Elle se disait, en souriant à l'éclaircie, que si les autres ne la reconnaissaient plus, elle ne cessait cependant jamais d'être bel et bien elle même. C'est au moment où elle se demanda si finalement c'était cette haute responsabilité de soi envers soi qui déprimait les gens, qu'il la salua en lui souriant. Elle se dit que cet homme là n'avait pas l'air déprimé, et qu'il se souriait à lui même grâce à cette belle éclaircie. En fait, pas du tout. Il lui souriait à elle, et l'éclaircie n'y était pour rien si elle, elle avait pu trottiner vers lui de la même façon sous la pluie.



in Young Blood, **011**, Jeunes créateurs " littérature ", Stéphanie Radenac, mars 2002, Paris, pp. 72-73.



Une femme de trente ans
Mireille Loup FILIGRANES
Editions 2001
FILIGRANES Editions
Contact : 02 96 45 32 02
Galerie Les filles du Calvaire
Contact : 01 42 74 47 05

Extrait du très beau livre Une femme de trente ans publié chez FILIGRANES Editions. Ouvrage composé simultanément des textes et photographies de Mireille Loup à l'image de l'installation présentée en parallèle à la Galerie parisienne Les filles du Calvaire. Où l'on pouvait parcourir en images "une femme de trente ans", muni d'un casque sur la tête pour les mots paragraphes ou morceaux de textes autonomes distillés au creux de l'oreille. Ensuite, tout transportés par l'émotion qui interpelle, on allait se poser dans le canapé du fond face à une vidéo, prolonger l'histoire de cette «femme de trente ans» à travers commentaires, questionnements et témoignages d'amants, amis, parents, proches qui l'avaient connue juste avant qu'elle n'ait disparu. Et le trouble de la confusion entre réalité et fiction s'accroît. Passionnante et crédible. Reste ce livre, trace magnifique à dévisager éperdument.
SR.

Tuée

Mireille Loup

On serait assez tenté de voir dans *Tuée*, le roman en cours dont Mireille Loup nous livre ici un extrait, une suite à sa fiction précédente, *Une Femme de trente ans*. Présentée l'hiver dernier, cette dernière occupait tout l'espace de la galerie des Filles du Calvaire (Paris) et confrontait le texte de la nouvelle (accessible à la fois dans un livre, mais aussi en se coiffant d'un casque audio) aux photographies où les derniers jours de l'héroïne jouée par Anne Savi s'égrenaient dans les yeux tristes de la jeune femme qui allait bientôt mystérieusement disparaître. *Tuée* s'annonce en effet comme un récit sur la victimisation, tant le personnage féminin, dès ces premières lignes toutes fraîches, semble subir, mais néanmoins surpasser, les aléas de la vie.

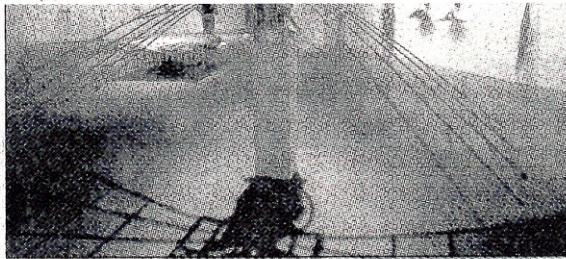
Tout ce que je veux, c'est la revoir. Je dois aller deux jours à Monaco, et je me fous de Monaco. Je me fous de mon travail. Je veux être avec elle, c'est tout.

La revoir vite, urgence. Je veux soulever sa jupe, et si elle est en pantalon, le lui enlever. Je veux écarter sa culotte, regarder son sexe et le lécher. Quand je la lèche, je regarde la ligne d'horizon, et les poils de son pubis forment une forêt, et la chaleur qui s'en échappe fait l'effet d'un désert. J'aime ça. Derrière la forêt, au-dessus des nappes brûlantes, le paysage devient flou. Je vois son visage rougir. Elle se cambre un peu, halète. À ce moment-là, elle n'est pas belle. C'est son sexe qui est magnifique. J'enfonce un doigt puis deux. Elle fait toujours un petit bruit au deuxième, et les jours où elle mouille beaucoup, je m'aventure dans une trilogie de doigts. Ses joues et son sexe sont rose vif et se répondent. J'aime la lécher quand elle s'y attend le moins. Quand elle est à la cuisine et qu'on attend des invités. Je viens derrière elle et je lui demande si elle a deux minutes à m'accorder. Je dois varier les situations pour la surprendre à chaque fois. Mais aussi, certains jours, elle attend ce moment. Alors moi, je fais comme si je pensais à tout autre chose. Ça la met de mauvaise humeur. C'est délicieux de la prendre quand elle est de mauvaise humeur.



Mireille Loup.
Série « Tuée », 2002.
Photographie

Québec, Canada

*Machines festives*

Expositions

Mireille Loup

Du côté de la petite galerie de l'Œil de Poisson, c'est la Française Mireille Loup qui, avec sa création vidéo intitulée *Mettons-nous à table*, nous convie à quelques indiscretions. Des couples en train de petit-déjeuner, déjeuner et dîner se succèdent en tartinant pour la caméra leurs humeurs, leurs disputes et leurs complicités. Ainsi, nous voyons défiler sur un écran de télé des conjoints qui se cajolent ou s'exaspèrent, s'échangent des caresses ou s'invectivent, se disent des « Je t'aime » avec la bouche, la langue, les yeux ou, même, en se décrottant le nez avec nonchalance. Avouons-le, les saynètes comportent une bonne dose d'humour. L'ironie grinçante qui les abreuve fait souvent rire, mais d'un rire jaune; la réalité s'avère parfois aussi cruelle que la caricature... En définitive, l'intérêt de ce vidéo réside essentiellement dans le scénario, le texte et le jeu des comédiens. À moins que les choix esthétiques dissimulent ici quelques occultes intentions, le rendu approximatif de l'image, la piètre qualité sonore du document et la présentation quelconque du vidéo nous fait plutôt regretter de ne pas assister à une représentation théâtrale; le médium ne semble justifié que par de rares caméras subjectives et peut-être par cette référence indirecte au *Reality Show*. Bref, un travail dont le contenu aurait sans doute gagné à être traité autrement. D.Q.

Machines festives

Dans sa grande galerie, l'Œil de Poisson présente le collectif *Machines festives* regroupant le travail de cinq femmes passionnées de cinétique et de mécanique. Aussi ingénieuses que ludiques, leurs œuvres tourbillonnantes, vibrantes et ronflantes attirent notre attention sur la nature particulière de cet art qui tient d'une démarche à la fois rationnelle et intuitive. Aussi inutiles qu'incongrues, ces machines ne trouvent leurs fonctions ou leurs significations véritables qu'en regard de l'imaginaire du spectateur. Parmi les pièces exposées, les quatre mécaniques sonores de Marla Hlady m'ont particulièrement plu en raison de leur qualité interactive. D'autres préféreront les propositions léonardiennes de Simone Jones, la ménagerie tournoyante de Diane Landry, les ustensiles capillaires de Pamela Landry ou les mystérieuses sphères lumineuses de Diane Morin. D.Q.

METTONS-NOUS À TABLE!, vidéo de Mireille Loup

MACHINES FESTIVES, collectif. Jusqu'au 10 février. À l'Œil de Poisson. 580, Côte d'Abraham, Québec. Du mer. au dim. de 12 h à 17 h.

Artistes et galeries à travers le monde,
Le Journal des Arts,
numéro 139, p. 12

PARIS

■ Initiée à la fin de l'année 1999, *Une femme de trente ans* est une œuvre protéiforme constituée de différents médiums : la photographie, la vidéo et le son. Dans cette installation, **Mireille Loup** propose la reconstitution de la vie d'une femme imaginaire qui a disparu. Les quelques éléments distillés par l'artiste permettent au spectateur de reconstruire le personnage, d'une façon plus ou moins lacunaire, au gré de ses interprétations. Issue d'une nouvelle écrite par l'artiste, l'installation nous entraîne au cœur d'une fiction complexe dont la trame narrative

sous toutes ses coutures, tout en posant, une nouvelle fois, la question de l'identité.

Les Filles du Calvaire, 17 rue des Filles-du-Calvaire, 75003 Paris, tél. 01 42 74 47 05, jusqu'au 12 janvier.

■ Dévorées par un noir profond et velouté, les photographies de **Sophy Rickett** mettent en scène l'obscurité, à peine troublée par quelques sources de lumières artificielles. Ces paysages étranges et lunaires s'animent parfois d'une présence : une silhouette, à peine perceptible, qui se découpe sur un horizon immatériel. Généralement indirects, les éclairages sont d'une nature que l'on devine sans parfaitement la définir. Phares de voiture, projecteurs ou lampadaires sont autant d'artifices qui viennent métamorphoser les lieux et



Mireille Loup, courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris

parvient à s'échapper du champ de la littérature pour prendre corps dans le réel. Comme un écho à cette œuvre, la série *Chacun de mes visages* se compose de quatre-vingts autoportraits explorant le genre

rendre les situations improbables. Galerie Renn 14/16 Verneuil, 14-16 rue de Verneuil, 75007 Paris, tél. 01 42 61 25 71, jusqu'au 12 janvier

L. B., A. D. et Fabienne Fulchéri


Bloc-notes

METTONS-NOUS À TABLE

Il faut absolument prendre la quarantaine de minutes nécessaires pour visionner les petits films de la Française **Mireille Loup** présentés dans la petite salle de l'Œil de poisson. *Mettons-nous à table* met en scène différents couples à l'heure des repas: discussions, ruptures, amour, dérision. Toujours avec un ton grinçant et une certaine légèreté qui rappelle les meilleurs moments des films d'Éric Rohmer. À l'Œil de poisson, jusqu'au 10 février prochain.

MACHINES FESTIVES

Machines festives regroupe cinq artistes dont l'art cinétique fait un certain effet. On peut revoir la pièce de **Diane Landry**, présentée à Mexico pendant l'échange Latinos del Norte, celles de **Simone Jones**, de **Paméla Landry** et de **Diane Morin**, qui propose pour sa part une œuvre s'inscrivant dans le même esprit que celle présentée lors de sa résidence à la Chambre blanche en décembre dernier. Notre préférée: les petits moteurs dont on cherche en vain l'origine produits par l'artiste torontoise originaire d'Alberta **Marla Hlady**!

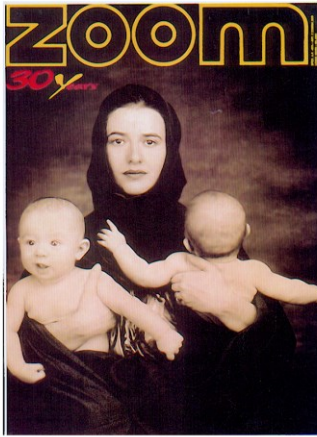
Commentaires des internautes sur
www.voir.ca/calendrier 

VOIR

du 31 janvier au 6 février 2002

QUÉBEC

31



in Zoom, *30 years*, "Vision France",
par Cristina Franzoni,
Milano, 2002, p. 60.

Vision France

Cristina Franzoni



Les filles du calvaire, Parigi

Mireille Loup

Fino al 12 gennaio l'artista di Losanna Mireille Loup presenta una installazione narrativa che riassume il suo triplice talento come fotografa, videografa e scrittrice. "Una donna di trent'anni", il titolo di quest'opera che vale come storia letteraria, come serie fotografica composta da oltre cento immagini, come filmato arricchito di audio, e come sito internet. Si tratta di una ricostruzione della vita di una donna immaginaria illustrata attraverso indagini della polizia in seguito alla sua scomparsa. L'osservatore è invitato a entrare nel vivo di questo racconto visivo della durata di 90 minuti, condividendo, con l'eroina, momenti intimi di gioia, solitudine, pericolo e sgomento. La protagonista è molto vicina alla figura di Mireille Loup, una donna "normale" che si incontra in città, lungo la strada. Accanto all'installazione, anche la serie di 80 autoritratti raccolti sotto il titolo "Chacun de mes visages" (ogni mia faccia), una ricerca autobiografica che la Loup realizza in piccolo formato, a distanza ravvicinata, e che ricorda vagamente lo stile di Cindy Sherman, rivelatore di aspetti plurimi di personalità complesse. Website: www.fillesducalvaire.com/ oppure <http://femme30ans.free.fr/>



Counter-clockwise from above: two images © Mireille Loup
from her *Fille du Calvaire* personal; two Paul Pouvreau prints
from his *Marne-la-vallée* personal

Les Filles du Calvaire, Paris

Mireille Loup

Lausanne artist Mireille Loup comes to the Filles de Calvaire Gallery, through 12 January, with a narrative installation which sums up her well rounded talents as a photographer, videographer and writer. The exhibition, entitled "A 30-Year-Old Woman," is both a story, a collection of over 100 prints, a film with soundtrack, and a website. The various documents reconstruct the life of an imaginary woman, pieced together through a fictitious police investigation that follows her disappearance. The observer is invited to immerse himself in this 90-minute visual story, sharing in the heroine's intimate moments of joy, solitude, danger and despair. The protagonist is a mirror-image of her creator Mireille Loup; a seemingly ordinary woman, like any you might bump into in the street. Alongside the installation is a series of 80 self-portraits entitled "Each of My Faces," an autobiographical series of small-format close-ups. The images vaguely recall the style of Cindy Sherman who in her work revealed the multiple aspects of complex personalities. Websites: www.fillesducalvaire.com/ and <http://femme30ans.free.fr/>

Mireille Loup, l'Arlésienne ou « chacun de ses visages »



A l'École nationale de la photographie d'Arles, Mireille Loup revendiquait déjà son penchant pour le ton tragi-comique. Curieuse et avide de théorie, elle écrit un mémoire sur le « contre-sérieux », nourri en partie de recherches préliminaires sur Marcel Broodthaers, à Bruxelles. Fascinée par l'articulation sémiotique du texte et de l'image, elle réalise alors ses premiers livres d'artiste autobiographiques, comme *Un jour il faudra que je pense à me marier* (1994). Dès l'âge de dix ans, elle se rendait une fois par semaine dans la cabine d'un photomaton et classait dans des albums l'accumulation de ses identités. Une de ses premières séries trouve ses origines dans ces rituels d'enfance.

Chacun de mes visages, commencée en 1992, est une recherche autobiographique en *work in progress*. Elle se compose aujourd'hui de 85 portraits – mis en scène ou non – de l'artiste, disposés en frise sans chronologie. Suivant un cadrage récurrent, serré autour de son visage, tous les genres en photographie sont exploités, jusqu'aux mises en scènes les plus rocambolesques et drolatiques. Cette série importante constitue la clef de voûte d'un corpus déjà très cohérent, où domine la maîtrise du mode narratif.

Mireille Loup pratique l'art du scénario avec aisance. *Christophe, Anne, ma photographe et leurs amis* (1991-97) rassemble six récits micro-fictionnels, conçus à l'origine comme des story-boards. Les photographies mettent en scène des personnages inspirés de son autobiographie, à qui l'artiste attribue des légendes absurdes ou des clins d'œil aux références contemporaines : *Cindy faisait des autoportraits en Bacchus*. Une autre série de photographies, *De ces couples qui se sont tant aimés* (1998), propose cinq situations amoureuses, bucoliques ou citadines, véritables variations sur l'appropriation des clichés romantiques. Lorsque Mireille Loup imagine une version contemporaine du mythe de la citrouille (*l'Homme à la courge*, 1999), elle rend hommage aux films dont elle partage l'univers, comme *les Enfants du paradis* et *la Bergère et le ramoneur*. La vidéo lui permet de prolonger cette démarche. Influencée par un père chanteur d'opéra, elle est très tôt immergée dans l'univers de la comédie. Dans la trilogie *Henri* (1994), *Henri II, le Retour* (1998), *Henri III, la Chute* (1999), elle incarne différents stéréotypes féminins suivant une série de saynètes humoristiques (déclaration d'amour, vie de couple, séparation) où elle s'adresse à un personnage fictif, Henri. On découvre encore les portraits multiples de l'artiste dans *Achetons français* (1998), contre-pied et satire du système D – en lien direct avec deux livres d'artistes, *Réflexion d'une artiste subventionnée par le RMI*, et *Réflexion d'une vacataire au chômage technique* (1997)¹.

Mireille Loup domine surtout l'orchestration de complexes installations visuelles et sonores. Après *Hyper* (1998), gamme polyphonique et polysémique en hommage au père, elle s'adresse cette fois à la mère. Avec *Une femme de trente ans* (1999-2001), elle propose la

¹ Les livres d'artiste de Mireille Loup, en exemplaires très limités et rarement montrés, représentent une part non négligeable de son œuvre – en tant que pratique proche de celle du journal intime – et symbolisent l'unité cohérente de sa démarche depuis 10 ans.

reconstitution de la vie d'une femme imaginaire. Point de départ du projet, la nouvelle² s'inspire de la vie de trois femmes (l'artiste elle-même, sa mère, son modèle Anne Savi), et réfère au célèbre récit d'Honoré de Balzac, *la Femme de trente ans* (1828-1842), composé sur commande d'un éditeur désireux de rassembler six nouvelles de l'écrivain relatives à trois femmes différentes³. Sur les photographies en couleur disposées en frise, l'héroïne jouée par Anne Savi dévoile au spectateur les instants de sa vie mystérieuse⁴, avant sa disparition brutale – énigme de la nouvelle. Une vidéo tournée en style documentaire vient conforter le caractère policier de cette intrigue, à l'aide de témoignages fictifs de l'entourage de l'héroïne. Certaines clefs de la fiction émergent, comme la récurrence d'un portrait photographique en noir et blanc de la mère de l'artiste – de l'héroïne ? – à l'âge de six ans. Un double hommage, en somme, à la mère et à Roland Barthes : « *J'observais la petite fille et je retrouvais enfin ma mère.* »⁵.

**Cécile Camart,
in art press hors série :
« Fictions d'Artistes »,
avril 2002**

² Mireille Loup, *Une femme de trente ans*, Paris, Trézélan, Filigranes Editions, 2001. Voir le site web associé à l'installation : <http://femme30ans.free.fr> primé au Festival International du Film de l'Internet (FIFI) de Lille.

³ Mireille Loup précise ainsi sa proposition : « *Tandis que Julie, l'héroïne de Balzac, se voit enfermée à vie par un mariage déçu, la femme de trente ans actuelle est libre de partir sans culpabilité à la recherche d'un amour qu'elle ne rencontrera sans doute qu'une seule fois, ou peut-être jamais (...). Mais elle sera seule responsable, seule détentrice de son libre arbitre, face à un appel affectif qui parlerait d'inconfort moral, enivrant, épuisant.* »

⁴ Le visage de l'homme sans nom qui accompagne parfois la jeune femme apparaît toujours brouillé sur les photographies, renvoyant à son absence et à la solitude de l'héroïne.

⁵ Roland Barthes, *la Chambre claire*, Cahiers du Cinéma / Gallimard / Seuil, 1980.

Mireille Loup, the woman from Arles or « every one of her faces »



At the Arles National Photography School, Mireille Loup already asserted her penchant for the tragi-comic tone. Curious and eager for theory, she writes a memoir on the “counter-serious”, nourished in part by preliminary research on Marcel Broodthaers, in Brussels. Fascinated by semiotic articulation, of text and image, she writes her first autobiographical books, for example *Un jour il faudra que je pense à me marier* (1994). From the age of ten, she has made weekly visits to photo booths and classed the accumulation of her identities in albums. One of her first series originates from these childhood rituals.

Chacun de mes visages, begun in 1992, is an autobiographical research into *work in progress*. It today consists of 85 portraits – staged or not – of the artist, arranged in a frieze without chronology. Following a recurrent framing, closely encircling the face, all photographic genres are exploited, including the most fantastic and amusing set ups. This considerable series forms the keystone of the arch of an already comprehensive body of work, where the mastery of the narrative mode dominates.

Mireille Loup practices the art of the scenario with ease. *Christophe, Anne, ma photographe et leurs amis* (1991-97) gathers six micro-fictional accounts, originally conceived as storyboards. The photographs show characters inspired from her autobiography, to whom the artist attributes absurd legends or allusions to contemporary references: *Cindy faisait des autoportraits en Bacchus*. Another series of photographs, *De ces couples qui se sont tant aimés* (1998), proposes five amorous situations, pastoral or urban, true variations on the appropriation of romantic clichés. When Mireille Loup imagines a contemporary version of the myth of the pumpkin (*l'Homme à la courge*, 1999), she pays homage to the films whose universe she shares, like *Enfants du paradis* and *la Bergère et le ramoneur*. The video allows her to prolong this approach. Influenced by her opera-singer father, she was immersed at a very early age in the universe of the comedy. In the trilogy *Henri* (1994), *Henri II, le Retour* (1998), *Henri III, la Chute* (1999), she incarnates different feminine stereotypes following a series of humorous playlets (declaration of love, life as a couple, separation) where she addresses a fictional character, Henri. One again discovers multiple portraits of the artist in *Achetons français* (1998), the opposite and satire of resourcefulness - linked directly with two books by the artist, *Réflexion d'une artiste subventionnée par le RMI*, and *Réflexion d'une vacataire au chômage technique* (1997)⁶.

Above all Mireille Loup dominates the orchestration of complex visual and sound installations. After *Hyper* (1998), a polyphonic and polysemic range in homage to her father, this time she concerns herself with her mother. With *Une femme de trente ans* (1999-2001), she proposes the reconstruction of the life of an imaginary woman. The starting point of the project, the

⁶ The books written by Mireille Loup, with very limited print runs and rarely shown, represent a non-negligible part of her work – in the guise of a practice close to an intimate diary – and symbolise the comprehensive unity of her reasoning for the last ten years.

short story⁷ is inspired from the lives of three women (the artist herself, her mother, her model Anne Savi), and refers to Honoré de Balzac's famous story, *la Femme de trente ans* (1828-1842), written at the request of an editor who wanted to gather together six short stories by the author relating to three different women⁸. In the colour photographs forming a frieze, the heroine played by Anne Savi unveils instants of her mysterious life to the spectator⁹, before her sudden disappearance – the enigma of the story. A video filmed in the style of a documentary reinforces the detective-story nature of the plot, with the help of fictive witness statements made by the people close to the heroine. Certain key points of the fiction emerge, like the recurrence of a black and white portrait photograph of the mother of the artist – of the heroine? – at the age of six. In brief, a double homage, to the mother and to Roland Barthes: "*I looked at the little girl and I in the end found my mother.*"¹⁰

**Cécile Camart,
in *art press* hors série :
« Fictions d'Artistes »,
April 2002**

⁷ Mireille Loup, *Une femme de trente ans*, Paris, Trézélan, Filigranes Editions, 2001. See also the website linked with the installation: <http://femme30ans.free.fr> which received a prize at the Lille International Internet Film Festival (FIFI).

⁸ Mireille Loup clarifies her proposition thus : « *While Julie, Balzac's heroine, sees herself trapped for life in a disappointing marriage, the modern thirty year-old woman is free to go, guilt-free, in search of a love she will doubtlessly meet more than once , or maybe never (...). But she will be the only one responsible, the only keeper of her free will, faced by a emotional call which will talk of moral discomfort, intoxicating, crushing.*»

⁹ The face of the nameless man who sometimes accompanies the young woman always appears blurry in the photographs, recalling his absence and the solitude of the heroine.

¹⁰ Roland Barthes, *la Chambre claire*, Cahiers du Cinéma / Gallimard / Seuil, 1980.

MES ADRESSES

MIREILLE LOUP

ARTISTE

in Voir, Montréal
11-17 octobre 2001, cahier V, p. 6

texte: Frédéric Boudreault photo: Stefane Côté

Depuis une dizaine d'années, l'artiste française Mireille Loup se spécialise dans les installations mêlant vidéo, photographie, écriture et son. Il y a deux ans, elle est venue à Montréal pour présenter ses œuvres au Mois de la photo; et depuis, elle est tombée amoureuse de la ville. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle a fait une demande de bourse pour passer quatre mois dans la Métropole. Et pourquoi apprécie-t-elle autant notre ville? «Les Montréalais aiment flâner, se promener, marcher... C'est un endroit très tranquille: les gens ne sont pas stressés, ils sont très agréables. Et ils sortent beaucoup, plus qu'à Paris. Tous les soirs, il se passe quelque chose», explique celle qui a quitté Paris pour Arles, dans le Sud de la France. Quand vous lirez ces lignes, Mireille sera déjà retournée chez elle, mais elle compte bien revenir à Montréal. «J'ai adressé d'autres demandes de bourses, j'espère être de retour l'an prochain. J'ai vraiment la piqure...»



RESTO BISOUS

1327, RUE SAINTE-CATHERINE EST
TÉL.: 526-2552

«Le cadre est très agréable, et tu manges d'une façon raffinée. C'est vraiment l'un des restos que j'ai le plus appréciés à Montréal. On y prépare, par exemple, un excellent magret de canard accompagné d'une petite sauce au cassis.»

COUPE BIZARRE

3770, BOULEVARD SAINT-LAURENT
TÉL.: 843-3433

«C'est un lieu sympa, et il faut demander Philippe. Ça change des coiffeurs qui vont te parler de mode et de toutes sortes de machins. Je trouve cet endroit cool: la musique est bonne, et le décor est chouette. Et, surtout, on t'y coupe les cheveux comme tu en as envie. On respecte ta volonté.»

LUBA LOUNGE

2109, RUE BLEURY
TÉL.: 288-5822

«C'est tranquille, et on est très bien. Une petite terrasse en arrière nous accueille quand il fait beau. J'adore l'ambiance décontractée; et, le soir, les D.J. sont excellents.»

PÂTISSERIE BELGE

3485, AVENUE DU PARC
TÉL.: 845-1245

«Les pâtisseries sont succulentes, et je dirais même qu'elles sont supérieures à celles de France. Les croissants sont les meilleurs que j'aie mangés; même chose pour les gâteaux, les sandwiches... Je conseille fortement le pain au tournesol et au miel. De plus, ce n'est pas très cher.»

LIBRAIRIE DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST
TÉL.: 847-6226

«C'est l'endroit où l'on peut dénicher de bons livres sur l'art. La collection de catalogues d'artistes est bien fournie; tu peux trouver beaucoup de choses. En même temps, on en profite pour aller voir actuellement la très belle expo de l'artiste iranienne Shirin Neshat.»

LE MOIS DE LA PHOTO L'IMAGE DU POUVOIR

PETITE ANNÉE POUR LE MOIS DE LA PHOTO 2001. ET CE, MALGRÉ LES 37 ÉVÉNEMENTS QUI À TRAVERS MONTRÉAL EN COMPOSANT LA PROGRAMMATION. APRÈS UNE ÉDITION 99 PLUTÔT FORTE — AVEC D'EXCELLENTE PIÈCES DE RINEKE DIJKSTRA, PELLE KRONESTED, MIREILLE LOUP, ALAIN PAIEMENT — C'EST D'AUTANT PLUS DÉCEVANT.

arts VISUELS

Nicolas Mavrikakis

En partant, le thème, cette année, apparaît fourre-tout. Qu'a-t-on voulu défendre comme point de vue sur la photo avec ce titre très général: Pouvoir de l'image? Que les images qui nous submergent ont un impact prédominant sur nos comportements sociaux ou, qu'au contraire, leur prolifération crée une absence de vrai regard, une indifférence du spectateur? C'est en gros les deux hypothèses énoncées dans la brochure de présentation. Mais c'est aussi ce que tout le monde dit et dénonce à qui mieux mieux...

Beaux clichés pour la photo! À la conférence de presse et au vernissage, un certain malaise était d'ailleurs perceptible dans les propos de la directrice **Marie-Josée Jean** qui insistait sur le fait que ce titre n'est «pas un thème mais plutôt une problématique», une question qui débouche sur «les pouvoirs des images»...

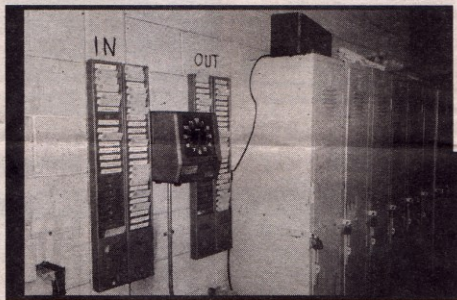
Beau flou artistique! Et qui énonce qu'il y a autant de possibilités d'agir par l'image qu'il y a d'artistes! Certes, les textes du catalogue sont plus poussés — en particulier, celui d'**Ignacio Ramonet**, directeur du *Monde diplomatique*, qui traite du rapport entre le pouvoir et l'image avec comme exemple la guerre du Golfe et l'affaire Monica Lewinski — mais cela est loin d'être ressenti dans l'ensemble des présentations.

LA LENTEUR DU REGARD?

Au Marché Bonsecours, dans les quatre expos au cœur de cet événement, on ne retrouve pas un point de vue plus tranché et plus original sur le sujet. Il aurait fallu se concentrer sur un aspect de cette problématique de l'image et du pouvoir, par exemple, en discutant plus du



Extrait du film de la suédoise Ann Sofi Siden.



Dans l'œil du travailleur, d'Emmanuelle Léonard.

détournement du système publicitaire par les artistes contemporains. On le ressent dans le format des projections vidéo, digne d'un panneau de publicité... Mais est-ce le propos que les organisateurs voulaient souligner?

► Ici et là s'énonce aussi l'idée de lenteur, le fait qu'il faille ralentir le spectateur ou le flot des images que nous consommons pour mieux regarder... Dans cette catégorie, on placera la pièce de **Jonas Dalberg**, un lent travelling ne menant nulle part, ou les pièces de **Mark Lewis**, dont l'excellent vidéo *Centrale* montrant un homme et une femme en train d'attendre dans la rue. Là, le visiteur ressentira un malaise visuel qui l'obligera à interroger sa manière de voir. Mais la lenteur n'est pas plus une «garantie» absolue d'intelligence que la vitesse, celle par exemple de consommation du monde que prônaient les modernes du début du XX^e siècle.

En fait, la vraie question que l'on devrait se poser est de savoir si les images contestent le pouvoir. Quel est le répertoire des tactiques mises en place par les artistes actuels pour s'attaquer aux systèmes de représentations du pouvoir? Malheureusement, on ne sent pas le développement de ce propos au Marché Bonsecours, et ce, malgré de belles pièces comme celle de **Lene Berg** intitulée *33 minutes* et qui à travers un match de boxe interroge la masculinité et son rapport à la force et aux échecs.

En réalité, le spectateur aura du mal à comprendre ce qui unit ces différentes créations. Des sous-titres de sections ou des textes explicatifs auraient pu clarifier le propos bien éparpillé.

De plus, le visiteur sera en droit de questionner l'omniprésence de la vidéo. Serait-ce que la pulsion du regard que la photo a représentée serait maintenant reprise par le système de la vidéo? Et que la lenteur de l'image (avec le ralenti que l'on trouve sur les magnétoscopes) s'énonce plus facilement par ce médium? Heureusement, à mi-parcours de ce Mois de la photo, deux galeries sauvent la mise.

INTERROGER LE POUVOIR

Chez Vox, le spectateur appréciera fortement le travail à la fois drôle et intelligent du Français **Alain Declercq**. Celui-ci, bien qu'il ne souhaite pas voir dans son approche de l'art un aspect gauchiste — ce serait réducteur — réalise un travail politique original, ce qui est rare.

Declercq voulait montrer les lieux du pouvoir. Mais il n'a pas choisi d'exhiber des images de banques ou de sièges sociaux... L'artiste s'est promené la nuit avec un immense système de projecteurs monté sur un camion pour aller photographier, à la dérobée, les riches demeures de Westmount. Imaginez la scène! Ces propriétaires dorment paisiblement du sommeil des justes ont été soudainement réveillés par une lumière aveuglante projetée dans leurs fenêtres. Un faisceau lumineux digne d'un vaisseau extraterrestre venu les kidnapper... Il y a dans ce dispositif de Declercq des éléments qui rappellent les interrogatoires policiers comme on les montre dans les films de série noire avec une lampe braquée sur les yeux de l'inculpé pour qu'il avoue ses crimes.

Les images ainsi obtenues sont exposées chez Vox mais seront aussi placardées à travers la ville en affichage sauvage. La discrétion bourgeoise va-t-elle apprécier?

Toujours chez Vox, ne rater pas le film de la Suédoise **Ann Sofi Siden**. Vous y verrez le travail d'une femme psychologue filmant et surveillant une femme enduite de boue, une métaphore de l'inconscient. Le système obsessionnel scientifique y est interrogé. Jusqu'au 6 octobre. Galerie Vox

LA FOURMI ET LE BULLDOZER

Vous ferez aussi absolument le tour de l'événement *Du lieu social* monté par **Pierre Blache**. Une des réussites de ce Mois de la photo. Blache renoue avec l'idée d'un art qui sert au public. Il reprend pour la photo ce rêve de la fin des années 60 que la vidéo a incarné. Lorsque la caméra vidéo transportable a été inventée, il y avait dans le milieu le désir d'en faire un outil social qui rendrait la parole à la population en général.

Anne-Marie Louvet a réalisé à la Galerie Clark un travail documentaire d'une grande intelligence, mais aussi d'une minutie digne d'une fourmi. Il traite du rachat de l'immeuble abritant la Galerie Clark sise sur la rue du même nom. Les artistes qui l'occupent vont en être expulsés pour laisser place à des condominiums de luxe. Les bulldozers sont presque à leur portes, il léguera avis d'expulsion auraient été émis. Louvet, avec ses moyens d'artiste, tente de lutter contre ce système de spéculation immobilière et a rencontré une majorité de locataires de ces lieux. Pourrait-on croire que l'art permet encore la lutte des classes? Avec des photos et des vidéos, elle donne la parole aux individus, mais elle leur a également permis de se rencontrer. Elle a joué le rôle de catalyseur dans un groupe qui commencerait à être démoivée.

Existe-t-il encore un art de gauche engagé? «Oui, et il doit parler de l'aspect social, humain, économique, politique, et doit être en contact avec une réalité humaine», répond-elle avec conviction. Son propos est très crédible, tout comme son travail. Et ses images servent concrètement puisque déjà dans les procès qui opposent les locataires aux propriétaires, elles ont été utilisées comme preuve.

Emmanuelle Léonard, quant à elle, publie un journal distribué gratuitement dans des divers lieux, dont la Galerie Clark. Dans l'œil du travailleur donne à voir des images réalisées par des individus dans leurs lieux de travail. Comme le fait remarquer Léonard, rares sont les photos à montrer de tels endroits. Cela donne une suite de surprises images choisies par l'artiste et laisse presque sur l'impression qu'on est revenu aux beaux jours du syndicalisme. Très fort.

Même si elles sont moins réussies, les interventions de **Minna Heikinaho** (au 90, rue Sainte-Catherine Est) et de **Gu Xiong** (boulevard Saint-Laurent, dans le quartier chinois) valent aussi le détour. Gu Xiong a mis en place des banderoles qui soulignent l'apport des Chinois à la culture d'ici. Intéressant visuellement, mais cela fait vraiment trop penser à des campagnes de sensibilisation aux communautés ethniques et aux affiches contre le racisme que l'on voit depuis 20 ans. Jusqu'au 14 octobre. Galerie Clark. Voir calendrier Arts visuels. |

Commentaires des internautes sur www.voir.ca/calendrier

in Voir, Montréal
13-19 septembre 2001
p. 32

Résidence secondaire?

Connaissez-vous le Studio Cormier, coin Saint-Urbain et Milton? Construit dans les années 20 comme atelier et lieu de rencontres (pas seulement artistiques...) par le célèbre architecte ERNEST CORMIER – qui a bâti la Cour suprême du Canada, l'Université de Montréal ainsi qu'une partie des Nations unies à New York –, il est devenu une résidence pour des artistes français venus travailler dans notre ville.



Pascal Grandmaison, *Sleep 2*, vidéo couleur dans la verrière du Studio Cormier.

Nicolas Mavrikakis

Depuis 98, dans le cadre du programme nommé Les Inclassables, la France nous y a donc envoyé une dizaine de ses créateurs. En échange, autant d'artistes québécois ont pu profiter d'un accueil dans différentes régions outre-mer.

Cet automne, avec l'événement France au Québec (en écho au Printemps du Québec qui, en 99, en France, fut bien médiocre), l'heure est au bilan. Pour faire le point sur ce programme d'échanges, les différents organismes gouvernementaux le parrainant ont demandé à l'artiste et commissaire Emmanuel Galland de mettre sur pied une expo. Avec Geneviève Simard, à la coordination, ainsi qu'avec l'aide de Virginie Ringuet et d'Antonin Sorel, il nous propose *L'Effet du logis*, un panorama de la production de ses créateurs.

Nos échanges artistiques ont-ils été fructueux? Plusieurs artistes présents lors du vernissage faisaient remarquer qu'ils avaient perdu beaucoup de temps à se familiariser avec leur ville d'accueil et à s'introduire dans ce nouveau milieu de l'art. On nous permettra donc une suggestion. Une marraine ou un parrain provenant du pays-hôte serait certainement une juste amélioration à apporter à ce programme.

De plus, pour certains, tel le Québécois Pascal Grandmaison, qui a été en résidence à Marseille en 99, une telle

structure «permet, au bout du compte, davantage de rencontrer des gens que de vraiment faire de l'art». Cet avis n'est cependant pas partagé par la Française Mireille Loup qui en a profité pour réaliser toute une série de photos et pour qui le Studio Cormier est «une résidence rêvée» où elle a bénéficié «d'un confort financier permettant de produire». Elle ajoute que «Montréal est un lieu exceptionnel de solidarité entre artistes».

Pour ce qui est des créations présentes dans cet événement, il faut avouer que l'ensemble est très inégal. Soulignons l'intervention de Patrick Coutu, qui a consisté à déterrer une partie du bassin extérieur. C'est certes simple, mais cela met en évidence le fait que la restauration du Studio Cormier dans les années 80 n'a pas été – loin de là! – exemplaire. Ce lieu demande la reconstruction de son jardin ainsi qu'une reconstitution plus méticuleuse de son intérieur.

Le vidéo de Pascal Grandmaison projeté dans la verrière est, quant à lui, spectaculaire et modeste à la fois. On y voit comme un faux casting d'une publicité pour un sac de couchage (dans lequel l'artiste a d'ailleurs dormi en résidence...). Voilà un artiste qui parle du quotidien en arrivant à lui donner un niveau poétique indéniable, le banal y devient magique. Le vidéo de Patrice Duhamel est aussi à louer pour cette raison.

Quant au vidéo *Henri III* de Mireille

Loup, il est tout simplement formidable. L'artiste, tel un caméléon, y joue le rôle de différentes femmes qui quittent leur amant prénommé Henri. C'est drôle et intelligent. La rupture y devient comme œuvre d'art. À voir absolument. Il faut qu'*Henri I* et *Henri II*, qui racontent le début de ces histoires, soient présentés à Montréal afin que nous puissions avoir une vision plus globale du travail de cette artiste, que nous avions déjà remarqué lors du Mois de la photo 99.

JUSQU'AU 20 OCTOBRE

Studio Cormier

in Voir, Montréal
11-17 octobre 2001
p. 58

in magazine Synopsis juillet-août 2001
numéro 14
"Homme, femme" par Virginie Sengès
pp.104-105



ÉCRIRE

ÉCRITURE INTERACTIVE | PAR VIRGINIE SENGÈS



H

De la plongée dans la complexité d'*Une femme de trente ans* à la mise en parallèle des doubles points de vue homme/femme (*La Vie communautaire*), deux des trois projets soutenus par l'Atelier d'écriture interactive (AEI) s'interrogent sur l'amour.

mm

Dans l'intimité d'*Une femme de trente ans*

Elément d'une installation artistique, *Une femme de trente ans* version web plonge l'internaute dans l'intimité du personnage.

Et le fait se confronter aux jugements des autres. Elle n'a pas de voix, mais un prénom, Anne, une présence et une vie intérieure intense exprimée par la chaude voix du narrateur, complice. Et surtout elle a trente ans, un âge propice à toutes les interrogations, sur le couple, la sexualité, la mère ou la maternité. Une femme de trente ans – titre hommage à Balzac – est une entrée dans la complexité d'un personnage. Comme dans la nouvelle dont elle est tirée, le corps principal de l'œuvre est structuré en trois parties : seule – elle a quitté un homme deux ans auparavant –, accompagnée – elle part à la rencontre d'autres gens – et sortir – elle s'ouvre à une relation amoureuse. « La nouvelle, que j'ai conçue en trente chapitres autonomes, s'achève sur la femme qui se fait suivre par une voiture, raconte sa créatrice, Mireille Loup. Elle exprime un point de vue intérieur sur son intimité, ses questionnements. La disparition de la femme va, elle, générer des points de vue extérieurs : un reporter va recueillir les témoignages de ses proches. » L'internaute, parce qu'il a vu la première partie et « connaît » donc cette femme, se retrouve alors témoin des erreurs de jugement de son entourage.

Cette *Femme de trente ans* intègre en fait une installation éponyme mariant exposition (1), web, édition, cédérom et CD audio. « Parler d'une femme de trente ans dans les années 2000, c'est, trente ans après les années soixante-dix, marquées par ces femmes qui se sont battues pour leur indépendance, faire le constat du féminisme, explique Mireille Loup. C'est aussi une réponse aux mères. » Une base commune : la nouvelle, ainsi que tout un travail sonore, photographique – un an de prises de vue avec l'actrice – et vidéo. Chacun se distingue par sa narration et sa mise en scène et offre une approche différente du personnage. Ainsi, alors que l'exposition photographique et sonore permet au visiteur de se recréer l'histoire (doté d'un casque à ondes, il se balade librement dans l'espace), l'œuvre web propose une vision guidée, un regard spécifique. « Le site est une représentation compressée en images et en sons de l'exposition, poursuit Mireille Loup. C'est aussi l'interprétation graphique du texte par Sébastien Lopez et Fabien Nalin, qui ont eu carte blanche pour son illustration. »

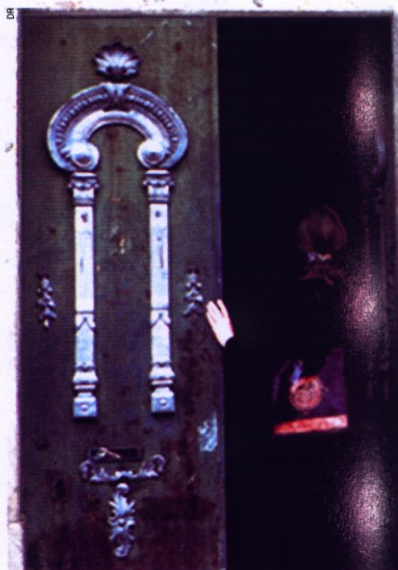
La version web est ainsi une relecture du texte et des photos, agrémentées d'animations créées par les webdesigners. « Après une phase commune de sélection et de découpage des textes et de la bande son, nous avons essayé de le développer comme un film, en insistant sur la narration, explique Sébastien Lopez. La partie animation, plus personnelle, devait retranscrire, sans systématisme, l'évolution du personnage. » Par petites touches imperceptibles ou très largement présentes, ces animations sont par ailleurs soutenues par un travail de « mise en mouvement » des photos (découpage, montage, recadrage,

fondus enchaînés...). *Une femme de trente ans* offre un cheminement très personnel à l'intérieur de cette femme, qui répète : « Trente ans, c'est peut-être l'heure de l'acceptation, mais pas celle de la résignation. »

Virginie Sengès.

<http://femme30ans.free.fr>

(1) Exposition en septembre à Montréal (Québec) et en octobre-décembre à Paris (Galerie Filles-du-Calvaire). Publication aux éditions Filigranes.





Mardi 15 mai 2001

L'AVIS DE LA REDACTION

UNE FEMME DE TRENTE ANS

de Mireille Loup (2000)

avec Anne Savi, et, Bertrand Paulet, Stéphane Aller, Jean Kerwoueck, Elisabeth Berranger, ...

BELLE AMBITION

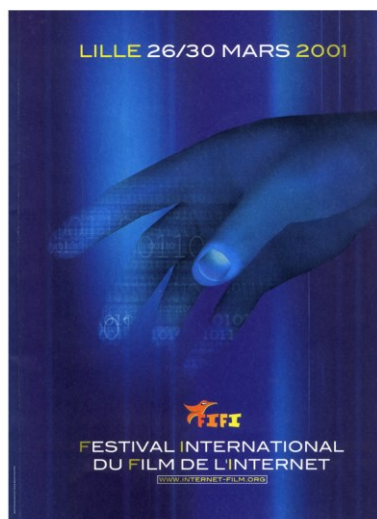
UNE FEMME DE TRENTE ANS est née d'une rencontre sous l'égide d'un «parrain». Mireille Loup avait conçu une installation d'art contemporain avec cent soixante-douze photos, cent quatre-vingt narrations en voix-off, et seize vidéos. L'histoire est très librement inspirée du roman d'Honoré de Balzac, "Une femme de trente ans". Mireille Loup a aimé la lucidité de l'écrivain sur la condition de la femme au XIXème siècle et a repris l'idée d'un homme qui s'immisce dans toutes les pensées secrètes d'une femme. Le résultat reste très inspiré par la littérature. La langue de la voix-off est belle, contrastée, tantôt très crue, tantôt poétique. Le fond, intimiste, volontiers torturé, détonne dans l'univers futile du web. On peut rejeter cet univers très « auteur », parfois maladroit, ou y voir une sincérité rare. Le projet de Mireille Loup a été repris par un jeune webdesigner, Sébastien Lopez, et développé pour le web dans le cadre de l'Atelier d'écriture Interactive. Cet Atelier s'est tenu entre août et novembre 2000 à la Saline royale d'Arc et Senans. Deux autres projets ont été créés dans ce cadre, tous les trois ont été présentés au Fifi de Lille cette année. UNE FEMME DE TRENTE ANS a reçu le Prix de l'écriture interactive.

NOMBREUSES IDEES VISUELLES

Ce n'est pourtant pas l'interactivité qui est la plus intéressante ici, puisqu'elle se limite au passage des chapitres, comme pour un livre. Comme l'histoire n'est de toutes façons pas linéaire, l'internaute peut sélectionner des chapitres et ainsi suivre une rêverie, une pensée, déconnectée de l'ensemble. C'est la qualité de l'image qui frappe : de belles photos se mélangent avec toutes sortes de procédés animés en Flash. Les photos elles-mêmes sont dupliquées, découpées, superposées, etc. Certains moments sont magnifiques. UNE FEMME DE TRENTE ANS fourmille d'idées visuelles, et à ce titre ouvre une grande voie vers des œuvres en ligne ambitieuses. C'est dans cette façon d'aborder le style « journal intime », plus que pour son histoire, qu'UNE FEMME DE TRENTE ANS marque déjà la création sur le web. Le projet sera visible en automne sous forme d'installation, à la galerie des Filles du Clavaire de Paris.

Yann Kerloc'h

in Festival International
du Film de l'Internet
Mars 2001
pp.46, 48



MIREILLE LOUP (.FR)

Atelier d'écriture(s) Interactive

Suisse du sud, Mireille Loup née sur les bords du lac Léman, aux sources du Rhône, a aboutit près de son confluent, jouant les Arlésiennes. Plasticienne à forte personnalité, professeur de vidéo et de conception d'image à l'autre Supinfocom, cette "overdiplômée" (Ecole de la photo à Arles, Institut St Luc à Bruxelles) expose, s'écrit des rôles et se filme sur le bol des toilettes prêtes à de fausses confidences réellement impertinentes.

L'AEI du FIFI la choisit comme artiste vidéo pour un projet ambitieux : 172 photos, 20 vidéos, une dizaine d'acteurs, et une expérience singulière à la Saline Royale qui aura abouti à mille heures de travail et 50 MO de fiction interactive.

3° MIREILLE LOUP/ARLES

"Une femme de trente ans : fiction policière"

"Le parcours labyrinthique dans "Une femme de Trente ans" est dirigé, même s'il reste ouvert, par le guide (l'amie). C'est à dire qu'il est possible de revenir en arrière dans l'histoire, mais pas de sauter les étapes. Le guide est l'élément de référence qui fera passer d'un plateau à un autre. Le guide induit, mais ne propose aucune lecture didactique, d'où l'effet labyrinthe. On peut se perdre, revenir en arrière, retrouver l'héroïne. Tout au long de la déambulation, le narrateur apparaît. On ignore qui il est, jusqu'à ce qu'on puisse sortir du labyrinthe des méandres de la femme de trente ans."



Fables interactives

vincent.braun@saipm.com

Mis en ligne le 06/04/2001

Au moment où le cinéma entrait dans son second siècle d'existence était conçu le digima, un néologisme consacrant la rencontre entre le digital et le cinéma. Cet art de la fiction multimédia termine sa gestation



DOSSIER

Une femme de 30 ans le site de l'installation d'art contemporain de Mireille Loup, jouant la carte de l'interactivité.

Fondra un site de dessins animés pour Internet

Hotwired un classique de l'animation vectorielle.

Flinch le site du studio d'animation de Tim Burton

Bechamel une expansion

fulgurante grâce aux méandres supermédiatiques d'Internet, constituent la version moderne des parois de caverne, feuille de papier, bande magnétique et autre pellicule. Leur point commun? Le pouvoir de porter en leur texture le récit d'une histoire: l'intermédiaire indispensable d'une oeuvre en quête de son public. Et c'est du corps à corps avec cette texture que naissent le plus souvent des étincelles par lesquelles le récit se constitue de nouvelles lignes de vie. Normal dès lors que les supports digitaux, soutenus par la force de frappe du Réseau, aiguissent l'appétit de certains qui se voient déjà les démiurges d'un nouvel art en devenir, le digima.

Outre son analogie avec le terme grec digima (histoire), ce néologisme créé par les fondateurs du Festival international du film Internet (Fifi) consacre la rencontre entre le digital et le cinéma. «Le digima est un néologisme créé pour différencier ce type de film du cinéma traditionnel. Ce n'est ni de l'animation, ni du jeu vidéo, ni de l'art plastique, c'est un peu tout cela tout en étant quelque chose de bien différencié. Histoire de montrer qu'Internet n'est pas seulement de la diffusion mais aussi de la création», affirme Vincent-Cyril «VinCy» Thomas, le patron cofondateur du Fifi. Ces courtes histoires (généralement entre deux et dix minutes) contées avec tous les moyens du multimédia (vidéo, photo, animation) sont toutefois encore dépourvues d'une véritable cohérence narrative qui permettrait de les distinguer du Web'art pur.

Comme le cinéma avant lui a sans vergogne reproduit l'art théâtral avant de s'émanciper et trouver sa propre voie, le digima a encore la fâcheuse tendance à pomper le langage de son prestigieux ancêtre et l'esthétique des courts métrages d'animation traditionnelle. Le recours modéré à la vidéo n'est sans doute que le reflet d'une tentative inconsciente de fuir la référence écrasante du cinéma. «C'est vrai que la vidéo n'arrive pas à percer mais c'est de l'animation que vient la vraie nouveauté. C'est là que s'est produit le vrai renouvellement», note VinCy Thomas. Le digima est toujours en quête d'un langage propre qui lui permettra de transcender la technologie numérique pour devenir un art à part entière. Au même titre que montage, rythme et grammaire de l'image ont permis de dépasser la technique du cinématographe Lumière et de créer le septième art.

«La webfiction multiplie les références, au jeu vidéo, à l'architecture, à l'art en général Elles abordent tous les genres de la création audiovisuelle, du polar au drame, en passant par la comédie romantique, l'art et essai, voire le conte de fée. Il doit encore évoluer mais on sent que ces fictions ont une dimension propre à Internet par leur style, leur façon de se créer», reprend VinCy Thomas. «On en est toujours au stade du laboratoire, de l'expérimentation, pour être prêt au moment où le grand public sera connecté grâce au haut débit». Actuellement, le milieu (très fermé) fourmille avant tout de diplômés en art déco, de graphistes multimédias, et a tendance à fonctionner en vase clos. «La création sur Internet est plus du ressort de l'art plastique ou de l'art numérique. Ce n'est pas de la fiction. Pas encore», affirme le producteur belge Arnaud Demuyneck. «Évidemment, on peut en faire, mais je ne vois pas comment sortir des modes de production classiques. Pour cela, il faut que les créateurs qui travaillent sur le Web s'ouvrent aux différents métiers de la création traditionnelle, donc à l'écriture cinématographique, aux scénaristes C'est d'autant plus vrai s'ils cherchent à introduire une certaine forme d'interactivité dans leurs oeuvres. Cela implique alors une ramification narrative, une arborescence, qui demande infiniment plus de travail sur l'histoire, sur les différents scénarios à proposer au surfeur, et infiniment plus de moyens pour développer ce genre de fictions.»

De fait, l'une des voies pouvant distinguer le digima des autres modes d'expression est celle de l'interactivité, inhérente au Web. Donc, impliquer le spectateur dans la narration, de le rendre plus actif. «Au cinéma, il est difficile d'interagir autrement qu'en sortant ou qu'en criant. Sur un ordinateur, le spectateur dirige la manoeuvre», résume Pierre Guilbert, patron de la société belge Icuna (www.icuna.com), qui propose un système d'abonnement à de (très) courtes fictions ciné atterrissant au rythme d'une par jour ouvrable dans la boîte de courrier électronique.

La webfiction serait donc issue de la fusion entre contenu et interactivité. Mais il y a contenu et contenu. «L'important, c'est de délivrer un message, de communiquer quelque chose», souligne Mireille Loup, une jeune photographe française (passée par Saint-Luc à Bruxelles) dont le parcours dans la création multimédia se concrétise dans une installation d'art contemporain baptisée «Une femme de 30 ans». Destinée aux galeries d'art, l'oeuvre mêlant étroitement texte, photo, vidéo et animation, a trouvé un hébergement impromptu sur le Web (<http://femme30ans.free.fr>) après avoir remporté le prix de l'écriture interactive au Fifi. «Le site aurait pu être plus interactif mais je souhaitais que les webdesigners respectent l'esprit de l'oeuvre, qui n'est pas initialement conçue pour le Web. Cela dit, j'ai déjà le concept d'une nouvelle installation et je ne peux m'empêcher de penser à ce qu'elle pourrait donner sur le Web. Et ces idées-là me donnent d'autres idées pour l'installation proprement dite.» De quoi se convaincre que l'interactivité est vraiment un concept large.

GUIDE agenda



Qui est la mystérieuse amie de Mireille Loup?

Photographie «La femme de 30 ans» brouille les pistes.

Loup, y es-tu?

Qui a peur de Mireille Loup? On présume d'abord que la photographe, née en 1969, parle d'elle-même quand elle reconstitue la vie d'une «femme de 30 ans» à la galerie les Filles du calvaire. Pourtant, cette «femme de 30 ans» du premier étage ne ressemble pas aux autoportraits de l'artiste du rez-de-chaussée. Mireille Loup maquillée, pas maquillée, après tabassage (façon Cindy Sherman), mal réveillée, bonne à marier, caravagesque, nue...

On est donc là dans la réalité, celle d'une identité bien existante. Au premier étage, le visage n'est plus le même, c'est donc «La femme de 30 ans», sous les traits d'une amie. Qui dit tout d'elle sur une bande-son: le désir, le ratage, d'inconfort moral dans l'amour... En fait, on apprend que «La femme de 30 ans» a disparu. Témoignages compassés des proches. La dernière fois qu'on l'a vue, c'était lors d'un dîner, elle avait mis un slip jaune sur sa tête et jouait *la Guerre des étoiles*, raconte l'un d'eux. Qui est «La femme de 30 ans», qui est «Mireille Loup»? On se laisse emporter par ces allers-retours entre réel et fiction, on se perd sur de fausses pistes, dans la foule des «moi», on se heurte à des hommes aux visages cachés derrière une mosaïque.

«Finalement, dit «La femme de 30 ans», à cause d'un certain pommier (celui d'Eve), l'histoire était toujours la même.» ●

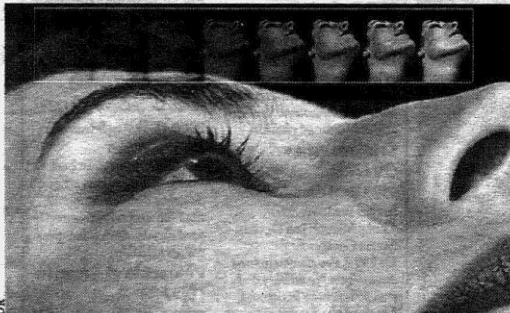
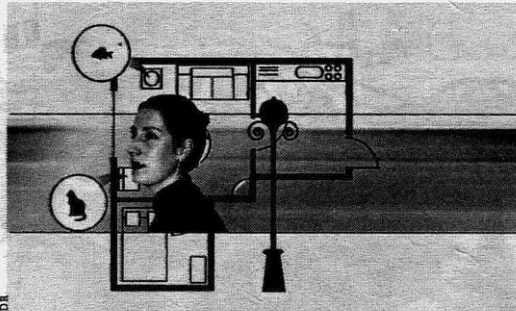
F. F.

Galerie les Filles du calvaire. 17, rue des Filles-du-Calvaire 75003.
M^o Filles-du-Calvaire. Jusqu'au 12 janvier. Du mardi au samedi, de 11 h à 18 h 30.
Rens.: 01 42 74 47 05.

Frédérique Fanchette, in Libération, Guide, p. 40



«Une femme de 30 ans», une sorte de roman-photo construit comme un polar...



... où une citadine livre ses pensées sur le sexe, la difficulté de vivre à deux, la maternité ou l'enfance.

Fiction L'intimité d'une jeune célibataire de 30 ans.

Secrets de femme

« Elle prenait un bon bain brûlant, à rallonge, avec des tas de trucs qui sentent bon (...) un livre génial dans une main, une cigarette dans l'autre, un pied sorti hors de l'eau pour se rafraîchir, avec les doigts de pieds en éventail... Bref, elle se délectait. » Une femme de trente ans, fiction en ligne de la plasticienne Mireille Loup, plonge l'internaute dans l'intimité d'une jeune femme d'aujourd'hui, indépendante et citadine, que l'on suit dans une sorte de roman-photo labyrinthique, construit comme un polar. Mise à nue au propre comme au figuré, l'héroïne se dévoile petit à petit par l'intermédiaire de la voix off d'un narrateur complice, nous livre ses pensées les plus intimes sur le sexe, la difficulté de vivre à deux, la maternité ou l'enfance, avant de disparaître mystérieusement à la fin du récit. Avec *Une femme de trente ans*, réponse au livre presque homonyme de Balzac, Mireille Loup, 31 ans, s'interroge sur la féminité aujourd'hui, « à l'ère du post-féminisme ». Elle poursuit ainsi sa recherche sur les « problèmes urbains » (ses précédentes installations exposaient des corps abîmés par

le stress et l'insomnie, les *Fatigués*, la difficulté d'intégration dans la vie, *Hyper*, et – à venir – la victimologie et le harcèlement moral, les *Tués*). La plasticienne a conçu ce projet pour une installation visuelle et sonore avant que le Fifi (Festival international du film de l'Internet) ne la contacte pour lui proposer de le soumettre aux Ateliers d'écriture interactive. Pour réaliser ce site, l'auteur s'est entourée de Sébastien Lopez, webdesigner et de Fabien Malin, en charge de la vidéo. Du haut de leurs 24 ans, ils ont eu carte blanche pour se réapproprier le récit. Le film linéaire d'une heure et demi, riche de 172 photos et 17 témoignages vidéo, découpé en 30 chapitres, pêche cependant par une navigation très contraignante où l'interactivité se résume à tourner les pages d'un livre ●

MARIE LECHNER

<http://femme30ans.free.fr>

L'installation complète (site, photos, vidéo...) sera présentée à la galerie Les Filles du calvaire cet automne, 17 rue des Filles-du-Calvaire, 75003. Tél.: 01 42 74 47 05.



in Jalouse numéro 41
juin 2001
lab <http://>, Les femmes du net
par Alexia Guggemos
p. 40

[LAB]HTTP://

LES FEMMES DU NET

DES HOMMES DANS LA CREATION OU DIRIGEANTS DE START-UP : LA TOILE EST DOMINEE PAR LES MALES. MAIS DES FEMMES RESISTENT ET APPORTENT UN REGARD DIFFERENT SUR LE MONDE.

PAR ALEXIA GUGGEMOS (WWW.MUSEE-DU-SOUIRE.COM)/CONCEPTION GRAPHIQUE DEAUVILLE-THAT-I-LOVE

WWW.HOLOTT.ORG

Catherine Ginapé est la réalisatrice de *Maui*, une animation en flash 5 inspirée d'un mythe polynésien. *Le dernier exploit de Maui* apparaît tout en rythme et en couleurs. Un style proche des papiers découpés, original et gai. Un imaginaire purement féminin.

WWW.NOT2BE.NET

Agnès de Cayeux crée des univers sur Internet. Ses sites sont sans effet ultravoyeurs, comme c'est souvent le cas sur le Net. La finesse du graphisme et l'esprit littéraire qui se dégagent de ses œuvres soulignent une écriture rebelle et délicate.

WWW.SUPERFICIEL.ORG

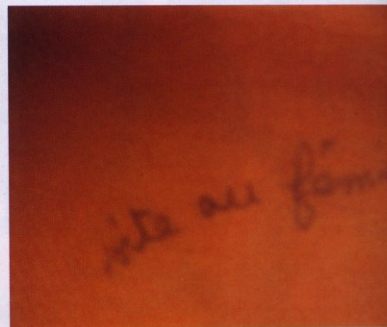
Joëlle Bitton est la créatrice de *Kindergarten*, une œuvre intuitive et sonore, récompensée par le Prix Nouveaux Talents 2001, au Festival international du film de l'Internet. Jeune et talentueuse, elle a collaboré à *Incident.net* et fait aujourd'hui partie du collectif Superficiel.

HTTP://FEMME30ANS.FREE.FR

Mireille Loup est à la fois photographe, vidéaste, écrivaine et auteur multimédia. *Une femme de 30 ans* : ce sont cent soixante-douze photos, vingt vidéos, une dizaine d'acteurs et une expérience à la Saline Royale. Soit mille heures de travail et cinquante MO de fiction interactive.

WWW.PRIMALINEA.COM

Geneviève Gauckler s'est fait connaître par ses pochettes de disques ou encore la revue *Minimix*. Après sa rencontre avec Thierry Kuntzel, elle est engagée par boo.com pour créer un magazine on line. Elle crée récemment *Pleix.net* avec Jean-Philippe Deslandes, compositeur de musique électronique.



WWW.PIN-UP-DU-JOUR.COM

Claire Dixsaut est productrice pour Caribara.com. Elle ne se contente pas à défendre un film comme *E-toro*, à découvrir des talents. Mais son site personnel, "La pin-up du jour", lui permet de mettre en avant les illustrateurs en qualité d'agent.

WWW.NTVFACTORY.COM

Nathalie Fourcade est, selon *Le Nouvel Economiste*, l'une des 100 premiers managers en France. Formée aux arts du spectacle, elle entre à la Générale des Eaux, est DG de Canal+, puis de Pierre Fischer, elle fonde NTV Factory, précurseur de la presse enrichie sur Internet.

WWW.PRESSONLINE.COM

Gaëlle Jamet est directrice de clientèle chez Wellcom, spécialisée dans les relations presse sur Internet. En plus d'être professionnelle et sympathique, elle sait naturellement convaincre. Coup de cœur : *Ecoliste.fr*, pour faire ses courses tout en soutenant des économies.

● Gare à vous

Être issue de cinq générations d'artistes, ça marque énormément. Mireille Loup hurle toujours dans la meute. Quoique...

● Lyne Crevier

Un soir de canicule, on se retrouve face au mythique studio Ernest-Cormier, rue Saint-Urbain. Un chat noir et blanc paresse sur la pelouse. Le félin de Mireille Loup, Marie, a suivi sa maîtresse, consenti à délaissé leur maison du 17^e siècle à Arles en direction du Nouveau Monde. Car Mireille, 32 ans, est très attachante. Jusqu'à certains de ses amis français, dont sa muse et meilleure amie, Anne Savi, lui rendent visite dans l'atelier-résidence d'artistes «transdisciplinaires» mis à leur disposition dans le cadre du programme franco-québécois Les Inclassables.

La photographe peaufine ici son projet d'installation visuelle et sonore, *Une femme de 30 ans*, qu'elle présentera dès l'automne prochain à Paris. Pour un aperçu de la chose, elle a mis en ligne le site <http://femme30ans.free.fr>, une fiction à cheval entre polar et telenovela, pimentée de passages à la fois salaces et sages. Un propos sur la féminité d'aujourd'hui au lendemain du féminisme pur et dur.

«Sur le site, ce sont des images en animation flash, retravaillées. L'héroïne, Anne, nouvellement séparée, rencontre des hommes de hasard, que j'ai masqués, trafiqués en numérique (rires). C'est une femme qui a 30 ans en l'an 2000, 30 ans après les années 70, la libération des femmes... Elle s'interroge par rapport à l'érotisme, à la séduction, à son envie [ou non] de maternité.»

Un narrateur raconte sa vie de manière très crue. «Ça parle de masturbation, de sexe», mais également d'affect. Une sorte de journal à la Bridget Jones assaisonné d'angoisse existentielle à la Simone de Beauvoir en plus de faire directement allusion à Balzac et son récit *La femme de trente ans*.

D'ailleurs, la littérature fait partie intégrante de la vie et de l'œuvre de Mireille Loup. Quand on a «fait» ses Beaux-Arts et ses Lettres modernes et que l'on possède par surcroît une assez jolie plume, c'est forcé. Dans son recueil de textes et photographies *Tudi* (2000), elle écrit, un tantinet sadique – et lucide: «[...] j'espère au moins que mon con une heure aura su l'amuser. Car enfin je te félicite pour ton sens du calcul, et les prouesses de ta bite même lorsque tu m'encules. [...] D'autant que je te



»» Autoportrait

vois, toujours assurant tes arrières, cultiver à la fois différents émouvants derrières.»

Péter les plombs ←

C'est encore elle qui affirme sans sourciller que «l'homme est intéressant à 40 ans, à 30... il n'existe pas encore». Provocante, elle sait aussi l'être avec ses amis, ses modèles. Devant l'objectif, si elle voit que quelqu'un bloque, ne se donne pas entièrement, elle sort l'artillerie lourde, provoque.

En octobre, elle fera partie de l'exposition *L'effet du logis*, réunissant des artistes québécois et français ayant transité au studio Ernest-Cormier. Au même endroit, Loup montrera quelques-uns de ses vidéos, vraisemblablement dans la salle de bain, dont le pissant *Henri* (1994): une série d'autoportraits de la fille sympa à la plus rasante, assortis de déclarations d'amour à gogo.

Multiple, la louve. Parfois manipulatrice, hyper narcissique (elle ne s'en cache pas), avec un sens de l'amitié indéfectible. **ici**

in Ici, Montréal
9-16 août 2001,
p. 31

LES LAUREATS de l'Atelier d'Écriture Interactive

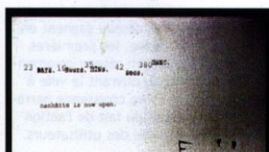
GALERIE INTERACTIVE |

MANHATTE

France, 2001
 Auteurs : Erwan Defachelles, David Caron, Yves Moulin, Fred Foquette
 (<http://www.analogiks-indians.com>)
 Narration algorithmique.
<http://www.manhatte.com>

Parcourez New York à la recherche de l'auteur de trois carnets de voyages retrouvés à l'aéroport JFK International, à NY Manhatte. D'énigmes en indices, son passé se dessine peu à peu et vous participez, en joignant votre contribution à celles des autres internautes, à la structuration d'un scénario évolutif. Manhatte est un film interactif qui mélange la vidéo, la photographie, l'animation, le texte et le son, et une «communauté virtuelle» permettant des échanges et dialogues entre les internautes.

«Nous avons choisi, à partir de faits réels et de la découverte de carnets de voyages, de raconter l'histoire d'un homme à la recherche du passé d'un autre homme, de la part de vérité que contient toute fiction. Le spectateur s'approprie ces images et ces textes, devient acteur et moteur de la fiction, et son parcours se confond peu à peu avec celui du personnage.»
 Erwan Defachelles.



UNE FEMME DE 30 ANS

France, mars 2001.
 Auteur : Mireille Loup
 Narration necrographique . Vidéo.
<http://femme30ans.free.fr>

«Une femme de trente ans» est un labyrinthe de photos, de vidéos et d'animations qui vous plonge dans les méandres de la quête identitaire d'une jeune femme seule, s'interrogeant sur le sens sa vie, les relations de couple, son rapport à la maternité... En voix off, un narrateur nous donne des pistes pour accéder à la psychologie de l'héroïne. Il est le témoin de l'existence de cette femme, il nous guide mais ne propose aucune lecture didactique.

«Le parcours est ouvert, même s'il est dirigé par le guide. Il est possible de revenir en arrière dans l'histoire, mais pas de sauter les étapes. Le personnage du narrateur se dessine au fil de la déambulation. On ignore qui il est jusqu'à la sortie du labyrinthe...»
 Mireille Loup.



L'Atelier d'Écriture Interactive a été créé pour enrichir la réflexion sur les nouvelles formes d'écriture interactive et pour encourager la réalisation de projets de fiction conçus pour Internet. Il se veut une passerelle entre les idées et leur mise en forme. Quatre candidats sont retenus pour participer à un séminaire de travail de trois mois pendant lequel ils vont bénéficier d'une aide financière mais également une aide en termes de savoir-faire (travail avec des réalisateurs, des designers, des programmeurs). Les quatre lauréats 2000, qui ont travaillé sur le thème du labyrinthe, sont exposés dans la galerie interactive.

Prochain thème de réflexion pour la session 2001 des Ateliers d'Écriture Interactive : L'architecture.
 Contact : Alexia Guggémos (06 12 09 61 36) - www.digima.org

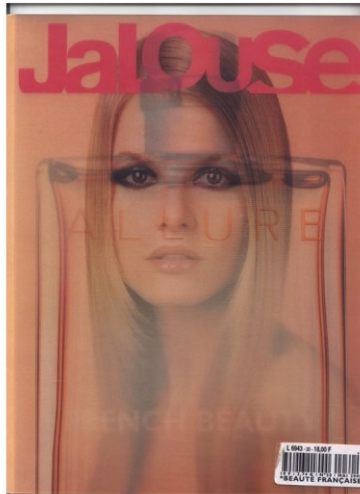
LA VIE COMMUNAUTAIRE

France, mars 2001
 Auteur : Michael Sterckeman
<http://www.multimania.com/sterckeman/>
 Narration nodale / fiction animée

Immiscez-vous dans la vie quotidienne d'un couple en choisissant le point de vue de l'homme ou celui de la femme. A travers le regard de chacun des personnages, l'internaute est témoin des incompréhensions et des difficultés de la vie à deux. Il assiste aux moments de doutes, d'euphorie, de séparations et de retrouvailles. Des situations qui ne seront étrangères à personne.

«Le principe de la digression me semble particulièrement approprié au récit interactif. Je pense au Don Quichotte de Cervantès qui marche suivant un principe cumulatif, l'histoire étant une suite d'aventures intéressant de très nom-





MAI 2000

[LAB] SOURIRE



RICTUS A LA LOUP(E)

HYPER CONTENT, HYPER DEÇU, HYPER JALOUX, LE VISAGE TRAHIT NOS EMOTIONS FACE A LA COLERE OU LA JOIE. DANS SON INSTALLATION PHOTOGRAPHIQUE "HYPER", MIREILLE LOUP A MIS EN SCENE LE SUPERLATIF ENTRE LARMES ET SOURIRES.

PAR ALEXIA GUGGEMOS (WWW.MUSEE-DU-SOUIRE.COM)

Extrait de *Tudi 6* :

“- Regarde autour de toi, le monde n'est pas très beau.

“- C'est un miracle au contraire qu'il soit encore si beau. Au royaume des Faibles, sous l'empire des morts-vivants, le monde s'enlaidit, et ce depuis toujours, et c'est bien un miracle de contempler ici-bas tant d'harmonie. Mais peut-être ne parlais-tu pas de ce manque de beauté-là ? Peut-être parlais-tu de ces gens aux visages creusés, aux regards éteints ? Il arrive un âge où l'on est responsable du physique que l'on donne à voir, n'est-ce pas ?”

Sans être comédiens, ceux qui posent devant l'appareil de Mireille Loup jouent des rôles. Membres de sa famille ou intimes, ils n'ont pas davantage le statut de modèles. A travers ces images, nous sommes loin des atmosphères underground de Nan Goldin. Le décalage est ailleurs. Certains de ses personnages présentent des mines tristes, épuisées, d'autres rieuses à l'excès. Orlan pourrait s'y retrouver (manquerait un œil au beurre noir). Sur l'un des diptyques, un homme, au téléphone, a

un air réjoui. Une bonne nouvelle ? La jeune femme sourit également. Tous deux se protègent du soleil sous des chapeaux-parapluie multicolores. Le bonheur du couple est caricaturé, modélisé. Selon l'étymologie du mot, "Hyper" renvoie à ce qui est "au-delà" ou "au-dessus". Qu'y a-t-il au-delà de ce sourire ? Les modèles souriront-ils réellement ? Difficile de ne pas se laisser aller à quelque moment de sincérité quand on connaît la nature aimable et sympathique de la jeune artiste. La série d'images "Hyper" datant de 1998 est aussi une œuvre sonore. "Hyper" est l'occasion de faire son marché de marques d'émotion, produits du désir et accessoires du quotidien. En mai, dans le cadre du festival Da Imagem de Braga, au Portugal, les Rencontres photographiques accueillent Mireille Loup, représentée à Paris par la galerie Les filles du Calvaire, avec "Hyper" et quelques nouveaux travaux.

Qui ? Mireille Loup. **Où ?** Festival Da Imagem de Braga (Portugal). **Quoi ?** *Tudi*, à paraître aux éd. Filigrane. **Quand ?** Du 1^{er} au 30 mai 2000.

Photos Mireille Loup.

La Roche-Jagu inspire les artistes

Ouest-France
Mardi 4 juillet 2000

Le domaine départemental de la Roche-Jagu, avec son superbe parc de trente hectares totalement aménagé, devient un lieu d'inspiration pour les artistes photographes parmi lesquels Mireille Loup qui nous vient d'Arles. Elle a décidé de réaliser un livre photo et textes sur le parc avec la collaboration des gens du pays. Aimée et Francis Le Minoux ont déjà posé mais des modèles viendront également de Paris. Ce livre d'art sera l'histoire fiction d'une héroïne dont les actes se passeront à la Roche-Jagu.

Quatre livres différents seront réalisés sur ce thème et édités par les éditions Filigranes spécialisées dans cette branche depuis dix ans et dont le directeur, Patrick Le Bescont, est de Trézélan-Bégard qui a déjà 80 livres d'art à son actif.

Ces publications sortiront en 2001 et seront en vente dans toutes les librairies de France permettant de ce fait au grand public de connaître et de vouloir visiter le

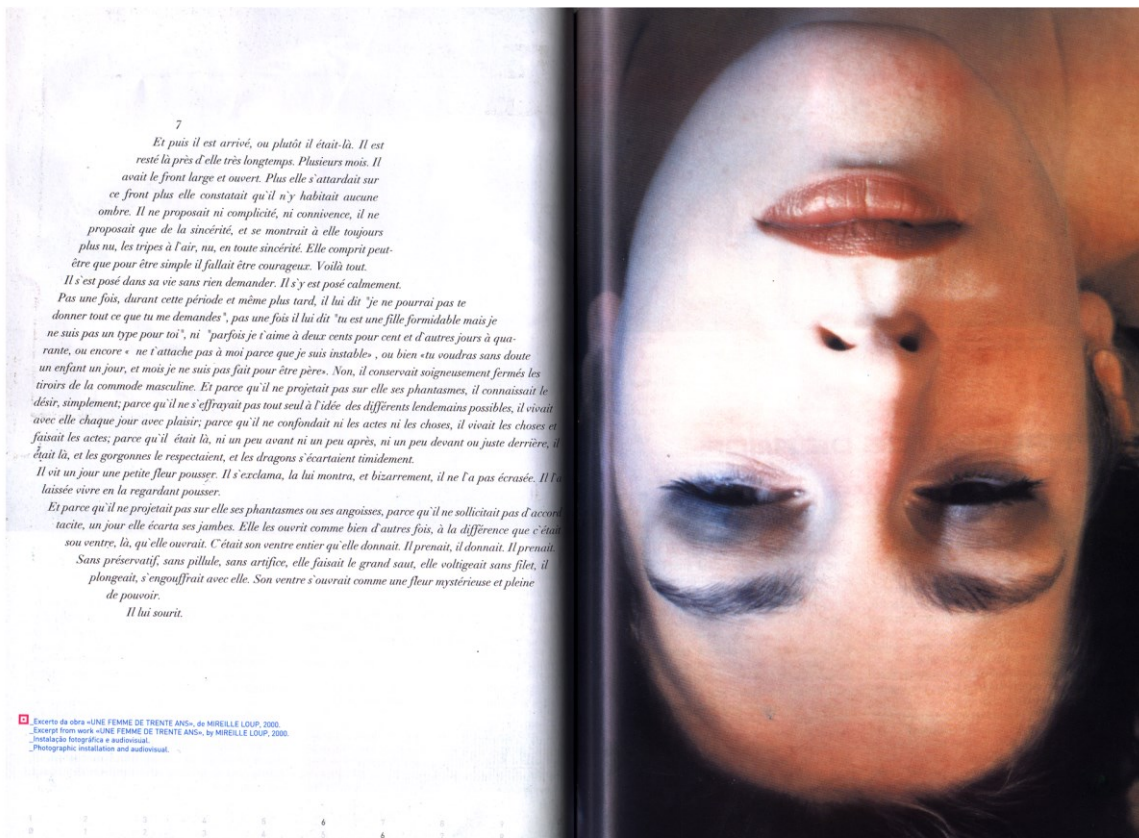


Mireille Loup, artiste photographe, et Patrick Le Bescont, éditeur, discutent de leur projet en surplomb du parc et de la mare aux chevaux.

site exceptionnel de la Roche-Jagu qui, de l'avis unanime, est une belle réussite du conseil général des Côtes-d'Armor.



in magazine Numero,
06-Esquizofrenia
Lisbonne, Portugal, 2000
pp. 66-67



mireille Loup

"Devido à velocidade, precipitamo-nos para além dos nossos corpos. Os nossos corpos só podem escalar os céus em vapores de gasolina. Ossos, sangue, carne, está tudo diluído."

A velocidade de que fala T.E. Lawrence no início deste século, é mecânica, e esta precipitação para além dos limites do nosso corpo é voluntária. É o assentimento dado por um herói trágico a um destino moderno. O seu Jardim do Eden foi um deserto e a sua queda, fulgurante.

Hoje em dia, a imagem do Eder, já não é a de um Oriente fabuloso, nem mesmo de uma vida nova com pretensões a um reencontro com o futuro. É apenas uma hora, ou, quem sabe, um fim-de-semana inteiro, que possa de facto pertencer-nos, escapando ao rapto do tempo hipertrofiado. No entanto, a velocidade não é mecânica. É a manifestação brutal de autoridade do colectivo sobre o indivíduo. [...] Ainda que, no que diz respeito à arte, este século tenha sido o da autobiografia e do auto-retrato, as formas sublinharam especialmente a desaparecimento do sujeito que se propunham pintar. Parece que, à obsessão do olhar sobre si próprio, se sucedem agora outras formas que põem de novo em causa a relação para que a possamos desde já agarrar e fazer dela mais uma "estética", ou para que tentemos, mais modestamente, captar o seu sopro especial.

Hyper de Mireille Loup é uma obra fotográfica e sonora do fim do século XX. O prefixo banal que a artista usa para o título significa, em grego, "acima de" ou "para além de". É no desfasamento entre vidas reais que resvalam e imagens feitas de uma felicidade-modelo, que a dramaturgia de *Hyper* encontra o seu tom adequado.

Sem serem actores, os personagens que vemos representam papéis. Não têm já o estatuto de modelos, palavra que os artistas legaram aos criadores de moda na linguagem comum. [...] Escolhidos pela artista, as suas atitudes, de acordo com os momentos da obra, mimam os movimentos da vida, ou, contrariamente, as poses artificiais dos cartazes, em que a ordem expressa de ser feliz tem conotações pornográficas.

O casal que fala, na banda sonora realizada por Mireille Loup e Daniel Gries, manifesta uma falsa e exagerada admiração por conseguir vaguear alguns instantes pelo paraíso perdido. [...] A sua conversa é apresentada como um passeio: depois de ter atraído o visitante à sala, ela acompanha o seu percurso, quadro por quadro. Constituídos por sequências de imagens, estes relatam cenas em que a mais crua intimidade está lado a lado com alusões às imagens públicas mais decentes. [...]

O triunfo da ópera no fim do século XX, anuncia o fim de uma certa forma de tragédia Romântica, escrita no masculino. [...] Esta obra invade uma certa estética falaciosa que tornando-a obsoleta e mostrando apenas a evidência da frase de Robert Filliou: "A arte é aquilo que torna a vida mais interessante do que a vida". E preciso continuar a viver.

Bernard Michel Goy

*Extraído de Denise Blanc, *Coté Jardin*, Perret-Gentil, Montreux, 1974

atrocinio

TOYOTA

2010

IF

artesias

arte Les Filles du Calvaire



Mireille Loup, da série *Hyper*, fresco de 100 fotografias, 1998

Mireille Loup

Ópera Intime

"In our velocity, we are launched beyond our bodies. Our bodies can only reach the sky in the shape of petrol steam. All our bones, blood and flesh are blended."

Velocity as referred by T.E. Lawrence at the beginning of this century is mechanical whereas this rush beyond the limits of our body is voluntary: it's the consent given by a tragedy hero to a modern fate. His Garden of Eden was a desert and his chute, enlightening. Nowadays the image of Eden is not the one of oriental fantasy, not even of a new life aiming at a newly found future. It is but an hour, a hole weekend maybe, which may actually belong to us escaping the abduction of time suffering from hypertrophy. And yet, this velocity is not mechanical: it is the expression of a brutal authority exercised from collective over individuals.

Art in this century was mostly focused on autobiography and self-portrait. However, its shapes have often stressed the disappearance of the subject supposed to be depicted. It is just as if the obsession of looking at oneself was followed by new approaches to relationships. These are supposed to be grabbed from now on in order to create different "aesthetics" or at least – in a more modest manner – to grasp its peculiar character.

Mireille Loup's *Hyper* is a photography and sound work from the edge of the twentieth century. The ordinary Greek prefix the author has isolated to make up the title, means "over" or "beyond". The drama in *Hyper* finds its right tone in the distance between real lives that have suffered deviations and made-up images creating the model for happiness.

Without actually being actors, the characters we see do play their roles. Neither have them the statute of models, a word left for fashion creators in everyday-life. [...] Their attitudes mimic the movements of life or, in reverse, the unnatural poses of posters where the imposition to be happy has pornographic connotations. The couple talking in the sound track produced by Mireille Loup and Daniel Gries shows strong but fake astonishment facing the chance of wandering for a few moments in the lost paradise. [...]

Their conversation is presented just like a walk: after having attracted people's attention to the room where the photographs are in exhibition, it accompanies the visitors all along, image by image. These images are composed of sequences of photographs reporting scenes where the crudest intimacy is side by side with references of plain public images. [...] The triumph of the opera at the end of the twentieth century announces the finish of a certain form of Romantic tragedy, written in the masculine gender". [...]

This work breaks through a certain fallacious aesthetics making it look obsolete by merely showing the evidence in Robert Filliou's sentence: "Art is all that makes life more interesting than art". Because there is a life to live.

*From Denise Blanc, *Coté Jardin*, Perret-Gentil editions, Motreux, 1974

in Encontros da Imagem 2000

cat. collectif, Braga, Portugal, 2000

Traduction portugaise et anglaise du texte de Bernard Goy (*Hyper*, catalogue monographique, 1999)

Photos et vidéos au risque du rire

Galleries à Paris. Lars Tunbjork, Mireille Loup et William Wegman, avec des fortunes diverses, traitent de l'étrange animal humain

LARS TUNBJORK, galerie Vu, 2, rue Jules-Cousin, Paris 4^e. Tél. : 01-53-01-85-85. M^o Sully-Morland. Du mercredi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 16 octobre.

MIREILLE LOUP, Galerie Les filles du calvaire, 17, rue des Filles-du-Calvaire, Paris 3^e. Tél. : 01-42-74-47-05. M^o Filles-du-Calvaire. Du mardi au samedi, de 11 heures à 18 h 30. Jusqu'au 16 octobre.

WILLIAM WEGMAN, Galerie Lilliane et Michel Durand-Dessert, 28, rue de Lappe, Paris 11^e. M^o Bastille. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 16 octobre.

Faut-il en rire ? La chose semble incongrue dans les expositions, surtout par les temps qui courent. Mais s'il faut passer par là pour comprendre un peu du monde un peu dingue, pourquoi pas... On peut vérifier la proposition dans quelques galeries parisiennes, où des artistes usent de l'image photo ou vidéo, de la saynnette construite ou captée, de la couleur toujours, de la narration parfois, pour parler de l'étrange animal humain et de ses ressorts.

Lars Tunbjork en premier lieu. Dans la spacieuse galerie Vu, ce Suédois offre un portrait moqueur de ses compatriotes, balayant au

moyen de photos en couleurs, précises et justes, jamais décoratives, le modèle social-démocrate bien connu. Il n'y a plus de modèle, il n'y a plus de pays et encore moins de nation sous l'objectif de Lars Tunbjork, mais un territoire formaté aux standards de la consommation et de la mondialisation américaines.

Tunbjork appartient à la longue liste des photographes qui auscultent les phénomènes de société, et dont l'Anglais Martin Parr serait le chef de file. Affiches, mobilier de bureau ou urbain, couvertures de magazines, vêtements, nourriture, ordinateurs, piscines, balançoires, jusqu'aux plantes vertes, tout a un air de déjà vu. Drôle ? Plutôt triefant. Comme ce salarié, badge de l'entreprise au veston, qui, sous le regard d'un collègue anéanti, joue au golf dans une salle de relaxation, pointant sa canne vers un trou dans la moquette et un drapeau ridicule.

AU BUREAU OU EN COUPLE

Tunbjork est au meilleur de sa forme, non plus quand il cerne des fragments ridicules de la vie suédoise - un domaine trop large qui favorise l'anecdote - mais dans une série en cours consacrée à la vie de bureau où le personnel devient mobilier, plus machine que les ordinateurs qui envahissent le cadre.

Mireille Loup joue également avec les ressorts de l'humour dans une vidéo attractive de seize minutes qu'elle présente à la galerie Les filles du calvaire, sous le titre *Henri 3, la chute*. Il s'agit d'une dizaine de saynettes narratives dans lesquelles Mireille Loup en personne joue différents types de femmes et annonce à l'homme avec lequel elle vit, en l'occurrence Henri, la rupture de leur couple. Elle est bourgeoise, snob, femme de ménage portugaise, baba cool, minable d'affaires... Elle rompt en face d'Henri ou au téléphone, elle est assise sur une cuvette de WC ou à son bureau, elle pleure ou hurle, opère avec tact ou détachement. On ne voit pas Henri, ou plutôt, le spectateur devient Henri puisque l'artiste crache à la caméra son monologue de rupture. Et lui explique ses raisons : amant minable ou volage, refus de faire un enfant, relation vide, usure du temps...

Invité à s'asseoir face à l'écran, le spectateur observe d'abord avec distance, rigole, puis écoute. Le « panel » de Mireille Loup est assez large pour qu'une fois au moins, il s'identifie à Henri. Et alors il ne rigole plus du tout. Egalement photographe, Mireille Loup appartient à une génération qui analyse, au moyen de l'image banale, les relations du couple. Mais là où ses

images fixes, souvent, n'échappent pas à une standardisation de la photo contemporaine, cette vidéo aux textes bien sentis montre que Mireille Loup sait de quoi elle parle.

DES CHIENS JOUENT À L'HOMME

William Wegman, un des photographes les plus célèbres de la planète, revient à la galerie Durand-Dessert. Depuis plus de vingt ans, cet artiste américain fait rigoler tout le monde en mettant en scène ses chiens, des braques de Weimar. Des chiens qui jouent à l'homme - Wegman leur a même fait interpréter *Cendrillon* et *Le Petit Chapeyron rouge*, qui sont devenus des livres pour enfants.

Cette exposition marque un tournant. Pas du meilleur tonneau. Les chiens ne sont plus les acteurs d'une narration symbolique - l'homme derrière l'animal - mais de simples formes mises en tension avec des fonds de couleur bleu, jaune ou fuchsia : cuisse, museau, pattes évoquent une église ou une montagne. C'est contemplatif, académique et assez ennuyeux. Se pose alors à Wegman, comme pour tous les artistes qui ont usé jusqu'à la corde un système qui a fait leur gloire, un casse-tête : comment en sortir ?

(MICHEL GUERRIN) M. G.

Les Arts - page 26 - du 22 au 28 septembre 1999 - aden

Les Filles du Calvaire

Exposition : 14 septembre au 16 octobre
Mardi au samedi 14h à 19h30

3 x 3 = 9
= 3 œuvres x 9 artistes.

Une proposition collaborative pour les 3 ans de la galerie

17 rue des Filles du Calvaire 75003 Paris. Tél. 01 42 74 47 05. M^o Filles du Calvaire. Du mardi au samedi de 14h à 19h30.

Installateurs :
Cho & Yun,
François Desrosiers,
Elles Perennouach.

Peintres :
Dominique Guillot,
James Hyde,
Philippe Tourriol.

Photographes :
Mireille Loup,
Corinne Mercadier,
Paul Pourreau.

Galleries

3 x 3 = 9

jusqu'au 16 octobre à la galerie

Les Filles du Calvaire

Les Filles du Calvaire fêtent leurs trois ans, avec... neuf artistes. Trois installateurs, trois peintres, trois photographes, ou comment réunir les recherches souvent ultraformalistes et parfois ironiques des peintres de la galerie (James Hyde, Philippe Tourriol) et les facettes souvent plaisantes de ses photographes. Paul Pourreau, au milieu des débris, est très en forme, tout comme Mireille Loup : toute la verve et la dérision de la jeune artiste sont concentrées dans ses vidéos, exercices de style autour de tordants amours et désamours joués sur tous les tons, à la « J'ai embouti ta voiture ! ». A voir aussi, une installation vidéo intrigante de Cho & Yun, au cœur d'une cabane.

■ **Galerie Les Filles du Calvaire - art contemporain**, 17 rue des Filles du Calvaire, Paris 3^e. 01 42 74 47 05. Du mardi au samedi de 14h à 19h ; entrée libre.

Les Arts - page 30 - du 15 au 21 septembre 1999 - aden

Galleries

3 x 3 = 9

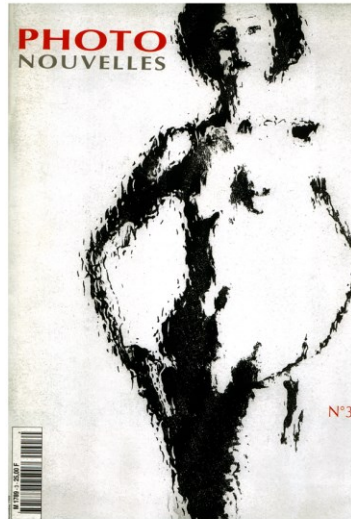
jusqu'au 16 octobre à la galerie

Les Filles du Calvaire

Les Filles du Calvaire fêtent leurs trois ans, avec... neuf artistes. Trois installateurs, trois peintres, trois photographes, ou comment réunir les recherches souvent ultraformalistes des peintres de la galerie (James Hyde, Philippe Tourriol) et les facettes souvent plaisantes de ses photographes (Paul Pourreau, Mireille Loup, saisissante comédienne de ses vidéos).

■ **Galerie Les Filles du Calvaire - art contemporain**, 17 rue des Filles du Calvaire, Paris 3^e. 01 42 74 47 05. Du mardi au samedi de 14h à 19h ; entrée libre.

in Photo Nouvelles
 Novembre 1999
 par Jacques Marchais
 pp. 10-11



PARIS PHOTO

Emilien

Un grand local clair sur deux niveaux aux murs blancs où la lumière du jour parvient au sol en traversant une mezzanine ouverte sous une verrière : Christine Ollier, directrice artistique de la galerie Les filles du calvaire nous reçoit dans ce lieu magique et convivial.

Êtes-vous une galerie photo ou une galerie d'art contemporain ?
 Nous sommes une galerie d'art contemporain ouverte à tous les médias, la vidéo, la sculpture, la peinture et les installations, bref tous les arts du présent. Nous avons ouvert en 1996 avec six expositions de photos pour affirmer que celle-ci occupe une place majeure dans l'art contemporain. Ce qui n'était alors pas évident. 1996 fut l'année de la déferlante des photos dans les galeries d'art contemporain et dans les foires. Je venais de New York où j'étais directrice artistique dans une galerie. Et j'ai vu, bien avant la France l'importance et la place que prenait la photo dans la création artistique contemporaine. Donc j'ai continué de faire ce qui m'intéressait. Par ailleurs j'ai un grand amour de la photo, autant la photo d'auteur que le reportage ou la photographie dite plasticienne.

Quel genre de photographie délectez-vous ?
 Je défend les artistes qui créent leurs propres langages plastiques à travers la photographie. Aucun ne le fait en fonction de la clientèle puisqu'elle n'existe pas encore. Pour notre équipe de photographes nous avons fait un choix très spécifique puisque sur nous artistes il y a huit français. J'ai pris le contrepied du milieu pour dire qu'il y a de très bons photographes en France, et qu'il serait temps de les défendre. Notre politique commence à porter ses fruits. Mais c'est une prise de risque possible dans la mesure où nous assurons le suivi de diffusion de nos artistes.

Votre prochain programme annonce des expositions seulement de fin octobre 99 à fin janvier 2000, pourquoi ?
 Sur sept expositions par an nous organisons en moyenne trois expo-

sitions de photographies. Il y en a toujours une programmée au mois de novembre car cela coïncide avec le Mois de la Photo, ou avec Paris Photo; mais il peut arriver qu'il y en aient deux successives, cela est une question de programmation.

En combien d'exemplaires les œuvres photographiques sont-elles généralement tirées ?
 Pour tous les artistes, chaque photo est tirée entre trois et cinq exemplaires que nous vendons pendant et après les expositions, mais surtout dans les foires (Paris Photo, la FIAC, Art Brussel, Artco à Madrid...). Cette année nous essaierons de nous rendre à l'Art Chicago pour la première fois.

Travaillez-vous avec des partenaires extérieurs ?
 Nous essayons d'avoir une distribution assez large pour aboutir à des co-productions qui permettent des éditions en commun avec des institutions et des sponsors. Nous avons réalisé plusieurs catalogues (tirés entre 1000 et 2000 exemplaires) avec des mécènes privés. Nous avons réalisé des livres en co-édition avec Filigranes, car Patrick Le Bescont aime beaucoup les artistes de la galerie. Il travaillait déjà avec Corinne Mercadier, Gilbert Garcin, Sylvain Solaro, Catherine Poncin et Elaine Constantine.

Quel est votre public et pouvez-vous nous définir le profil de vos acheteurs ?
 Le public de la galerie est extrêmement large, c'est celui de l'art contemporain et de la peinture abstraite. Il y a des collectionneurs

venus de la peinture qui achètent maintenant de la photographie et des amateurs attirés par la photographie contemporaine.

Quel est le photographe qui se vend le mieux ?
 Peut-être Gilbert Garcin qui est paradoxalement le plus classique de nos photographes. Chez nous il est atypique. Son choix est mon coup de cœur. Je l'ai présenté à Paris Photo l'année dernière. On a vendu trente-cinq photos à des personnes très différentes.

Quel est en moyenne le prix de vos photos ?
 La fourchette des prix varie de 950F pour des 10x15 cm de Mireille Loup, jusqu'à 35 000F pour les grands formats de Paul Pouveau. En moyenne 10 500F pour une œuvre de Corinne Mercadier, et 22 000F pour la série de grands formats de Florence Chevallier intitulée L'enchantement.

Comment s'opère la sélection des photographes pour la FIAC et Paris Photo ?
 Pour la FIAC, je sélectionne les artistes qui s'inscrivent le mieux dans le champ de l'art contemporain et pour Paris Photo mon choix est plus affectif et s'oriente vers des photographes plus intimistes ou qui possèdent une poésie comme Gilbert Garcin ou Sylvain Solaro. Je présenterai sept photographes à Paris Photo, dont une petite exposition personnelle de Florence Chevallier. Je suis optimiste, et escompte beaucoup de retours.

Entretien réalisé par Jacques Marchais



Galerie les filles du Calvaire



Mireille Loup : 60000 couleurs (16x12 cm chaque) : chacun de mes voyages, 1992 - à suivre...
 Mireille Loup est née le 5 décembre 1969 à Lausanne, Suisse.
 Elle vit et travaille à Paris. Elle est représentée par la galerie Les filles du calvaire, Paris et par la Galerie Heona Tours, Athènes.

Artistes photographes représentés par la galerie Les filles du calvaire :
 Florence Chevallier, Gilbert Garcin, Edward Hillel, Elisabeth Lennard, Mireille Loup, Corinne Mercadier, Catherine Poncin, Paul Pouveau et Sylvain Solaro.

Entrez voir

Mireille Loup, photographe, expose à l'Artothèque

Jusqu'au 28 février, l'Artothèque accueille Mireille Loup, une jeune photographe parisienne. Elle propose une forme de résistance à l'inertie existentielle que peuvent causer les émois amoureux, les petits problèmes d'image de soi ou l'emprise du quotidien, par ses mises en scène photographiques. Drôle et vivante.

« Cette fois, c'est décidé, il est partait ». Emmitoufflé dans un duvet, bien calé dans son fauteuil, l'homme n'a pas franchement l'air d'être sur le départ. Même légende photographique pour cette petite féline noire et blanche, oreilles rabattues par la possible angoisse de l'objectif qui surgit devant elle.

Vingt-neuf photographies, au total, illustrent cette première série, intitulée « Les faux départs », sorte d'hommage ironique à celles et ceux qui ont, un jour, rêvé de changer de vie sans jamais faire le pas. « Le monde pèse, le corps pèse et le mouvement s'abolit. Dans ces moments de fatigue, de doute, de lassitude, les contingences de nos vies d'anti-héros nous rendent inertes. Les médias, eux, nous renvoient une image toute opposée : l'homme (ou la femme) y est en permanence fort, léger, souriant, dynamique, heureux, volontaire... inépuisable. D'où la série des « Fatigués ». Je souhaitais depuis longtemps travailler sur ce paradoxe. La grève des transports en commun parisiens m'en a fourni l'occasion », indique Mireille Loup.

Résultat : quarante-deux portraits d'anonymes, sans recherche d'ef-



La série « L'homme à la courge » de Mireille Loup, sorte de conte inspiré des « Enfants du Paradis », vient d'être primée par le Frac d'Ile-de-France.

fets particuliers, photographiés au flash, histoire de forcer un peu plus le trait de l'exaspération. En accompagnement, un dispositif sonore plaçant pour le culte de la réussite : « Je me sens bien, je suis très à l'aise, dy-na-mi-que, l'esprit d'entreprise, c'est important... », surajoute au décalage. On l'aura compris : Mireille Loup panse ses plaies ou évite d'y

penser par la mise en scène et la narration photographique de situations quotidiennes tournées en dérision.

Futiles et pénibles maux de l'existence, petites et grandes joies éphémères, si tout peut basculer et conduire au drame, rions-en avant, pendant et après. Telle semble être la morale de cette exposition sensible et bien pensée.

L'artiste écrit de petits ouvrages, sortes de « petits pamphlets » sur le quotidien là encore, ou l'univers artistique, exposés à la galerie des Filles du Calvaire dans le III^e arrondissement à Paris.

□ **Pratique.** Mireille Loup à l'Artothèque, hôtel d'Escoville, jusqu'au 28 février.

Arts – page 26 – du 13 au 19 janvier 1999 – aden

MIREILLE LOUP

jusqu'au 28 février à Caen

Mosaïques d'instantanés déjantés et de visages shootés au quotidien, les murs de photographies de Mireille Loup déconcertent un brin et déçoivent parfois. Toute la verve et la dérision de la jeune artiste est en revanche concentrée dans ses vidéos, que l'on vient de voir à la galerie des Filles du Calvaire à Paris. *Henri et Henri II* sont deux exercices de style autour de tordantes amours et désamours, jouées sur tous les tons, alors qu'*Achetons français* tourne autour de singeries d'industriels, qui parlent force de frappe et bons vins.

■ **Artothèque de Caen, hôtel d'Escoville, pl St-Pierre, Caen (14). 02 31 85 69 73. Du mar au sam de 14h à 18h, dim de 15h à 18h30 ; entrée libre.**

L'Artothèque de Caen a le plaisir de vous convier à l'inauguration de l'exposition

Mireille Loup

le vendredi 15 janvier 1999 à 18h à l'Artothèque

A l'occasion de cette exposition un colloque sera organisé par l'Artothèque de Caen l'après-midi du samedi 16 janvier 1999 à 14h30 au Centre Culturel de Caen (14000 Caen) - 02 31 85 69 73

Pour l'inscription au colloque de l'Artothèque de Caen, merci de contacter le service de Caen de l'Artothèque de Caen au 02 31 85 69 73 ou de l'Artothèque de Caen au 02 31 85 69 73

Mireille Loup (Caen, 1967) - Courtes vidéos Les Més au cinéma

Artothèque de Caen - Hôtel d'Escoville - Place St-Pierre - 14000 Caen - 02 31 85 69 73 - 02 31 85 69 73

Artothèque de Caen - Hôtel d'Escoville - Place St-Pierre - 14000 Caen - 02 31 85 69 73 - 02 31 85 69 73

Un vent audacieux souffle sur le Mois de la photo

MARIE-ÈVE CHARRON
collaboration spéciale

La sixième présentation du Mois de la photo a pris son envol jeudi et filera à vive allure jusqu'à la mi-octobre. L'équipe du centre Vox, maître d'oeuvre de la biennale, a conçu une programmation aux horizons larges. Artistes d'ici et d'ailleurs, particulièrement ceux des Pays-Bas, verront leur travail diffusé un peu partout à Montréal. Parmi les expositions, une oeuvre phare, celle d'Alfredo Jaar, veillera sur la ville.

Dans le ciel montréalais, un inhabituel flash rouge éclaire la coupole du Marché Bonsecours, aussi quartier général du Mois de la photo. Ce dispositif est l'intervention-publique d'Alfredo Jaar, Chien aujourd'hui installé à New York. Le projet de l'artiste distille l'expression photographique pour n'en retenir que l'essence, c'est-à-dire la lumière. Mais au-delà de sa référence au médium à l'honneur ce mois-ci, l'intervention *Lights in the City* cherche à éveiller chez nous



Les Fatigués (détail), 1997, de Mireille Loup.

un brin de conscience sociale, car la lumière ne jaillit de la coupole que lorsqu'un sans-abri de passage à l'Accueil Bonneau, à la Maison du Père ou au Refuge des jeunes ac-

tionne un bouton, signalant ainsi sa détresse.

Si l'intervention *Lights in the City* peut apparaître floue dans ses objectifs, c'est que l'artiste souhaite

s'écarter du sensationnalisme afin de préserver la dignité et la vie privée des itinérants.

Deux expos majeures

Le Mois de la photo tout entier sera traversé d'un désir de sensibilisation sociale. L'objectivité documentaire telle qu'on la connaît, photos petit format à portée descriptive, sera interrogée, voire critiquée. C'est le pari que se propose de tenir l'événement qui a pour thématique cette année *Le Souci du document*. La pratique documentaire s'est renouvelée et c'est ce que l'on pourra voir à l'intérieur du Marché Bonsecours dans le cadre de deux expositions réunissant 13 artistes de diverses provenances, que présentent les commissaires Marie-Josée Jean et Pierre Blache.

C'est à travers le paysage au sens large que les artistes du volet *L'Évocation*, présenté par M. Blache, abordent certaines réalités sociales. Les passages de l'homme blanc sur le territoire d'autochtones sont traqués (Jorma Puranen), des détails de locaux de policiers d'Irlande du

Nord suggèrent une violence écrasante (Paul Seavright) et les atrocités du Rwanda sont abordées (Alfredo Jaar).

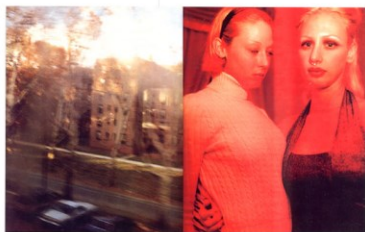
C'est dans le second volet, *Habiter le présent*, de la commissaire Marie-Josée Jean, que le visage traditionnel de la photo documentaire éclate vraiment. Les oeuvres photographiques présentées sont souvent le résultat de métiages avec le cinéma, la publicité et la vidéo. Elles abordent des préoccupations actuelles évoquées par la fatigue minant les visages (Mireille Loup), des portraits de sans-emploi (Pelle Krohnstedt), l'anonymat de la rue (Johan Van der Keuken), la frénésie de la culture techno (Nick Waplington) ou encore la contamination de la sphère privée par le public (Eija-Liisa Ahtila).

LIGHTS IN THE CITY, L'ÉVOCAATION, HABITER LE PRÉSENT, jusqu'au 17 octobre, au Marché Bonsecours. Accès gratuit tous les jours de 10 h à 18 h et mercredi jusqu'à 20 h. Visites commentées par les commissaires le 24, 25 et 26 septembre de 14 h à 15 h 30. Info : 514-390-0382.

Images du monde

L'ÉVOCAATION
HABITER LE PRÉSENT
Marché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est
Jusqu'au 17 octobre

BERNARD LAMARCHE



Le Mois de la Photo à Montréal
Un aperçu de la sixième édition
Septembre 1999

Le Mois de la photo
à Montréal

pierrres, portant même un regard sur les photographes et reporters qui «couvrent» l'événement. Une belle métaphore sur la photographie de guerre, une fragmentation radicale du reportage, une tendance à laquelle cède la production de Nick Waplington. Avec des images fortes de gens harassés par la fatigue, Mireille Loup aligne des portraits révélateurs. Dommage que la mise en contexte par le son, une évocation de la condamnation de la société à la performance, tombe à plat en installant un dualisme simpliste. Pelle Krohnstedt documente de manière fort captivante, de manière à rompre avec les lieux communs véhiculés par les médias, la vie privée de très jeunes sans-emploi qui semblent avoir intégré à leur mode de vie cette réalité. Des images qui plongent parfois dans l'intimité des gens.

Une oeuvre en particulier est plus forte que les autres, plus dérangeante. Dans une salle fermée, qui s'échauffe selon la circulation des spectateurs, deux projections font défiler les portraits vidéo d'adolescents pris dans une discothèque. Ces jeunes à l'identité encore mal définie défilent seuls devant la caméra, pendant une minute chacun, et montrent ce qu'ils veulent bien que l'on voie d'eux. Le malaise s'installe rapidement devant les incertitudes de ces identités encore fragiles, que la caméra déséquilibre à mesure que l'image sociale s'éffrite et s'épuise. L'oeuvre traite autant du pouvoir transformateur de la caméra, puisque ces adolescents, se sachant regardés, brandissent haut leur image vulnérable, fragilisée par la caméra — un fard social qui adhère à peine à la peau. Troublant.

LE DEVOIR. LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 SEPTEMBRE 1999

LES ARTS

ARTS VISUELS

Toute la vérité

Dans le cadre du Mois de la photo, notre journaliste a fait la tournée des expositions et en a retenu quelques-unes qui explorent avec force la réalité sociale.

Nicolas Mavrikakis

Le Mois de la photo, cru 99, est une bien bonne année. Tout d'abord, on se doit de féliciter les organisateurs pour le choix du thème central. *Le Souci du document* pose judicieusement l'actualité du médium photographique. La photo depuis une vingtaine d'années a pris trop souvent des allures esthétisantes. Dans les expositions, qui se tiennent au Marché Bonsecours, elle retrouve une visée politique et sociale forte. Sans pour autant tomber dans l'illustration bon chic bon genre de beaux principes sociaux, ou dans la moralisation et la culpabilisation à outrance. Ici et là, on voit l'intérêt des clichés à rendre compte du quotidien et de la vie ordinaire, sans «héroïsation» et sans grandiloquence. À voir ces images, on réalise comment l'esprit intimiste des clichés de Nan Goldin (malheureusement, absente de cet événement) a marqué la photo depuis vingt ans.

On aime beaucoup les artistes sélectionnés par **Marie-Josée Jean** pour le volet de l'expo intitulé *Habiter le*

présent. Le titre est d'une grande pertinence et semble répondre à des questions que parfois on se pose. À quoi bon la production presque massive de photos et d'œuvres d'art? S'agit-il de tout simplement rajouter des images et des objets dans les collections des musées?

Pour la jeune Française **Mireille Loup**, l'art doit avoir un but plus concret. Son travail, elle le voit complètement politique, mais «dans un sens large, pas nécessairement dans un esprit gauchedroite. J'essaie de faire une intervention à mon niveau de pouvoir».

À travers des photos «pauvres, pas retravaillées, je mets en place un travail non esthétisant qui est de l'ordre du sociologique». Ses clichés sont d'ailleurs réalisés avec des amis qui lui servent de modèles et qui parfois l'appellent pour lui dire: «Mireille, j'ai pas trop le moral, on fait des photos? Ça me ferait du bien...» En captant sur pellicule des gens fatigués (lors de la grève des routiers, en France, en 96), elle s'attaque aux poses maniérées conventionnelles que l'on prend devant la caméra. Le sujet de la fatigue devient comme un moyen de «redonner une

authenticité au médium photo et un côté humain aux gens représentés». Très pertinent.

On appréciera aussi beaucoup l'intervention du jeune artiste suédois **Pelle Kronestedt** qui s'interroge sur la situation des sans-emploi. Voulant redonner un visage aux statistiques, il est allé, dans 15 pays européens, rencontré des personnes qui correspondaient au chômage moyen. Cela donne une présentation de la vie de jeunes (et aussi de moins jeunes) extrêmement touchante. Sans faire dans le misérabilisme. En fait, les couleurs et le montage de toute une série de petites images rendent l'ensemble, paradoxalement, très riche (visuellement), très beau sans être joli.

La vidéo intitulée *The Buzzclub*, de **Rineke Dijkstra**, est tout simplement fabuleuse. Il s'agit aussi d'un portrait collectif de jeunes qui, dans ce cas-ci, s'amuse dans une discothèque à Londres. L'artiste les a laissés libres de faire ce qu'ils voulaient devant l'objectif. D'allure photographique (la caméra et les modèles ne bougent presque pas), ce document est passionnant et souvent amusant. On a le



Extrait d'une œuvre de Mireille Loup: «Un travail non esthétisant qui est de l'ordre sociologique.»

LE JOURNAL DES EXPOSITIONS

L'actualité de l'art contemporain en région parisienne

N° 60 - décembre 98 - gratuit

PAUL POUVREAU MIREILLE LOUP

LES FILLES DU CALVAIRE
ART CONTEMPORAIN

jusqu'au 9 janvier
du mardi au samedi 11h-19h
17, rue des Filles-du-Calvaire 75003 - tél. :
01.42.74.47.05

Les "house photographs" de Paul Pouvreau et les biographies intimistes de Mireille Loup (respectivement exposées au premier étage et au rez-de-chaussée de la galerie) : deux manières de montrer l'en-dessous de la société contemporaine.

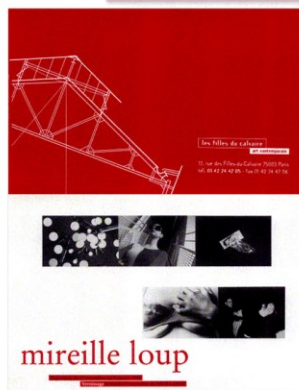
Le travail de Paul Pouvreau est marqué par un refus de la gravité et du sérieux. Ses photographies mettent en scène un monde d'objets insignifiants : cartons d'emballage, tapis, chaussures, papier-peint, etc. Il montre des choses banales que nous ne prenons jamais la peine de regarder, qui s'amoncellent dans notre environnement quotidien, des protagonistes oubliés du monde de l'hyperconsommation. Il photographie le théâtre de ces choses, leur happening, les fait parler (cacophonie isotopique dans *Fragile* 1997), raconter une histoire (*La Coupe* 1996), jouer des rôles. Les "objets/signes" de Paul Pouvreau sont de grands bavards. Le résultat est souvent insolite et cocasse : un monde désorganisé, entre sens et non-sens, l'envers du rangement, le dérangement des choses.

Pour apprécier ces photographies triviales, sans profondeur et volontairement inesthétiques, il faut apprendre à les lire. Leur apparente légèreté masque une réflexion amusante et amusée sur la mise en boîte du monde, sur sa consommation et sur ce qu'il en reste : l'emballage. Mais cet

emballage n'est jamais vide, il est encore une image du monde, une image dans laquelle le monde se réfléchit, un monde à part entière à partir duquel le photographe recompose le monde.

La figure et le corps humains, inessentiels dans les photographies de Pouvreau, deviennent les thèmes centraux du travail de Mireille Loup. *Hyper*, sa dernière œuvre, mélange son et photographies. C'est une immense fresque parcellisée comme le sont les identités des personnes photographiées. Mireille Loup interroge la psychologie d'individus dans un monde tourné vers la performance, vers la démultiplication de soi, la difficulté d'être soi quand on est toujours poussé à aller au delà de soi. Elle ne photographie pas l'exclusion, mais le coût psychologique de l'ajustement. L'œuvre repose sur le décalage entre les photographies de personnages sans illusions dont elle présente des tranches d'existence, et la bande son : un dialogue superficiel.

Scènes de vomissement, de souffrance (très prenantes), d'hystérie, moments d'extase obtenus par des techniques de gestion de soi (yoga) ou par des drogues et des psychotropes (*Sister Morphine* et *Miss Prozac*), quelques moments de tendresse dans un monde de déchirements et de violence, beaucoup de scènes de solitudes et d'impossibilité à communiquer dans un monde sans fil, etc. avec comme bruit de fond la joie de vivre factice d'un couple. Avec *Hyper*, le spectateur est plongé dans un univers sans plénitude, où la souffrance est réelle et le bonheur rarement authentique.



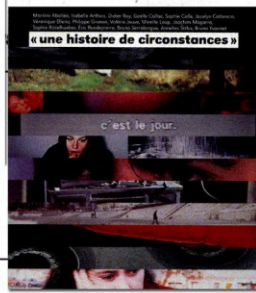
Gabriel LEROUX

Paul Pouvreau,
Mireille Loup

Alors que Paul Pouvreau nous entraîne dans un improbable déménagement – pas franchement palpitant –, Mireille Loup nous convie, avec « Hyper », à une mise en scène crue de sentiments exacerbés. Hypercoincés s'abstenir...

Jusqu'au 9 janv., galerie des Filles du Calvaire, 01-42-74-47-05.

TÉLÉRAMA PARIS N° 315
30 DÉCEMBRE 1998



« Une histoire de circonstances », une expo-photo au Lieu jusqu'au 20 décembre

Quand les images se font récits

« Une histoire de circonstances » où l'image comme autant de récits, de trames artistiques et plastiques, se déroule jusqu'au 20 décembre à la Galerie Le Lieu, à la Maison de la mer. Neuf artistes y exposent et y confrontent leurs tranches de vie, tendres ou grinçantes mais toujours sincères.

C'est la dernière exposition de la saison 1998 à la galerie Le Lieu. Pour l'occasion, l'équipe du Lieu a mis les bouchées doubles. « C'est, sans conteste, l'expo la plus importante sans volonté de dévaloriser les précédentes bien évidemment », indique Patrick Bernier, directeur de la galerie. « Une histoire de circonstances » est une co-production entre trois sites dédiés à l'art photographique en Bretagne : Le Triangle à Rennes, l'Imagerie à Lannion, et le Lieu.

A Lorient, le premier chapitre de cette exposition s'écrit par la confrontation de neuf artistes contemporains de générations, de courants, de reconnaissance très différents. « L'exposition a été confiée à Anne Durez, une jeune critique d'art, fraîchement sortie de l'université. C'est la première expo qu'elle conçoit. »

Confrontations

La mise en œuvre du projet a requis un an de travail, le résultat présenté (soit 24 artistes) est le fruit d'une élaboration collective pensée par Anne Durez. « L'idée première était de mener l'enquête sur la scène de la photographie contemporaine. La majorité des artistes présentés sont jeunes et sont implicitement confrontés aux



Drôles d'histoires, drôles de trames, drôles de dames...

récits d'artistes plus reconnus. Confrontation également entre la photo et le cinéma ou la vidéo », explique Anne.

Quant à l'image-photo elle-même, si son point de départ est, par évidence, la saisie de l'instant ou de l'espace, elle devient ici histoire, récits. Des artistes comme Mireille Loup ou Véronique Ellena ont résolument pris le contrepied de l'évidence en offrant leur mise en scène à la sagacité du spectateur. « Je mets en scène mes modèles attirés, j'aime soulever des questions sur le plan affectif, mais je le fais sur un mode

ludique. » Mireille propose quatre séries d'histoires de couples, « de ces couples qui se sont tant aimés » et oscille entre le clin d'œil bucolique, la banalité et les affres du quotidien ou l'irréalité des « télé novélas » à la brésilienne. « Je travaille également sur un mode de mise en scène avec des gens de mon entourage, confie Véronique, l'humanité, la sensibilité, la fragilité des « grands moments de la vie », comme la construction de sa maison ou sa première surprise-party, que je mets en images, représentant le bonheur à l'état pur. »

Du bonheur, l'exposition en distille instantanément au visiteur, histoire de circonstances sans doute.

Pierre WADOUX.

□ Neuf artistes exposent à la galerie Le Lieu, Maison de la mer jusqu'au 20 décembre : Martine Aballéa, Isabelle Arthuis, Gaëlle Callac, Sophie Calle, Véronique Ellena, Valérie Jouve, Mireille Loup, Sophie Ristelhueber et Annelies Strba. Le Lieu est ouvert du mardi au samedi de 11 h à 18 h, le dimanche de 15 h à 18 h. Tél. 02 97 21 18 02.

L'univers du quotidien à la Biennale de Champigny

CADAVRES EXQUIS 96, 26, rue de Verdun, 95400 Champigny-sur-Marne. De 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 17 juin. Tél. : 49-83-71-13.

Le site du Rotin, une manufacture désaffectée de Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne), abrite une biennale d'art contemporain, animée depuis 1992 par l'ACT (arts, communication, théâtres), association soucieuse d'un art immergé dans la ville, le présent et les pratiques sociales. Cette année, le thème « Réalités quotidiennes » rassemble une quarantaine d'artistes répartis dans un méandre de hangars et d'allées, de couloirs,

caves, bâtiments administratifs. L'installation *13^e Parallèle*, de Xavier Cahen, engage le visiteur à se glisser entre des voiles de navire qu'un vent, qui ne vient de nulle part ou de partout à la fois, oriente en tous sens. En guise de roulis, un enregistrement diffuse des extraits d'actualité relatifs à la crise et au retour du religieux. Cependant, la perte du cap n'est pas toujours synonyme d'horizons nouveaux. Ainsi, Gilles Favier, à travers une installation de photographies qui retrace une brève histoire de l'immigration en France, rappelle que, dès 1881, la foule française poursuivait les immigrés italiens dans les rues de Marseille. Pour s'approcher des portraits disposés au

mur, il faudra d'abord piétiner *Le vrai visage de la préférence nationale*, à savoir l'effigie de Jean-Marie Le Pen, tapissant le sol. On verra alors la photographie d'une enfant africaine dans la cour d'un immeuble. Un texte explique : « *Elle s'appelle Baraka.* » Non loin, il y a aussi le portrait de Rît Châlâl, le harki, au camp de Bias, celui de Stanislas Radajevsky, et beaucoup d'autres.

Les « Réalités quotidiennes » ne se nourrissent pas seulement de l'actualité. Le visiteur découvre un parcours plus intimiste. Par exemple, le travail d'Olivier Pasquiers : des silhouettes indéfinies photographiées en grand format – donc non identifiables – qui

tendent vers le public un petit cliché, net cette fois, où s'inscrit dérisoirement l'image des êtres chers. Dans beaucoup de travaux, l'économie des moyens, la défiance envers la culture de masse, rappellent nombre d'artistes des années 70. Plus raisonnable, mais aussi plus cynique, l'art d'aujourd'hui compose avec l'univers de la consommation, du cliché et du gadget. Dans sa vidéo, Mireille Loup, devenue metteur en scène de sa propre existence, emprunte aux magazines féminins leurs poses, leurs stéréotypes, pour séduire un certain Henri qui n'existe que dans son imagination.

C. J.

in Le Monde, juin 1996

Articles de fond

Paul Ardenne

INTEMPESTIVE

HUIT NOTATIONS NON TOUTES BIEN EMBOUCHEES SUR L'ART DE MIREILLE LOUP

1998

« Développer toutes les puissances que l'on sent en soi-même. Beau programme (...). J'aperçois un peuple de désirs et de passions qu'il va falloir gouverner. L'amour est puissant. La soif est puissante. La colère est puissante. La tristesse, l'ennui, l'horreur de soi-même, sont de mauvais compagnons. Il faut vivre avec eux pourtant ». « Vivre avec eux pourtant », et vivre avec l'amour, la soif, le peuple des désirs et des passions, tant qu'on y est. Et vivre avec les autres, forcément, en plus de vivre avec soi. Ainsi parle Alain, dans ses *Propos* (t. 2, 1920), consignait combien l'existence n'est pas une vallée de roses et, moins encore, une affaire dont se débarrasser sans mal.

La vie comprise comme cet « encombrement » que suggère la prose du philosophe : en substance, telle est la nourriture de l'œuvre de Mireille Loup. Recourant volontiers à la photographie narrative, familière de l'écriture de textes de type essai ou roman, l'art de Loup n'a en effet cessé de puiser dans la vie comme elle vient, mixte compliqué de réalité plus ou moins maîtrisable, de projets et de contrariétés. Une thérapie par l'art interposé ? Rien n'est moins sûr. L'ironie, un fort penchant à la désacralisation façonnent chez Loup une création caustique dont on pressent que son auteur n'a pas de manière instantane le désir de la parfaite santé. Ainsi, là où Alain ajoute, tout à faire resplendir les derniers feux de l'humanisme, « Il faut de l'ordre à l'intérieur de moi, il faut que tous ces monstres enchaînés fassent un homme, et non un fou aux cent visages », Mireille Loup se portera pour sa part à une perspective inverse : considérer pour ce qu'il est le désordre situé à l'intérieur de soi, cerner qui, au vrai, est ce fou (cette folle, pour la circonstance) aux cent visages.

1° - Il n'y a pas d'identité heureuse

Le multiple du visage, justement. *Chacun de mes visages* (1992-...), une série photographique à rallonge, a été programmée dès la première image obtenue pour ne finir qu'à la mort de l'artiste. Ici, l'artiste en jeune fille printanière. Là, posant à l'antique, ou pleurant, en plan très rapproché. Plus loin, adoptant un style glamour ou saisie par l'objectif dans une pose relevant du répertoire des saintes chrétiennes. « Chacun de mes visages est une recherche autobiographique (...), recherche critique de l'identité à travers la photographie et ses différents genres », précise Mireille Loup. Présentée sous forme de frise, refusant le classement chronologique, une telle œuvre constitue l'identité autant qu'elle la disperse. Représentation à la fois donnée et retranchée, anonymant le sujet tout en le rendant présent de manière immanquable.

Cette combinaison du don et du retranchement n'est pas sans se raccrocher, issue du déclin de l'humanisme, à une constante de la création contemporaine : l'impossibilité d'une accession plénière à la *figure*. D'une telle impossibilité, dont on a pu faire çà et là un usage immodéré (les déguisements des séries *Still Lives* de Cindy Sherman, dans les années 80), on pourra se contenir à sa mise en valeur par le recours à l'image. On pourra aussi, à fins de suggestion accrue, faire intervenir le jeu, la comédie, en recourant notamment à l'expression théâtrale. *Henri* (1994), pièce vidéo, voit l'artiste reprendre plusieurs fois une déclaration d'amour adressée à un personnage fictif. Impression d'un accouchement

douloureux de la volonté, même si l'on joue ici sur un mode tragi-comique. Le discours de la déclaration ne se fixe pas, l'identité elle-même n'est pas saisie, demeure ferment de malheur (grand, petit, peu importe : malheur, de toute façon).

2°- Une esthétique du corps accidenté

Les Oignons (1994) : plusieurs médaillons, style Portrait de grand-papa inspiré ou Cinéma années 30, montrent des personnages qui pleurent. Douleur existentielle ? Non, l'afflux lacrymal, en l'occurrence, résulte du fait de peler des oignons. Tous les experts ès manipulation le savent, il peut y avoir très peu entre le malheur réel et ce qui en affiche l'apparence.

Le factice s'avère, chez Mireille Loup, une notoire figure du style. Mis au service de simulations visuelles puisant dans les modèles de l'iconographie classique (s'amuser de la notion de pose, par exemple) comme dans celui du roman photo, il servira à l'occasion diverses problématiques autrement incarnées que celle, illusionniste, dont *Les Oignons* font état. Ainsi d'une proposition telle que *Hyper* (1998), véritable collection de drames intimes et de figures humaines en crise. Prenant de nouveau la forme d'une frise photographique, *Hyper* se présente comme une recension d'images venant illustrer diverses formes plus ou moins contemporaines de l'excès : le combat, la dépression, le dégoût, l'extase, le *reality show*... Vues combinées mais chaque fois autonomes d'une femme qui hurle, d'un paysage urbain désolé, de quelqu'un qui vomit dans les toilettes ou avale dans l'urgence un cachet. Certaines images, tramées, semblent sortir de l'écran T.V. L'hystérie née de la vision est tempérée par une bande son où bruissent la campagne et le vent, fond fort contradictoire d'atmosphère bucolique... Gloire rendue au corps accidenté de cette fin de millénaire et à ses fantasmes d'harmonie.

3°- Esthétiser l'exaspération

L'œuvre de Mireille Loup, de part en part, se veut en effet traversée de figures *exaspérées*. Rien d'étonnant à cette présence en elle d'humains meurtris, pour qui consentira à regarder autour de lui. Visages rompus de fatigue de nos semblables et de nous-mêmes, réalité assommante, itinéraires de vie ravagés, lendemains qui déchantent avant même que d'être conquis... En règle générale, *nous en sommes là*. Résultat, les corps pèsent, tombent, en un puissant triomphe de la gravité qui n'a d'égal que son envers irrévocablement fantasmagique, le corps volant (voir l'actuelle publicité pour les « Sans fil », multipliant les images d'individus se téléphonant depuis le plein ciel, *as free as birds* : les corps sont devenus plus légers que l'air).

L'on eut récemment les *Japonais endormis* (1997), une austère série photographique consacrée par Martin Parr aux visages d'employés dormant dans les transports en commun : sorte d'envers du décor de la société nipponne et de son culte du productivisme. Mireille Loup, dans un registre proche, va tirer, elle, le portrait des *Fatigués* (1997) : fresque très contemporaine là encore, inspirée celle-là de l'*Essai sur la fatigue* de Peter Handke. Quarante-deux portraits d'anonymes sont saisis tels quels, à l'instamatic, sans recherche d'effet (donc de tromperie) plastique. Traits creusés ou se creusant, ainsi que le temps désagrégateur de la vie corrode, use et rabote le lisse originel des visages. Double particularité de ce travail, l'une de l'ordre de la causticité, l'autre de la surprise. Pour la causticité, Loup a soin, tout en exposant *Les Fatigués*, de faire défiler une bande sonore où sont enregistrés bruits ou messages d'aujourd'hui relatifs à la santé, à la performance et au culte de la réussite, cet héroïsme de l'âge libéral. Pour la surprise : la beauté surprenante, inattendue, aberrante même de ces visages épuisés, — un hâle d'angoisse, de profondeur et de résistance pas loin de faire l'effet d'une contradictoire exaltation de l'humain.

Corps fatigués, exaspérés, en état d'usure signalée. L'action elle-même vient à se contracter, tétanisée, incapable de se donner cours. Reste le rêve, dès lors, cette

vengeance, cette revanche du réel désespérément voué à lui-même. Rêve de lointains, de paysages autres, portée par espérance d'une existence forcément meilleure. Ainsi l'exprime une série de photographies telle que *Les faux départs* (1997), d'une indicible et pourtant tendre cruauté. « Cette fois, c'était décidé, il partait », indique une mention lapidaire en lettres majuscules incrustée à même la surface de l'image. La photographie, elle, montre un jeune homme carré au fond d'un fauteuil, grelottant de froid dans un intérieur à trois sous, incapable d'un geste. « Un jour, de toute évidence, elle partirait », — elle est là, jeune et triste, allongée, le regard perdu, incapable de soulever son poids physique, et lui la regarde d'un air idiot et dominateur. « Partir pour Acapulco / Pour changer d'air / Pour changer de peau », dit la chanson. « Là-bas tout n'est qu'ordre et beauté / Luxe calme et volupté », renchérit le poète. En attendant, c'est ici et maintenant, et on ne part pas. Telle est la loi de l'inertie. Le monde pèse, le corps pèse, le mouvement s'abolit.

4°- *Aparté : l'œuvre d'art comme laxatif*

Adeptes du récit photographique (*Christophe, Anne, la photographe et leurs amis*, notamment, en 1994), Mireille Loup cultive également l'art du roman. Un truisme : il y a des histoires, toujours, parce qu'il y a déplacement de l'ordre des choses. Le récit naît de là, rendre compte d'un mouvement, — le décrire, le justifier, le réduire. *Le Devenir de Lise* (1996, demeuré à ce jour inédit), dans cette logique, se veut un *Bildungsroman* où la formation de l'auteur relève d'une auto-analyse doublée d'une recherche sur les séductions propres à l'énoncé narratif. Ainsi des en-têtes de chapitres, marquant bien cette dualité du propos, évocatrices du roman pré-classique (les picaresques espagnols, la *Moll Flanders* de Defoe...) : « Où l'auteur situe ses protagonistes et parle d'amour pour captiver le lecteur », « Où l'auteur donne une tonalité glauque au deuxième chapitre », « Où l'auteur traite de la maladie comme reflet des angoisses et fait un pied de nez à la médecine rationaliste », etc.

Entre les écrits significatifs de Mireille Loup, on retiendra parmi d'autres celui ayant trait au pet, « Premier traité à propos du pet », texte inséré dans un journal intime pseudo-fictif intitulé *Il faudra qu'un jour je pense à me marier* (1994). L'intérêt avoué pour le pet : coquetterie scatologique de l'artiste ?, concession à un air du temps se sustentant volontiers du *gore* ? Pas exactement, l'artiste dépassant la vulgarité implicite de la proposition pour saisir l'occasion d'argumenter une authentique, quoique comique, réflexion de fond. La philosophie du pet, certes, n'est pas nouvelle, sur laquelle ont planché déjà bien des cerveaux, des écrivains anonymes de la Bibliothèque bleue du XVIIIe siècle à l'humoriste Bigard, un des derniers en date (en une blague qui vaudrait à ce dernier, à elle seule, l'inscription au dictionnaire de l'Académie, Bigard n'a d'ailleurs pas manqué d'insister sur le côté libérateur, hédoniste et démocratique du pet : péter fait du bien et tout le monde pète sans exception, de la charmante spectatrice du dernier rang du théâtre au président de la République). Du pet, Mireille Loup note pour sa part qu'il n'est pas sans pouvoirs sociaux, de distinction en particulier (Pierre Bourdieu mobilisera avec fruit, sur cette question, l'École des Hautes études en Sciences sociales) : « On ne pète pas en présence de n'importe qui », remarque l'artiste, « Le pet entretient un rapport étroit avec la réalité », « Pas d'idéalisation possible en présence du pet », etc. La Rochefoucault n'est pas loin, dont sens et pragmatisme de l'observation semblent avoir fait école.

Par extension, on supputera que le pet, chez Mireille Loup, est plus qu'un objet théorique. La démarche créatrice de l'artiste, elle aussi, tient de l'évacuation : mettre dehors, sortir de soi ce qui n'a plus de raison d'y être. « Péter » ses œuvres d'art, si l'on peut dire, les expulser comme les boyaux expulsent le pet, en un acte de décompression, — l'œuvre d'art comme une formule laxative.

5°- *Retour à la thématique : l'intime mais sans majuscule, et que l'on veillera à faire suivre du point d'interrogation*

Il conviendra aussi de mettre l'œuvre de Mireille Loup en regard des formes d'expression artistiques récentes, fort nombreuses, ayant élu l'intime comme sujet éminent — non d'ailleurs sans contradiction, soit dit en passant : l'intime, par essence, territoire confiné des secrets vrais, des passions et des catastrophes retranchées, s'accommode plutôt mal de sa mise au jour, paradoxale de toute façon.

L'intime, chez Loup, ce sont des poses photographiques d'elle-même ou de proches connaissances arrachées à la vie publique, des formules secrètes ayant trait à l'affection et ramenées au jour, des histoires personnelles portées sur la place. Tel se présente, entre autres propositions, l'ensemble intitulé *Les Affectifs* (1995), concentrant plusieurs polyptyques montrant la photographie six fois répétée d'un personnage masculin ou féminin couplée avec une phrase inspirée d'un entretien de ce dernier avec l'artiste : « Il lui paraissait difficile de vivre une nouvelle relation avec tant d'ambition » ; « Elle acceptait qu'il la regarde » ; « Il se sentait capable de folies invraisemblables » ; « Elle l'avait rencontré la veille ». Comme le consigne l'artiste, s'agissant du protocole présidant aux *Affectifs*, « *il est demandé à chaque modèle, lors d'un rendez-vous en extérieur, de parler d'un sujet qui le touche affectivement, au moment où s'effectue la prise de vue (...) La légende inscrite sous les images provient d'une phrase énoncée par celui-ci, relevant le point essentiel de ses propos. Il faut toutefois prendre en compte la part de responsabilité et de mise en scène du photographe qui écoute, afin de ne pas affirmer qu'il s'agit de photographie documentaire* ».

L'intime selon Mireille Loup, est-il besoin d'y insister, c'est plus encore un jeu de massacre, l'opportunité en particulier d'ironiser sur cette convention de l'art contemporain qu'est devenue l'exploitation, par cimaises interposées, de son intimité ou de ce qui voudrait en tenir lieu. *De ces couples qui se sont tant aimés* (1998), cumulant cinq séries photographiques, fera l'effet d'un reportage au second degré sur les figures du couple contemporain saisies dans des situations de type cliché : le couple au lit, le couple à table, le couple dans un paysage, le couple complice, etc. Tout le monde, assurément, s'y reconnaîtra, et admettra du même coup combien la mise en récit de l'intime est un exercice à haut risque. Le plus personnel, sur le champ, risque de se commuer en la pire banalité qui soit.

Le drame de l'intime érigé sujet d'art, on l'a suggéré plus haut, réside dans le principe d'une exhibition incohérente. Soit c'est intime et rien ne doit percer, tout reste à part, dans le périmètre impénétrable du secret. Soit au contraire c'est destiné au public, au regard général, à l'œil énorme des affamés de spectacle : plus rien de secret ne saurait dès lors être exhibé, le secret fut-il de manière rusée élu comme sujet artistique. Au vrai, l'« intime » que pourvoie non sans complaisance l'art de la fin du XXe siècle n'est pas l'intime mais un mime. Petit commerce des apparences n'apprenant d'ailleurs rien sur l'intimité authentique. Prier le spectateur de se transporter par l'esprit au fond de la petite culotte de mademoiselle Lachaude, exactement à l'épicentre fictif du caché, est-ce pour autant lui offrir le nirvana ? Les poses pathétiquement naïves de Rebecca Bournigault, les petits déjeuners de la famille Bartoloméo, les séances de touche-pipi de Nobuyoshi Araki, le lesbianisme petit-bourgeois de Sadie Benning, le grand déballage de mon cul où pavoise Elke Krystufek, c'est là de l'intime de salon, du spectacle qui se dit discret mais beugle à qui mieux mieux, réactualisation de l'antique *pseudos* platonicien. Exactement cette tricherie avec laquelle Loup n'entend pas composer, ou alors en se démasquant : en ne cachant pas qu'elle triche et joue, justement.

6°- *Survivre au réel*

L'Occident, pour quelque temps au moins, est entré dans sa phase dégradée. Modernes, il nous restait du moins l'illusion de l'utopie, le recours à la thérapie de l'avenir radieux. Devenus postmodernes, nous avons dû renoncer à ces lubies et, du même coup, au futur. Des projets, oui, sans doute, parce que la conscience va ainsi, mais sans assurance du meilleur. La réalité *exagère*, en quelque sorte : elle est là, riche, offerte, prometteuse, mais close aussi, inaccessible, bannissement factuel de la part du possible.

Où l'on comprendra mieux, dans la foulée, combien l'univers artistique de Mireille Loup épouse à chaque pas la forte maxime qu'énonce un Georges Bataille dans sa *Somme athéologique* — maxime assez sommaire, sans doute, mais sûrement pas très loin de la vérité : le désir, toujours, est infini, assure Bataille, là où la vie est de manière invariable finie. Le désir pousse-t-il vers l'inaccessible ? La vie, par faiblesse, impuissance ou souci de préservation, contiendra l'énergie dans un espace étanche où règnent manque, mesure et contrition. De cette disproportion, de cet *écart*, naissent les tragédies humaines. Différence à jamais irréductible entre ce qui est et ce qui est désiré, dans ce marasme psycho-sensible où se frottent sans tout à fait s'accoupler principe de réalité et principe de plaisir. Au juste, le désordre est dans l'ordre des choses, il n'est en rien l'effet d'une aberrante dégradation ne s'emparant des choses que pour en affoler l'ordonnance. Tout le contraire, plutôt : l'état normal de la réalité, sa manière bien à elle de se ranger, immaîtrisable, ignorante des géométries existentielles. Ce désordre comme norme dont tant de tartuffes, des prêtres aux entrepreneurs ès divans freudiens, auront trouvé tant d'intérêt à faire valoir qu'il relevait de l'anormal.

L'art de Mireille Loup, on l'a vu, est un art de *vivants*. Il n'exploite ni fond de commerce pictural ni célébration bêlante de la forme. Il parle de corps non pas arrachés à l'ordre du vif mais au contraire *en situation* (de Sartre à Debord avec une pincée de Mister Bean, pour la circonstance). Or, le vivant, c'est le désordre, c'est le rêve perpétué sans fin de l'accomplissement, ce sont des remords et des ratés. *Moi*, c'est-à-dire celui qui doit survivre à tout cela, à la réalité exagérée.

7°- *L'autoportrait (l'individu, mais le moins divisé possible)*

Nous échouerons-là, du coup, tout compte fait, après un long détour en boucle : à l'autoportrait, à la sculpture de soi. Portrait de l'artiste en artiste acquis au terme d'une stratégie de recours à des « crypto-figures ». Tous ces corps aux prises avec un réel retors que montre Mireille Loup, çà et là, qu'ils soient raillés ou non (forcément de façon sympathique et fraternelle, comme on va le comprendre), tous ces autres d'elle-même dont elle réalise le portrait chaque fois différent, voyant l'identité diverger, — tous ces gens-là, bien sûr, ils sont *moi-même*. Oui, moi l'artiste, sommet de narcissisme, d'attente d'amour et de reconnaissance dont le corps singulier ne peut suffire seul à faire figure. Moi redonné à travers tous les autres (tous *mes* autres) par le truchement d'un échange symbolique où l'ego se dissémine dans l'autre ou l'autre de lui-même comme la vérité sous le fard.

Cette affaire de la dissémination de soi ? Comprendre : de l'impossibilité de s'offrir soi tout entier sur la scène de l'art, comme corps glorieux et suffisant (à la manière jadis, aujourd'hui pour ainsi dire incompréhensible, d'un Dürer, dont l'art original de l'autoportrait, parmi les premiers, s'accompagna de la signature des œuvres réalisées, forme suprême de l'individuation) ? Il y a là un effet d'époque, déjà : comment croire encore au corps parfait, à l'image souveraine, à l'utilité même de la personne ? L'Adam postmoderne se contient à un paradis occidental décidément matériel, n'ayant que faire des valeurs sublimes, préférant trouver, question corps, celles-ci dans ces succédanés de perfection que sont top models et chippendales, expressions hollywoodisées du *corpus* divin. Il y a là, aussi, un effet de l'art moderne lui-même, qui a usé du corps réel jusqu'au point de non-retour, l'abolition de la frontière entre incarnation et représentation : performances d'Acconci, mutilations publiques

de Pane, expériences d'endurance physique de Ulay et Abramovic..., le tout accompli au nom de l'art mais parlant moins de l'art que du corps comme emblème arraché à la socialisation. Ceci sans oublier un ultime point d'achoppement, enfin, relevant cette fois d'une économie symbolique sans date, transhistorique celle-là : *chaque société a le corps qu'elle mérite*.

Traversée par le primat du corps traumatique, l'œuvre de Mireille renvoie en somme son spectateur à l'évidence de cette condition humaine mal assumée, dépressive surtout, bienheureuse rarement, dont l'Occidentalité aura fini par faire sa principale caractéristique. Rien de bénin, en l'occurrence, si l'on se souvient que la culture occidentale, même minée par le pessimisme, se veut culture du bonheur, de l'harmonie, de la réconciliation entre soi et le monde. Mireille Loup, déjà, à travers les corps accidentés qu'elle propose au regard, n'est pas sans forcer chez le spectateur son penchant naturel à l'identification. Pour autant, elle n'en invite pas moins à repenser la notion d'« individu », ici mise au carreau d'un point de vue particulier et global à la fois. Notion très ambiguë, au demeurant, que celle de l'« individu », dont on se rappellera que l'étymologie n'admet pas d'y voir le sujet séparé de quoi que ce soit, de la société au premier chef. Tel est là, justement, le drame sans terme de l'Occidentalité : quiconque l'habite ne peut se concevoir que lié à l'ordre social (l'individu comme figure « indivise ») ; quiconque l'habite, néanmoins, tente d'y devenir une figure autonome. Le déchirement guette en lisière, de manière fatale, avec sa conséquence ultime, parfois atteinte, la schizophrénie (en grec, l'« esprit fendu »).

8°- L'« *intempestivisme* », nouvelle forme de résistance

Mireille Loup, du coup, est agaçante. Attendons-nous de l'art un supplément d'âme ? Elle nous renvoie à la part mineure mais non jetable de nous-mêmes : problèmes d'image de soi, petits émois amoureux, emprise du quotidien... Espérons-nous de la création un transport sublime ? Le véhicule Loup grince, n'entend pas décoller, vous maintient sur la terre, au ras du monde. On souhaitait, au moins, une réponse ? Des questions surtout sont posées, sans qu'on soit à la fin sûr de quoi que ce soit. L'art devrait nous reposer de la vie, assure le sens commun classique. Il devrait rendre la vie plus intéressante que l'art, assure le sens commun moderne. Mireille Loup s'en fiche, et n'adopte ni l'une ni l'autre option. L'art, chez elle, ne repose de rien, agité et agitant ce qu'agite l'existence. Il est plutôt, du coup, une forme *intempestive* de la vie. Une manière de résister à l'inertie existentielle et de lui tenir tête. Une résistance.

In Mireille Loup, catalogue monographique, 1998

Paul Ardenne

Untimely

Eight Not Entirely Well-Mannered Notations on the Art of Mireille Loup

"Developing all the powers one feels in oneself--an excellent program. . . . I perceive a host of desires and passions that will have to be mastered. Love is powerful. Thirst is powerful. Anger is powerful. Sadness, boredom, self-loathing are poor companions. But you have to live with them all the same." Live with them all the same, and while we're at it, live with love, thirst, the host of desires and passions. And live with others, obviously, in addition to living with yourself. This is what the philosopher Alain has to say in his *Propos* (vol. 2, 1920), where he reminds us just how much existence is no bed of roses and even less an affair to be easily done away with.

This notion of life as the "obstruction" implied by Alain's words is essentially what feeds Mireille Loup's work. Through narrative photography and fiction or nonfiction texts, Loup's art continuously draws on life as it unfolds, a complicated mix of more or less controllable reality, future plans, and vexations. A form of art therapy? Nothing is less certain. An ironic penchant for debunking myths gives rise to a caustic form of expression that leaves us feeling that Loup is not inherently bent on perfect health. Thus, where Alain would rekindle the last flames of humanism by adding, "There must be order inside of me: all of these chained monsters must make up one man, and not a lunatic with a hundred faces," Loup adopts the opposite point of view: taking this internal disorder for what it is, determining who this madman (or, in this instance, madwoman) with a hundred faces really is.

1-There is no felicitous identity

The multiple of the face, precisely. *Chacun de mes visages* (Each of my faces, 1992-), an open-ended series of photographs, has been programmed from the very first image to finish only upon the artist's death. Here, the artist as a budding young woman, there, in an antique pose, or, in an extreme close-up, crying. Further on, as a glamour girl, or captured by the lens in a pose that goes back to the repertory of Christian saints. "Each of my faces is an autobiographical study . . . , a critical study of identity through photography and its different genres," explains Loup. Presented in the form of a frieze, refusing any chronological order, such a body of work establishes identity as much as it disperses it. A representation that is both given and taken away, making the subject anonymous yet impossible to miss.

This combination of giving and taking away that has emerged with the decline of humanism is not unrelated to a constant of contemporary creation--the impossibility of total access to the *figure*. This impossibility, which has sometimes been overused (the disguises of Cindy Sherman's *Still Lives* series of the 1980s), may simply be developed through simple recourse to the image. In a more suggestive way, acting and comedy may be invoked, notably through recourse to theatrical expression. *Henri* (1994), a video piece, finds the artist repeating a declaration of love addressed to a fictional character. The impression is that of a painful birth of determination, even if it is played out here in a tragi-comic mode. The discourse behind the declaration is not clear; the identity itself remains elusive and remains a seed of unhappiness (whether major or minor, it is in any case unhappiness).

2. An aesthetic of the injured body

Les Oignons (Onions, 1994): a series of portraits in oval frames à la "Our Noble Grandfather" or 1930s films, shows people crying. Existential pain? No, the flow of tears results in fact from peeling onions. As all professional manipulators know, the line between real unhappiness and what looks like it may be very thin.

With Loup, the artificial turns out to be an acknowledged figure of style. When placed in the service of visual simulations modeled on classical iconography (playing with the notion of pose, for example) or the *photo-roman* picture story, it can express various problematics differently from the illusionism of *Les Oignons*. Such is the case with *Hyper* (1998), a

veritable collection of intimate tragedies and human figures in crisis. Once again taking the form of a photographic frieze, *Hyper* offers a catalogue of images that illustrate fairly contemporary forms of excess--combat, depression, disgust, ecstasy, talk shows. Views that are combined but each time autonomous--a woman crying, a deserted urban landscape, someone vomiting into the toilet or urgently popping a pill. Certain screened images seem to come directly from the TV. The hysteria arising from this vision is tempered by the rustling sound of countryside and wind, a highly contradictory backdrop of bucolic atmosphere. An homage to the injured body of this end of the millennium and its fantasies of harmony.

3. Aestheticizing exasperation

What runs throughout Loup's work is in fact the *exasperated* figure. For anyone willing to take a good look around, there is nothing surprising about this presence of wounded human beings. The exhausted faces of our peers and ourselves, deadly dull reality, ravaged life itineraries, futures that are passé before they've even been vanquished. As a general rule, this is where we are. Which results in bodies that weigh heavy, that yield to a powerful triumph of gravity equaled only by its irrevocably fantastic mirror image, the body in flight (cf. current ads for cordless phones that multiply images of people telephoning from the open sky, as free as birds, with bodies that have become lighter than air).

In his *Sleeping Japanese* (1997), an austere series of photos devoted to faces of office workers sleeping on public transport, Martin Parr has given us a kind of reverse image of Japanese society and its cult of productivity. In a similar vein, Loup has photographed *Les Fatigués* (Tired People, 1997), another very contemporary fresco, inspired this time by Peter Handke's *Essay on Fatigue*. Forty-two anonymous portraits are shot as is, with an instamatic, avoiding any attempt at formal effects (and thus at formal trickery). The features are haggard or in the process of becoming so, just as time, the disintegrator of life, corrodes and erodes the original smoothness of the face. The work is doubly distinctive--caustic on the one hand, surprising on the other. The causticity arises from the way Loup makes a point of exhibiting *Les Fatigués* against a background of recorded noises and messages dealing with health, performance, or the cult of success, the heroism of today's neo-liberal era. The surprise, meanwhile, lies in the amazing, unexpected, even abnormal beauty of these worn-out faces--a patina of anxiety, depth, and resistance that comes close to being a paradoxical exaltation of humanity.

Tired, exasperated bodies disclosing their wear and tear. The action itself winds up being tense, tetanized, unable to let go. All that remains is the dream, the vengeance, the revenge of the real hopelessly devoted to itself. A dream of faraway places, of other landscapes, borne by the hope of an existence that would have to be better. This is what is expressed in a series of photographs such as *Les faux départs* (The False Departures, 1997), with their unspeakable yet tender cruelty. "This time, it was decided, he was leaving," indicates a terse phrase in capital letters stamped directly on the surface of the image--a young man slouched in depths of an armchair, shivering with cold in a makeshift interior, unable to move. "Some day, obviously, she would leave"--there she is, young and sad, lying down with a wandering gaze, unable to lift her physical weight, while he watches her with an idiotic, domineering look on his face. "Going to Acapulco/To change my world/To change my life" says the song. "There, all is order and beauty/Richness, quiet, and pleasure," replies Baudelaire, raising the bid. In the meantime, it's here and now, and no one's leaving. Such is the law of inertia. The world weighs heavy, the body weighs heavy, and movement is abolished.

4. Parenthesis: the work of art as laxative

A fan of the photographic narrative (notably *Christophe, Anne, le photographe et leurs amis* [Christophe, Anne, the Photographer and Their Friends, 1994]), Loup also cultivates the art of the novel. A truism: there are always stories because there is displacement in the order of things. This is the source of narrative--giving an account of a movement, describing it, justifying it, condensing it. Within such a framework, *Le devenir de Lise* (Lise's Destiny,

1996, unpublished) is intended to be a *Bildungsroman* where the author's education is a product of self-analysis plus investigation into the peculiar seductions of the narrative utterance. Which explains the chapter headings that signal this double intention in the spirit of the preclassical novel (the picaresque tradition in Spain or Defoe's *Moll Flanders*): "Where the author situates her protagonists and speaks of love in order to captivate the reader," "Where the author gives a lugubrious tone to the second chapter," "Where the author deals with illness as a reflection of anxieties and thumbs her nose at rationalistic medicine," and so on.

Among Loup's significant writings, we may single out one dealing with the fart, "Premier traité à propos du pet" (First Treatise on the Fart), a text inserted into a pseudo-fictional diary entitled *Il faudra qu'un jour je pense à me marier* (Some Day I'll Have to Think About Getting Married, 1994). Is this avowed interest for the fart an instance of scatological coquetry on the artist's part? A concession to a mood given over to gore? Not exactly, insofar as the artist, going beyond the implicit vulgarity of the theme, seizes the opportunity to argue an authentic, albeit comic position. The philosophy of the fart is certainly not new: it has already attracted many great French minds, from the anonymous writers of the eighteenth-century Bibliothèque Bleue to the humorist Jean-Marie Bigard, one of the latest in date (with a joke that would suffice to earn him an entry in the dictionary of the Académie Française, Bigard insists on the liberating, hedonistic, and democratic side of the fart: farting does you good, and without exception, everyone farts, from the lovely woman sitting in the last row of the theater to the president of France). What Loup has to say on the subject of the fart, meanwhile, is that it is not without social powers, notably that of distinction (Pierre Bourdieu would do well to mobilize his august university, the Ecole des Hautes études en Sciences sociales, around this question): "You don't fart in front of just anyone," remarks the artist. "The fart fosters a close tie with reality. . . . No possible idealization in the presence of the fart," etc. We are not far from La Rochefoucauld, whose sense and pragmatism of observation seem to have served as a model.

By extension, we may deduce that the fart is more than a theoretical subject for Loup. The artist's creative approach also has to do with evacuation--putting outside, taking out of oneself what no longer belongs inside. "Farting" works of art, so to speak, expelling them like the intestines expel the fart, in an act of decompression--the work of art as a laxative formula.

5. Return to the theme: the intimate but without a capital I, and which we shall carefully follow with a question mark

Loup's work may also be situated in the context of the very many forms of recent artistic expression that have opted for the intimate as their preeminent subject. In passing, it may be said that this is not without contradiction: the intimate, by essence a closed territory of true secrets, remote passions and catastrophes, adapts rather badly to its revelation, which is, in any case, paradoxical.

For Loup, the intimate means photos of herself or close acquaintances outside of public life, secret formulas of affection brought to light, personal stories placed in the public arena. This is the case, among others, with the series entitled *Les Affectifs* (Emotional Beings, 1995), which includes several polyptychs showing six identical photos of a male or female figure, each one coupled with a phrase derived from the artist's interview with the subject: "It seemed difficult to him to get involved in a new relationship with as much ambition." "She let him watch her." "He felt like he was capable of incredible follies." "She'd met him the night before." As the artist describes her procedure for *Les Affectifs*, "In the course of a prior meeting, each model is asked to talk about a subject that affects him or her emotionally during the shooting session. . . . The caption under the images comes from a phrase pronounced by [the model], bringing out the essence of his or her remarks. Nonetheless, the responsibility of the photographer, the way she has staged the scene and the fact that she's listening, must be taken into account, so as not to maintain that it's documentary photography."

The intimate according to Mireille Loup, need we insist, is yet another moving target, and specifically an opportunity to ironize over the convention of contemporary art that consists of exploiting one's intimacy, or what is presented as such, in the form of an exhibition. *De ces couples qui se sont tant aimés* (About Those Couples Who Loved Each Other So Much, 1998) offers a similarly ironic essay on figures of the contemporary couple in totally stereotyped situations--the couple in bed, the couple eating, the couple in a landscape, the tight-knit couple, etc. Everyone will most certainly recognize themselves in these images and will admit at the same time how much the recounting of the intimate is a high-risk operation. Indeed, what is most personal can wind up becoming the worst imaginable banality.

The tragedy of the intimate made into a subject of art, as we have already suggested, lies in the principle of an incoherent display. Either it is intimate, and nothing should pierce the impenetrable perimeter of the secret. Or, conversely, it is destined for the public, for general scrutiny, for the enormous eye of those who are starving for spectacles, and at that point, nothing secret would be displayed; the secret would cleverly be chosen as an artistic subject. In fact, the "intimate" that is supplied, not without complacency, by late twentieth-century art is not intimacy but mimicry. Petty merchants of appearances that teach nothing about authentic intimacy. Does begging viewers to let their imaginations carry them into young Ms. Hotbottom's panties, that fictional epicenter of the hidden, really amount to offering them nirvana? The pathetically naive poses of Rebecca Bournigault, the Bartolomeo family's breakfasts, Nobuyoshi Araki's touchy-feely sessions, the petty-bourgeois lesbianism of Sadie Benning, the flagwaving display of Elke Krystufek's ass, all amount to cocktail-party intimacy, the intimacy of the performance that claims to be discreet while bellowing last and loudest, a remake of the ancient Platonic *pseudos*. Precisely the kind of cheating with which Loup has no intention of compromising, unless it's by removing her mask, and thus not hiding the fact that she's cheating and play-acting.

6. Surviving the real

The West has been in a phase of decline for some time. As Moderns, we were at least able to hold on to the notion of Utopia, the therapeutic recourse to the glorious future. In becoming Postmoderns, we have had to renounce these whims, and with them, the future. Plans, yes, probably, because consciousness is like that, but with no assurance that things will be better. Reality *exaggerates*, in some way--it is there, rich, given, promising, but also closed, inaccessible, the factual banishment of the possibility.

In the process, it becomes clearer just how much Loup's artistic universe continually rejoins the powerful maxim set forth by Georges Bataille in his *Somme athéologique*, probably a rather summary maxim, but certainly not very far from the truth: desire is always infinite, whereas life is invariably finite. Does desire push toward the inaccessible? Through weakness, impotence, or concern for preservation, life will contain energy within an impermeable space ruled by absence, moderation, and contrition. This disproportion, this *distance* gives rise to human tragedies. An eternally insurmountable difference between what is and what is desired, in this psycho-sensory stagnation where reality principle and pleasure principle rub up against each other without actually mating. Indeed, disorder lies in the order of things; it has nothing to do with an abnormal debasement seizing upon things solely to disrupt their organization. Quite the contrary--it is the normal state of reality, its own way of arranging itself, uncontrollable, ignorant of existential geometries. The disorder as norm which so many hypocrites, from priests to hawkers of Freudian couches have found so interesting to promote as a product of the abnormal.

Loup's art, as we've seen, is an art of the *living*. It exploits neither pictorial capital nor whining celebration of form. It speaks of bodies not pulled out of life but on the contrary, in their proper *situation* (from Sartre to Guy Debord, with a pinch of Mister Bean for the occasion). The living is disorder; it is the dream perpetuated without any goal of accomplishment ; it is remorse and failures. *Myself*, namely the one who has to survive all that, who has to survive an exaggerated reality.

7. The self-portrait (the individual but as undivided as possible)

This brings us, all things considered, and after a long, circular detour, to the self-portrait, the sculpture of the self. The portrait of the artist as artist acquired at the end of a strategic recourse to "crypto-figures." All of these bodies grappling with the underhanded reality that Loup shows, here and there, whether derided or not (but always in a friendly, fraternal way, as we shall see), all these others of herself whose portrait she executes differently each time, seeing the identity diverge--all these people, obviously, are *myself*. Yes, me the artist, the summit of narcissism, of the expectation of love and recognition that cannot be fulfilled by one body alone. Myself restored through all the others (all *my* others), through the intermediary of a symbolic exchange where the ego is disseminated in the other, or the other of oneself. like the truth underneath the makeup.

The dissemination of oneself? In other words, the impossibility of totally presenting oneself on the stage of art, as a glorious, self-important body (in the manner, today incomprehensible, as it were, of a Dürer, whose original art of the self-portrait was among the first to be accompanied by the signing of the works, the supreme form of individualization)? There is already a period effect there--how can we still believe in the perfect body, the sovereign image, the very usefulness of the person? The postmodern Adam is limited to a decidedly material Western paradise, having only to make sublime values, which, in matters of the body, he prefers to find in the perfection substitutes called top models and Chippendales, the post-Hollywood expressions of the divine *corpus*. This is also an effect of modern art itself, which has made use of the real body to the point of no return, the abolition of the frontier between incarnation and representation--Vito Acconci's performances, Gina Pane's public mutilations, Marina Abramovic and Ulay's experiences of physical endurance-- all of which has been carried out in the name of art by speaking less of art than of the body as an emblem wrested from socialization. Without forgetting one last stumbling block, this time a product of a symbolic economy that is undated, transhistorical: *every society has the body that it deserves*.

Marked by the primacy of the traumatic body, Loup's work ultimately refers the viewer back to the evidence of this human condition that is poorly accepted, above all depressive, rarely happy, and whose Westernness winds up being its main characteristic. Nothing benign, in fact, if we remember that Western culture, albeit eaten away by pessimism, pretends to be one of happiness, harmony, and reconciliation between the self and the world. With the injured bodies that she offers the eye, Mireille Loup is already forcing the viewer's natural penchant for identification. But this is no less an invitation to rethink the notion of the "individual," which is now aligned with a point of view that is at once particular and global. Very ambiguous, incidentally, this notion of the "individual," the etymology of which, it should be remembered, does not allow the subject to be viewed separately from anything whatsoever, and society most of all. This is precisely the endless tragedy of the Western world--whoever inhabits it can only conceive of him/herself as tied to the social order (the individual as an "undivided" figure); whoever inhabits it tries nonetheless to become an autonomous figure within it. The break inevitably lies waiting on the sidelines, and its final consequence, sometimes attained, is schizophrenia (in Greek, the "split mind").

8. "Untimeliness", new form of resistance

Mireille Loup is thus annoying. Do we expect art to feed the soul? She sends us back to the minor but non-disposable part of ourselves: problems of self-image, little amorous excitements, the grip of the everyday. Are we hoping to be sublimely transported by creation? The Loupmobile rattles; it won't take off, keeps you on the ground, close to the world. You were looking for an answer at least? There are questions above all, even if ultimately no one is sure of anything. Art should relax us from life, asserts classic common sense. It should make life more interesting than art, asserts modern common sense. Mireille Loup couldn't care less and doesn't opt for either possibility. Her art doesn't relax from anything; it is agitated and it agitates what existence agitates. As a result, it is rather an

untimely form of life. A means of resisting existential inertia and standing up to it. A resistance.

Translated from French by Miriam Rosen
In Mireille Loup, monographic catalogue, 1998

Mireille Loup, kitsch, humour et humanité

Mireille Loup appartient à cette nouvelle génération de photographes qui s'empare crûment de la réalité, sans fioritures, ni effet, avec un goût pour le flash direct et une qualité de prise de vue volontairement banale qui vient à la rencontre de sujets ordinaires. Pourtant cette jeune artiste se démarque de la tendance actuelle par son humour grinçant et un parti pris qui louvoie entre une parodie du kitsch et une critique acerbe de notre société.

Une "mise sur sellette" que Mireille Loup impose d'abord à elle-même puis à ses proches. Sa première série *Chacun de mes visages*, commencée depuis 1992, la représente à travers tous ses fantasmes, toutes ses réalités et caricatures. On y trouve le portrait de star, la nymphette, la gamine qui pleure ou qui rit, mais aussi la grimaçante ou l'alcoolique. Bien entendu, on reconnaît dans ce travail une certaine influence. Elle n'y est pas cachée, bien au contraire, mais dépassée dans un travail intime, peut-être encore plus tendre et plus féroce. On est loin, en effet, du narcissisme de Cindy Sherman, des mises en scènes et costumes somptueux, des effets cinématographiques de lumière ou de la magnificence du cibachrome grand format. Ici, le spectateur est face à une frise quasi-miniature où chaque portrait, de format carte postale, ne vaut véritablement que dans sa juxtaposition avec les autres visages agissant comme une remise en question perpétuelle de l'être profond par "ce qui a été"¹¹ fixé par l'instant photographique.

Si Mireille Loup joue de la mise en scène, c'est surtout dans sa vidéo *Henri* (1994), quand elle simule le malaise existentiel sur la cuvette de ses toilettes, déclare son amour sur un air de raga-muffin ou se répand dans une crise de larmes à "la Almodovar". Le "regardant" commence par rire, beaucoup même, puis, confrontant la vidéo à la série d'autoportraits, il mesure la mise en abîme de ce travail. Ces saynètes audiovisuelles sont autant de fragiles déclarations d'amour à ce même personnage *Henri*, renvoyant le spectateur à ses propres doutes et aspirations. Et le malaise grandit encore quand, face au cartel de *Chacun de mes visages*, on s'aperçoit que cette suite d'autoportraits continuera jusqu'à ? — la mort, sans doute —, la série étant à *suivre*.

Dans *Christophe, Anne, la photographe et leurs Amis* (1994), Mireille Loup crée des historiettes, sorte de "story-board", pour nous raconter de petites anecdotes ou commentaires sur les crises existentielles que traverse la jeunesse actuelle coincée entre une nécessité du paraître —« *Elle parvenait à prendre du recul face à ses problèmes d'urticaire* »—, de l'être —« *En proie à de fortes crises existentialistes il s'asseyait et devenait spectateur du monde* »—, d'une volonté d'érudition —« *Elle se voyait finalement satisfaite d'avoir lu tout Derrida* »—, et de celle de s'intégrer dans une normalité —« *Il faudrait qu'un jour il pense à se marier* »—. Ces légendes écrites au marqueur sur plexiglas sous-tendent les photographies dans un style "vacances améliorées", nous dévoilant les proches de l'artiste dans des situations drolatiques.

On retrouve ceux-ci dans d'autres séries telles que *Les affectifs* (1995), où là encore ils nous livrent leur insécurité et leurs doutes. Il s'agit d'une série de portraits juxtaposés, réalisés à la suite de manière quasi-cinématographique, soulignés là aussi d'une phrase telle que « *Elle acceptait qu'il la regarde* », confidence sincère du modèle, et qui, dans toute sa naïveté, vient rajouter à l'humour des images, même si on ne sait plus si on peut se permettre de rire de leur fragilité humaine.

¹¹ *La Chambre Claire*, Roland Barthes

Ce questionnement, reflet des inadéquations d'une époque, Mireille Loup le poursuit dans son mur formé de 42 portraits, *Les fatigués* (1997-1998). Le spectateur est alors confronté à des personnes désabusées telles qu'il peut les croiser quotidiennement dans le métro. Cet ensemble de visages fonctionne comme une fresque de la banalité contemporaine, tandis que la bande sonore qui l'accompagne agit efficacement en contrepoids. Ce sont les voix de ces hommes et de ces femmes qui affirment leur dynamisme, leur volonté, leur réussite sur fond de bruits industriels ; propos totalement démentis par leurs apparences photographiques, dénonçant ainsi l'absurdité et la frénésie du système.

Son tout dernier projet, *Hyper* (1998), vient compléter cette satire de notre belle société : kaléidoscope d'images agressives, détails exagérés, trains en accéléré, faciès au bord de la crise de nerfs. Confronté lui aussi à une bande-son nous invitant au calme, à la respiration et à la contemplation de la nature ! Mireille Loup nous renvoie de plus en plus à notre paradis perdu.

C'est avec beaucoup d'humour qu'elle nous incite à le retrouver dans la série *Les faux départs* (1997). Chacun des personnages rêve tout haut (les phrases apparaissent en Letracet coloré directement sur la photographie) qu'un jour il partirait, dans un jeu de redondance des mots d'une image à l'autre, « *Cette fois, c'était décidé, elle partait* ». Mais la pauvreté des prises de vue, la banalité du décor dans ou devant lequel tel ou telle modèle pose, contredit leur espoir de pouvoir un jour échapper à leur propre vie.

Cette dualité entre espoir et désespoir devient plus apparente dans ses livres d'auteur : *Il faudra qu'un jour je pense à me marier* (1994) ou *Réflexion d'une vacataire au chômage technique* (1997). Ces ouvrages à exemplaires limités se composent de photos de vacances ou de photos trouvées, de portraits de l'artiste et de ses proches sous la forme de photos souvenir, photomaton, Polaroids qui rythment des textes écrits sur une frontière entre humour et drame. En effet, bien qu'ils soient parfaitement rédigés tant d'un point de vue de la langue que du style, et donc "littérairement corrects", ils sont plutôt "littéralement insensés" dans leur contenu, nous renvoyant au vide du sens. Selon le lecteur, celui-ci sera soit touché, peut-être même ému ou hilare, soit choqué et dédaigneux d'un travail qui ose nous confronter au-delà de la banalité de notre quotidien, à la vulgarité. Si, cependant, Mireille Loup arrive à faire "passer la pilule", c'est parce qu'à travers son ironie et son goût pour la provocation, elle nous parle de nous, de nos naïfs espoirs, vrais ou faux.

Chez cette artiste, ce ne sont pas seulement des photographies que l'on peut découvrir, mais également un travail sur le support comme ses couvertures de livres en sac Tati, ou en fleurs de tournesol issues de nappes en toile cirée, ses supports de feutrine colorées des *Faux départs* assorties aux légendes des photographies, son utilisation de matériaux plastiques renvoyant à notre époque dans *Les affectifs*, ou à l'écriture au feutre de *Christophe, Anne, la Photographe, et leurs Amis*. Ce style paupériste, très coloré, évolue de plus en plus sur un plan plastique vers une recherche esthétique plus affinée où le support fait partie intégrante de l'œuvre.

Dans une de ses toutes dernières séries : *De ces couples qui se sont tant aimés* (1998), elle joue avec les déclinaisons de petites séquences d'images accolées ensemble dans un cadre sublimement kitsch — mousse expansée qui rappelle les petits nuages qui flottent dans la tête des amoureux —. Chaque série, d'une dominante chromatique particulière, est inspirée par des genres photographiques différents — banalité, kitsch, amateurisme — n'épargnant pas les clin d'œil stylistiques. Ce travail décline également le sujet, l'amant, ce dernier étant chaque fois représenté dans un autre duo allant d'une mise en scène clichée d'un couple homosexuel à celle de jeunes adolescents fleur bleue.

Des champs de coquelicots rouges au fond jaune d'une cuisine, c'est un peu comme si dans ces images la couleur jouait le rôle de l'espoir, voire même serait le synonyme du rêve, de ce paradis perdu, dont Mireille Loup semble à la recherche, non pas désespérément mais humoristiquement. En effet, malgré un certain cynisme dans ce travail, il y a toujours une

nuance poétique qui renvoie le spectateur à sa propre fragilité, à ses premiers amours ou premiers idéaux auxquels il rêve encore et toujours et qui, peut-être, le fondent comme être. C'est par ce biais que l'artiste semble, quant à elle, résister à la dure réalité contemporaine qu'elle traverse par son humour toute à sa quête de ce qu'il peut rester d'humain en nous.

Pourquoi conclure sur cette notion d'humanité ? Sans doute parce qu'à l'évidence l'ensemble du travail de Mireille Loup trouve sa source dans son attachement et son amour de l'Homme.

Christine Ollier, 1998

Mireille Loup, kitsch, humour and humanity

Mireille Loup belongs to the new generation of photographers who grab reality as it is, without any fantasies or effects, with a taste for direct flash and an intentionally common take of ordinary people. However, this young artist differentiates herself from the actual tendency for her striking humour and a conception ranging between the mockery of kitsch and the hard critics towards our society.

First of all she places herself « on stand » and then her relatives in a sort of everyday chronicle made out of archetype situations. Her first series *Each one of my faces*, started in 1992, depicts her in all her phantoms, her realities and caricatures. There we can find the portrait of the star, the nymph, the young girl crying or laughing, and also the conceited and the alcoholic. Surely we can identify a certain influence in it. It is not disguised. Quite on the contrary it goes beyond it, in an intimate still probably softer and more merciless work. Actually, it is very far from Cindy Sherman's narcissism, with her sumptuous settings and costumes, her cinema light effects or her magnificent huge size cibachrome photographs. The spectator is faced here with an almost miniature-size band where the value of each postcard-shape portrait lies really in its contiguity with the other faces, acting as an on-going questioning about the deep self by « *what has been* »* frozen by the photographic instant.

If ever Mireille Loup acts, this happens in her video *Henry* (1994), when she simulates the existential discomfort on her wash-basin, when she declares her love with a ragamuffin look or when she bursts into tears in an « Almodovar like » crisis. The « observer » starts by laughing, by actually laughing out, and then, comparing the video with the set of self-portraits, he evaluates this work. The audio-visual gags are fragile love declarations to the same character *Henry*, forwarding the spectator to his own doubts and yearnings. The discomfort grows on when, confronted with the group *Each one of my faces*, there is a feeling that this sequence of self-portraits will continue. Until when? Until death, no doubt, as this is a *to be continued series*.

This way she offers an intimate personal understanding of our contemporary society by constructing « false evidences », a sort of virtual events which plunge the spectator into his own existential discomfort and his own difficulty of adaptation to social demands. This questioning reveals in its ambivalent nature, the inadequacies of our times. Exceeding itself by humour, it can either move the spectator or chock him and make him react against something that dares confront him with his own vulgarity, beyond everyday triviality. In any case, if Mireille Loup manages to succeed her intention it is only because by means of her irony and taste for provocation, she actually tells us about ourselves, by sending us back to our nostalgic lost paradise.

As a matter of fact, despite a bit of cynicism, there is a poetic sense along all this work, thus permeating the author to resist to a « hard reality » as if she was tried to annihilate the events she refers to. The emblematic simulation she photographs end up by changing into counter-events whose first reality vanishes in benefit of an exutory imagination.

**La chambre Claire*, Roland Barthes, author note.